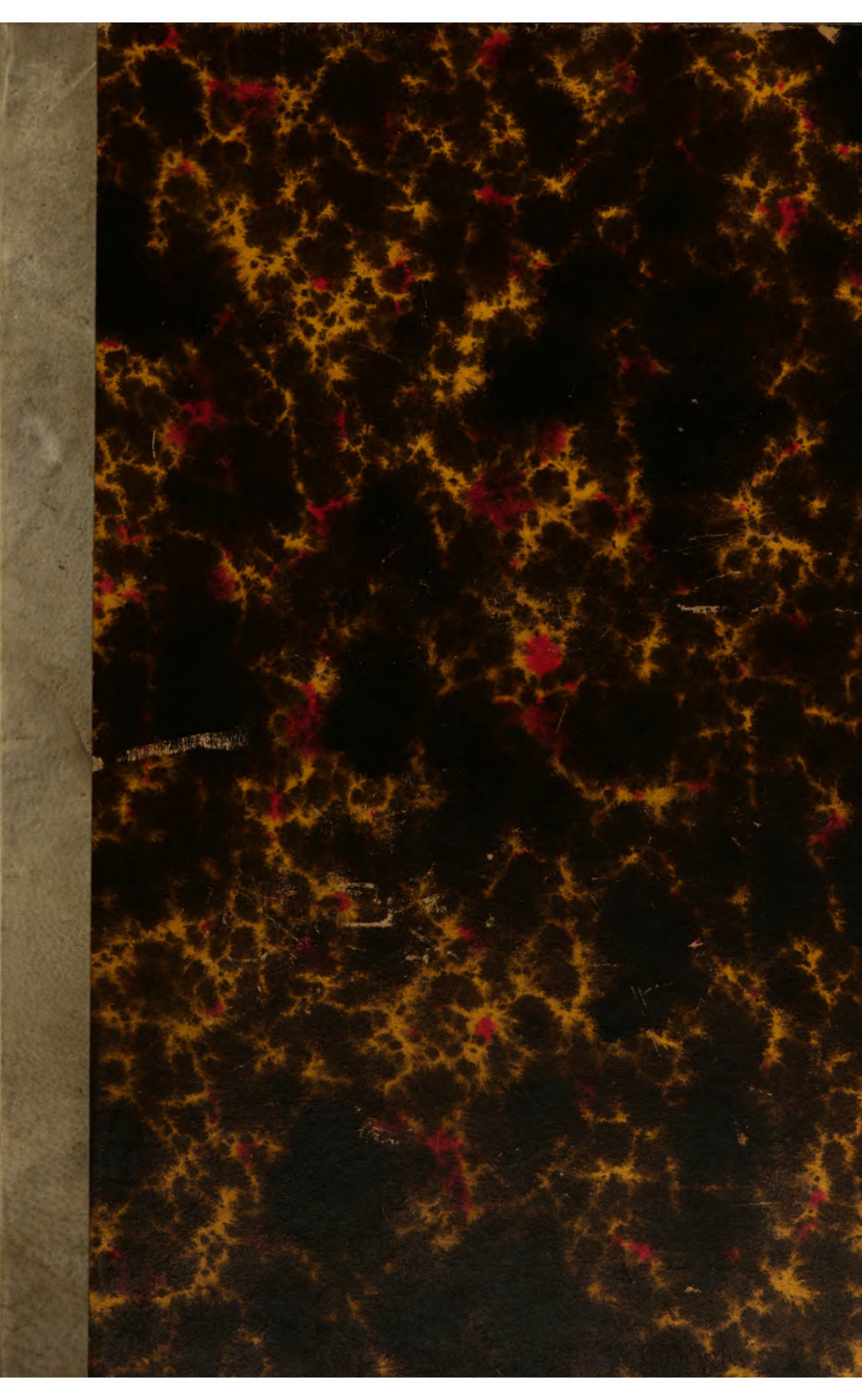




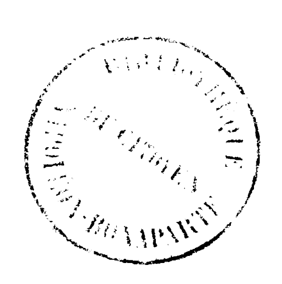


LE

PERROQUET

DE

WALTER SCOTT.



LE

PERROQUET

DE

WALTER SCOTT.

ESQUISSES DE VOYAGES. — LÉGENDES, ROMANS. — CONTES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES;

PAR

AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD.

TOME PREMIER.

PARIS.

AUGUSTE BOUCHERON, LIBRAIRE,

rue de la Chaussée-d'Antin, 22;

BELLIZARD ET Ce, A SAINT-PÉTERSBOURG.

1834.



LE PERROQUET DE WALTER SCOTT.

ESQUISSES DE VOYAGES. — LÉGENDES, ROMANS. — CONTES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES ;

PAR

AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD.

TOME PREMIER.

PARIS.

TYPOGRAPHIE DE A. ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N° 16.

1834.

Errata du Tome premier.

VOYAGES AUX HÉBRIDES. Page 35, ligne 26, supprimez le ».

SAINT ORAN. Page 42, ligne 21 : *priere*, lisez : *pierre*.

— Page 80, ligne 16 : *par*, lisez : *pas*.

— Page 147, ligne 22 : *d'une sphère*, lisez : *d'une autre sphère*.

— Page 167, ligne 21 : *auters*, lisez : *autres*.

LES SIRÈNES. Page 183, ligne 13 : *sir Fenimore Cooper*, lisez : *M. Fenimore Cooper*.

PASSEROUN. Page 224, ligne 2 : *se send*, lisez : *se rend*.

— Page 339, ligne 25 : *fille*, lisez : *filet*.

— Page 404, ligne 15 : *la galerie*, lisez : *la Cavalerie*.

— Page 407, ligne 15 : *plaisaient*, lisez : *plaisait*.

A Zéphirine.

Introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem : et in tantum dilexit eam, ut dolorem qui ex morte matris ejus acciderat, temperaret.

Genèse, ch. xxiv, v. 67.

Quand, le front penché sur ma main,
Dans ma solitaire retraite,
J'abandonne ma vie aux songes du poète,
Le bruit d'un pas léger m'a réveillé soudain.....
Qui vient? est-ce la muse?..... Oh! non, mais c'est mieux qu'elle;
C'est toi! tu me souris, je trouve dans tes yeux
L'esprit qui me fuyait, ou la phrase rebelle,
J'efface un mot et tu m'en dictes deux.

Ce livre, quand tu fus sa seule confidente,
Oui, j'aimais, je l'avoue, à le lire avec toi;
Mais il veut courtiser la foule indifférente...
Désormais l'imprudent sera fermé pour moi.
Qu'il aille recueillir ou l'éloge ou le blâme,
Dans son tombeau muet que l'oubli le réclame;
Qu'importe, si, fidèle aux songes de l'auteur,
Tu remplaces toujours la muse dans mon cœur?

Le Perroquet de Walter Scott.

— « Allez vite chercher votre Perroquet, dit Rustan; il m'amusera jusqu'à ce que je puisse me rendormir. — Il est chez ma sœur la religieuse, dit Topaze; je vais le chercher, vous en serez content : sa mémoire est fidèle, il conte simplement, sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos et sans faire de phrases. — Tant mieux, dit Rustan, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainsi. »

VOLTAIRE, *le Blanc et le Noir*.

On lit, dans l'*Apologie des grands hommes accusés de magie*, petit livre fort amusant de Naudé : « Il est » certain que les hommes ont leurs affections diverses » envers certains animaux ; qu'Alexandre-le-Grand » aymoit particulièrement son Bucéphale, l'empe- » reur Auguste un perroquet, Néron un estourneau, » Virgile un papillon, Commode un singe, Hélioga- » bale un moineau, Honorius une poule, et ainsi des » autres : aussi est-il vray qu'Agrippa s'étoit laissé » aller à la plus commune et honneste, nourrissant » tousiours cinq ou six chiens dans sa maison, les noms » desquels sont souvent spécifiés et souvent repré- » sentés dans cinq ou six de ses épistres, et les épi- » taphes que ses amis dressèrent à quelqu'un d'iceux, » mis sur la fin de ses œuvres : combien que Vrierus, » qui avoit été son serviteur, dise qu'il n'en avoit que » deux, qui estoient perpétuellement avec lui, dans » son étude, l'un desquels se nommait *Monsieur*, et » l'autre *Mademoiselle*. »

Je pourrais, en ajoutant à cette liste des noms plus modernes, dire l'amour du plus grand de nos écri-

vains pour ses chats, et les larmes que verse un autre quand il croit que sa perruche le boude. Dans un premier ouvrage, j'ai raconté les tendres soins de Cowper pour ses lièvres ;—lord Byron voyageait, comme son Don Juan, avec une ménagerie tout entière :

« He had a kind of inclination, or
Weakness, for what most people deem mere vermin,
Live animals..... »

Enfin, sir Walter Scott vivait à Abbotsford entouré de chiens et d'oiseaux de toute espèce : pourquoi aurais-je honte d'avouer que j'ai aimé ou que j'aime encore, moi aussi, à divers degrés d'affection, le cheval d'Alexandre, le perroquet d'Auguste, l'étourneau de Néron, le papillon de Virgile, le singe de Commode, le moineau d'Héliogabale, la poule d'Honorius, les chiens d'Agrippa, etc., etc.? Mais de tous les quadrupèdes, bipèdes et insectes que j'ai tour à tour adoptés, aucun ne m'a été plus cher que Lorito, mon perroquet ; j'en ai donné une raison la première fois que je parlai de lui à propos des lièvres de Cowper. Comme la vieille femme de Rome qui avait acheté un corbeau pour voir s'il était vrai que ces oiseaux vécussent un siècle, ou plutôt, mesurant sa vie à la durée de mon affection, je me surprenais parfois à prévoir ce que serait Lorito dans dix années, dans vingt, dans trente ; la vigueur de son vol, l'éclat sonore de sa voix, sa vivacité, sa pétulance, tout m'entretenait dans cette illusion..... J'avais à peine songé qu'il était mortel, soumis aux accidens, aux maladies... lorsqu'il mourut, malgré tous les soins de l'art.

Dans ma douleur, j'écrivis ce triste événement à l'auteur de *Waverley*, certain de toute la sympathie de l'illustre romancier avec qui j'avais versé des larmes sur ce beau levrier appelé *Maïda*, dont on foule la tombe en franchissant le seuil d'Abbotsford ; car son maître a voulu, comme le dit l'épitaphe composée par lui, que son souvenir, ou peut-être son ombre, continuât à garder la porte qu'il défendit si bien pendant sa

vie. L'auteur de *Waverley* partait justement pour son voyage sur le continent, le dernier, hélas! qu'il devait faire, et doutant lui-même s'il aurait la force de revenir pour demander un cercueil à sa chère Écosse. Avant de se mettre en route, il daigna me répondre par l'envoi de Pol, son propre perroquet favori, le seul rival que je reconnusse à Lorito. J'avais trop aimé mon pauvre oiseau pour être consolé, même par un tel présent; mais j'éprouvai, je l'avoue, à sa réception, la même vanité que dut inspirer à Élisée le legs du manteau d'Élie, son maître. La porte de la maison s'ouvrit à deux battans quand arriva Pol, et sa cage trouva une place toute littéraire dans ma bibliothéque, où justement le buste du grand homme (triste et trop véridique présage) venait d'être précipité de son piédestal par une servante maladroite. Pol, un peu étourdi de la traversée de Leith au Havre et de la route du Havre à Paris, ne répondit pas tout de suite à nos prévenances : il resta taciturne quinze grands jours... Je commençais à craindre que, comme un autre Apollonius de Thyanes, il n'eût fait, à part soi, le sévère serment de ne plus ouvrir le bec que pour boire et manger sa graine, lorsqu'un soir je fus surpris d'entendre tout à coup une suite de mots sans liaison entre eux qui traversaient mon cabinet; semblables à ceux qui frappèrent l'oreille de Panurge, par un jour de dégel, aux confins de la mer glaciale : c'était Pol dont la langue venait de se dénouer (car paroles de perroquet sont, comme celles d'Homère, « obligeantes, volantes, mouvantes, et par conséquent animées [1] »). Cependant, après une si longue bouderie, un mutisme si obstiné, l'explosion de ce caquetage avait quelque chose de fantastique; aussi j'espérais à peine obtenir un mot de Pol le lendemain matin : heureusement le charme était bien rompu, Pol avait réellement retrouvé tout ce qu'il savait avant de se taire, et au-delà; car, dit le sage, la science est fille du silence et de la méditation.

[1] Pantagruel.

On ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que le perroquet de Walter Scott n'était pas un perroquet ordinaire; Pol ne nous étourdissait pas de l'éternel *as-tu déjeuné, Jacquot?* et autres centons ou vocables qui forment, de temps immémorial, la langue de ces bouffons de la gent ailée: Pol, tout en se répétant un peu, variait sans cesse ses phrases. En y faisant attention, je reconnus bientôt, dans ce qu'il disait à tort et à travers, des fragmens de discours et de narration qui annonçaient la plus prodigieuse mémoire de perroquet dont j'eusse jamais ouï parler. Je me souvins que sir Walter passe, parmi les paysans du comté de Selkirk, pour avoir hérité de la baguette magique de Michel Scott et de celle de Thomas le Rimeur, deux sorciers dont les environs d'Abbotsford attestent encore les prodiges; mais je me dis aussi que, dans ses romans, l'auteur de *Waverley* sait expliquer, par des moyens naturels, les incidens les plus extraordinaires; et, avant de proclamer Pol un perroquet de nécroman, je résolus de demander une explication à son premier maître. Je recueillis et transcrivis deux longues pages de ses phrases sibyllines pour les envoyer dans ma lettre à l'illustre voyageur, qui se trouvait alors à Naples, là où le Virgile d'Auguste a été transformé, par la tradition italienne, en un magicien du moyen-âge. La réponse, attendue comme un oracle, m'arriva : elle n'était pas, je dois le dire, de la main de Walter Scott; je ne pourrai la placer dans mes *autographes*. Hélas! le soleil de Naples n'avait pu rendre au magicien d'Abbotsford l'usage de ses membres. Frappé, comme on sait, d'une fatale hémiplégie, l'homme physique appartenait à moitié au tombeau; l'ame seule conservait toutes ses facultés, et déjà même, au moment de voir se dissoudre sa prison matérielle, elle avait la consolante perception de ce monde des intelligences, où elle a trouvé sa place marquée entre l'ame d'Homère et celle de l'Arioste. C'est à un secrétaire qu'avait été dicté ce que je vais transcrire. — « Je suis charmé de ce que vous me mandez de Pol : j'ai toujours aimé, comme

vous, les perroquets, parce que la langue des oiseaux étant perdue pour nous depuis l'usage qu'en fit Gil-Blas auprès du duc de Lerme, il faut savoir gré aux oiseaux de parler celle des hommes. J'avais remarqué la merveilleuse facilité de Pol; mais il n'a que de la mémoire; et j'ai reconnu toutes les phrases que vous me citez de lui pour des fragmens de conversations qui se sont tenues dans le *parloir* d'Abbotsford. Dans ces derniers temps, enchaîné sur mon fauteuil comme Merlin dans son buisson d'aubépine, je recevais un plus grand nombre de visiteurs; quelquefois on me demandait une histoire, une légende, un conte : je ne me faisais pas prier; quelquefois j'exigeais aussi que mes hôtes payassent leur écot en même monnaie. Pol était un auditeur très-attentif, et je vois maintenant qu'il s'essayait à devenir conteur à son tour. Pour vous faire profiter de sa mémoire, je veux, si je revois ma retraite des bords de la Tweed, vous compléter moi-même ces lambeaux de récits, *disjecta membra poetæ*, ou vous indiquer les sources qui vous permettront de les compléter à ma place. Les deux pages que vous me faites passer dans votre lettre seraient les premiers élémens d'un recueil en deux volumes in-8°.

O Pol! admirable Pol! m'écriai-je après avoir lu cette lettre; perroquet plus précieux que la poule aux œufs d'or, je te devrai ma fortune et ma gloire, comme Walter Scott dut la sienne au bon Jedediah-Cleishbotham. Et déjà je te dois un titre qui a bien son prix aujourd'hui que nos généreux éditeurs paient d'avance un titre à mes illustres confrères en littérature. Cela dit, à côté de BARRAL DES BAUX, j'annonçai dès le lendemain, sur tous les catalogues de mon libraire,

LE PERROQUET DE WALTER SCOTT.

L'auteur de *Waverley* a revu les bords de la Tweed, mais, hélas! mourant, et pour y prolonger son agonie de quelques semaines : il a revu le lieu d'où sont datés ses meilleurs livres; mais sa main n'a plus touché

une plume..... J'attends encore ces précieux matériaux qui devaient me fournir les moyens de continuer les chefs-d'œuvre du grand romancier. Cependant mon titre était là...... *Sollicité par de nombreux souscripteurs*, comme on dit, j'ai osé en profiter pour publier un Recueil qui aura le tort d'être tout entier de l'élève... Trop heureux si on voulait bien y trouver que l'élève n'a pas inutilement étudié le maître! Qui sait, d'ailleurs, si, en inventoriant la succession de Walter Scott, ses héritiers ne rencontreront pas, au fond de quelque tiroir, le legs qui m'était destiné?.. Oh! alors, avec quel bonheur je reprendrais mon rôle modeste et ferais pâlir les tomes I et II du PERROQUET DE WALTER SCOTT à côté des tomes III et IV!

J'ai raconté ingénument l'histoire de mon titre, qui est presque un *conte*, comme on voit. Si je ne craignais de conclure en manière de préface, je remercierais ici la critique; car je ne suis pas de ces hauts et puissans seigneurs qui méprisent ses conseils, après avoir peut-être courtisé ses éloges; je la remercierais, dis-je, d'avoir traité avec indulgence mes précédens ouvrages. Une préface par trop humble ne serait plus aujourd'hui qu'hypocrisie; mais respecter le public, c'est, à mon sens, se respecter soi-même. Pour reconnaître les encouragemens que j'ai reçus, et justifier les amis qui ont bien voulu prêter à leurs éloges l'autorité de leurs noms, j'ai dû apporter la même conscience et le même travail à cette œuvre d'imagination (d'autres diront de littérature légère) qu'à des compositions plus sérieuses. Quoique tous revus, corrigés, ou même refondus avant d'être envoyés à l'imprimeur, tous les morceaux de ces volumes ne datent pas de la même époque: il y a une légende écrite en 1822, et un petit roman de 1834; ce qui expliquera quelques différences de forme et de style. Le public jugera si, cédant trop facilement au prétexte de jeter quelque variété dans ces volumes, je n'aurais pas mieux fait de laisser dans l'oubli ce qu'il avait peut-être oublié lui-même.

DEUX

VOYAGES AUX HÉBRIDES,

SUIVIS

De la Légende de saint Oran.

VOYAGES AUX HÉBRIDES,

1773 ET 1823.

§ I.

Le docteur Samuel Johnson.

« He said to me often that the time he spent in this Tour was the pleasantest of his life, etc.

BOSWELL. »

— Il me dit souvent que le temps qu'il avait passé à ce voyage était le plus agréable de sa vie, etc.

BOSWELL.

IL est peu de contrées plus pittoresques, plus intéressantes et moins connues peut-être en Europe, que le long archipel formé à l'ouest de l'Écosse et au nord de l'Irlande par les îles nommées anciennement Hébudes, aujourd'hui Hébrides, îles d'Écosse, et plus souvent en Angleterre *Western-Islands* [1].

[1] Iles occidentales.



Entre tous les voyageurs, ce sont les minéralogistes qui semblent jusqu'à présent avoir osé le plus souvent braver les périls d'une navigation très-incertaine pour aller aux Hébrides étudier les basaltes, les stalagmites, les schistes, les feldspaths, le quartz, et les divers phénomènes de géodésie décrits savamment pour le petit nombre des élus initiés à leur langue. Mais si ces savans, aussi ardens à découvrir des couches de vils cailloux que Sindbad à chercher la fameuse vallée des Diamans, entremêlent à leurs nomenclatures scientifiques quelques utiles observations sur le caractère, les usages et la physionomie morale d'un pays, ces observations sont perdues au milieu de leurs interminables manifestes pour ou contre les sociétés minéralogiques, dont les systèmes changent tous les cinq ans.

Le voyage des Hébrides est un voyage de poète et d'artiste. Je le fis il y a dix ans avec tout l'enthousiasme d'une jeunesse amoureuse des sites pittoresques, des vieilles ruines, des vieilles traditions, et avec toutes les croyances d'un écolier de Byron et de Walter Scott, qui demandait Ossian ou Fingal à tous les nuages, un brownie ou lutin familier à toutes les cabanes, une fée à tous les vallons. Mes recherches les plus sérieuses avaient rapport à une histoire

plus romanesque encore que bien des romans, le dernier épisode des tragiques annales de la famille des Stuarts, l'aventureuse et poétique expédition du petit-fils de Jacques II.

Aussi je n'oublierai jamais l'impression que me fit à mon retour la lecture d'un *voyage* entrepris avec des intentions non moins littéraires que les miennes par un homme d'une vaste intelligence, mais qu'un but tout opposé au mien avait conduit en Écosse: Je veux parler du *Tour aux Hébrides* du fameux Samuel Johnson appelé quelquefois DICTIONNAIRE JOHNSON, le premier des moralistes anglais, tour à tour rhétoricien aux phrases ronflantes et causeur aux boutades brusques ou grossières, ennemi juré des Écossais, parti exprès pour déclarer la guerre aux héros de Macpherson, seule poésie qui appar tînt alors à la vieille Calédonie comme à l'Écosse moderne. Je revenais naïvement riche de superstitions, de fables, de rêveries; tout à coup je voyais mes fées, mes lutins, tous mes êtres fantastiques s'évanouir au souffle d'un exorciste impitoyable. J'aurais volontiers jeté au feu le livre pédant et moqueur, si ma haine contre un livre pouvait jamais aller jusqu'à le brûler, si je n'avais toujours à l'esprit la pensée de Milton

qui prétend que la destruction d'un livre est un homicide et un crime pire encore [1].

D'ailleurs, telle est notre inconstance, tel est le caprice de notre humeur que je me réconciliai peu à peu avec Johnson comme avec un de ces personnages de drame et de roman, odieux ou absurdes, introduits par l'auteur pour l'effet du contraste. Son opposition venait compléter la liste de mes personnifications imaginaires. J'aimais à le mettre en scène avec son individualité

[1] « Les livres ne sont pas précisément choses mortes, mais contiennent en eux un principe de vie aussi actif que l'ame même dont ils sont l'émanation, conservant comme dans un vase l'essence et l'extrait le plus pur de cette intelligence vivante qui les conçut. Je sais qu'ils peuvent être aussi redoutables et aussi féconds que les dents du dragon fabuleux qui, semées çà et là, sortirent de terre transformées en une armée. D'un autre côté, si on n'y prend garde, autant vaudrait presque tuer un homme qu'un bon livre; qui tue un homme tue une créature raisonnable à l'image de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre tue la raison elle-même; il tue en quelque sorte l'image de Dieu dans sa forme la plus subtile. Il est plus d'un homme qui est un fardeau pour la terre; mais un bon livre est l'essence d'un esprit supérieur, précieusement réduite et embaumée sous une nouvelle forme de vie qui va au-delà de la vie. Il est vrai que le temps ne peut rallumer une vie éteinte, et à cela peut être ne perd-on pas beaucoup; mais de même les révélations des siècles ne réparent pas non plus la perte d'une vérité dont l'absence est fatale à des nations entières. En immolant cette vie de l'homme, condensée en un livre, vous pouvez commettre non-seulement un homicide, mais encore proscrire la raison elle-même, dans son essence éthérée,... une immortalité plutôt qu'une vie. »

Milton. *Discours sur la Liberté de la Presse.*

déplaisante, mais originale. Il avait, comme on dit, les qualités de ses défauts. Les colères même qu'il me causait finirent par réveiller et entretenir l'activité de mes idées; je refis en quelque sorte avec lui mon voyage pour le plaisir toujours si vif d'échanger nos contradictions.

Enfin lorsque, à quelque temps de là, je découvris une autre relation du même voyage du grand homme, le journal de Boswell, son fidèle Achate, son valet de chambre littéraire, ce fut pour moi une fête nouvelle, dont je veux donner une idée au lecteur par un extrait des notes que je recueillis dans cette lecture. Sous plus d'un rapport, le livre de Boswell est plus piquant que celui de Johnson lui-même : car le livre de Johnson est écrit avec les réticences d'un auteur qui pense à son public. Le livre de Boswell est plutôt le journal naïf des dits, faits et gestes du voyageur, par un secrétaire qui nous donne l'homme tout entier, parce qu'il admire de bonne foi jusqu'à ses défauts.

Mais d'abord il faudrait faire *poser*, comme on dit aujourd'hui, de si curieux acteurs avant de les laisser parler et de leur répondre : Johnson lui-même le premier, le grand Johnson, avec tous les surnoms que lui donnaient ses contemporains, surnoms qui étaient la pittoresque ex-

pression de sa figure et de ses manières, de ses qualités morales, de ses défauts, de ses contradictions et de tout ce qui composait son bizarre caractère; — Johnson, ce lourd géant, clignant de l'œil, presque borgne, avec sa large face cicatrisée par les scrofules, gourmand, buveur de thé insatiable, pédant, mal vêtu, boudeur, grognon. Quel héros pour un romancier! je le répète; mais quel roman sur Johnson vaudrait le journal de sa vie par Boswell? Samuel Johnson, long-temps obscur et aux gages des libraires, puis recherché dans la Grande-Bretagne, autant que Voltaire en France, conserva dans la gloire de sa meilleure fortune quelque chose de la misantropie et de l'aigreur de ses mauvais jours. Sa phrase écrite a une sorte de pompe cicéronienne, ou plutôt, comme on l'a dit, *Johnsonienne* (le style de *Rasselas* tient le milieu entre l'élégance chaste de Goldsmith et l'élégance emphatique de Burke); mais sa phrase parlée est d'une précision souvent piquante. Samuel Johnson, désespérant par ses conseils ou par ses jugemens pleins de sarcasme, a ses accès de bienveillance, de bonne grâce, de générosité même. Il est plus brusque et irritable que méchant. Trop redouté pour avoir eu beaucoup de vrais amis, mais honnête homme, il n'est ni

ingrat pour ceux qui l'aiment ni insensible à des égards affectueux. On lui supposait même un attachement plus tendre que l'amitié pour Mrs. Thrale, la femme d'un riche brasseur, dont il fut quelque temps l'hôte. C'est S. Johnson qui disait : « J'aime un bon haïsseur » : *I like a good hater;* et je n'en veux pas à Johnson de ce sentiment : il faut savoir haïr peut-être pour savoir aimer[1]. Celui qui n'ose avoir des ennemis, peut-il se dire l'ami de ses amis? Samuel Johnson passait pour égoïste ; je suis sûr que, sous ce rapport, il valait mieux que sa réputation. Il était moral, chrétien anglican avec une tendance au catholicisme, faisant même une part à quelques croyances superstitieuses. Un grand sens de critique combattait en lui l'imagination; mais plus orateur que poète, plus grave que plaisant, il trouvait quelquefois des élans de poésie, à côté de ses saillies bouffonnes. Après ses affections, rien de plus singulier que la liste de ses antipathies, comme homme, comme Anglais, comme tory, etc. Mais une des plus fortes et des moins

[1] Je m'étonne que le docteur Johnson ait été si sévère pour Milton dont le héros, Satan, est certes un si *bon haïsseur*. Milton avait assez du sectaire et du théologien en lui pour peindre comme il l'a fait *the unconquerable hate*, cette haine indomptable, avec laquelle l'archange prend possession de son enfer.

libérales était son antipathie pour la nation écossaise. En allant en Écosse, son désir était de pouvoir dire en 1773, à son retour à Londres, comme le vidame de Chartres sous Henri VII: « *J'ai voyagé au fin fond des Sauvages;* » du reste comprenant si peu ce qui parle à l'ame dans un site, qu'il préférait la vue de la rue industrielle de Londres (Fleet street) à celle du parc de Greenwich ou de Windsor.

Eh bien, voilà pourtant l'homme dont un Écossais devient le confident le plus dévoué, un Écossais fier, comme ses compatriotes, de sa noblesse et de son titre d'Écossais; mais dont la passion dominante était un culte pour toutes les illustrations historiques ou intellectuelles, et qui regardait Johnson comme le phénomène du temps, le Jupiter tonnant du monde écrivain. Boswell s'était attaché à la personne et à la réputation de Johnson avec un respect qui tenait de la domesticité. En l'attirant en Écosse, son ambition secrète était, dit-il, de le posséder à lui tout seul, de l'accaparer à l'exclusion de ses amis de Londres.

Mais j'ai hâte de partir avec nos deux voyageurs pour l'Écosse et les Hébrides. Sans autre préface je commence mes extraits au début du journal.

— « 1773. Etant à Ferney en 1764, j'entrete-
» nais Voltaire de notre projet de visiter les Hé-
» brides. Voltaire me regarda comme si je parlais
» d'aller au Pôle nord, et me dit: —Vous n'exigez
» pas que je vous accompagne?—Non, monsieur.
» —Oh! alors je consens à vous y laisser aller. »
L'écrivain qui est à la littérature actuelle ce que M. de Voltaire était à celle de son époque, a été un peu moins casanier que le châtelain de Ferney. Un voyage à *l'ultima Thule* des Hébrides serait une plaisanterie pour M. de Châteaubriand, qui débuta précisément par un voyage à la découverte de ce même pôle nord, terme si terrible de comparaison.

— Boswell raconte comment, pour décider Samuel Johnson au voyage d'Écosse, il gagna l'avis favorable de Mrs Thrale, qui avait tant d'influence sur lui. Il lui fit écrire aussi plusieurs invitations flatteuses par tous les Écossais influens du temps, par des chefs de clan et l'historien Robertson. Enfin Johnson est parti : il arrive à Edimbourg. Il avait alors soixante-trois ans. Voici quel était habituellement son costume : « Ce per-
» sonnage extraordinaire, dit Boswell, portait
» un habit complet de drap couleur de tabac,
» avec des boutons en crin de la même couleur,

» une énorme perruque grise, une chemise » simple, des bas noirs, et des boucles d'argent. » Mais dans ce voyage il portait des bottes, une » grande redingote brune avec des poches qui » auraient pu contenir les deux volumes de » son dictionnaire in-folio. Il avait à la main un » gros bâton de chêne anglais. » Parler de ce bâton, ajoute Boswell en disant qu'on ne peut être trop minutieux quand il s'agit d'un si grand homme, « c'est ne pas oublier de mettre la » massue aux mains d'Hercule. Ce bâton fleurira » comme la verge d'Aaron, et il en sortira un » bon mot. »

— Boswell excuse Johnson de son antipathie pour les Écossais. « Ce n'était, dit-il, qu'un effet de son esprit national, qui lui faisait regarder comme *barbares*, non-seulement les Écossais et les Irlandais, mais encore les Espagnols, les Italiens et les Français ! » Comme Écossais, Boswell avoue qu'il a quelquefois osé chercher querelle au célèbre Johnson sur cette intolérance.

— Johnson est agréablement surpris qu'on leur serve du thé chez M. Boswell. — Quelques années auparavant, il est vrai, la première fois que le thé avait paru à Édimbourg, la personne

qui le reçut en cadeau ne sachant quel usage en faire, en fit un potage *à l'oseille!*

—« M. Johnson fut charmé de ma fille Véro-» nique, alors âgée de quatre mois. Elle avait » l'air de l'écouter; tous ses mouvemens lui sem-» blaient destinés à l'amuser; quand il s'arrêtait, » elle l'appelait, faisait un petit bruit d'enfant » et lui exprimait à sa manière le désir de le voir » recommencer. Elle le laissait approcher de lui, » ce qui était une preuve donnée par la nature » qu'il n'était pas horrible. Sa tendresse pour » lui me rendit ma fille plus chère, et je dé-» clarai qu'elle aurait cinq cents livres sterling » de plus en dot.» Quel trait plus caractéristique du dévouement et de l'hospitalité d'Écosse!

— « Lundi 16 août. — Nous sortîmes pour » faire voir au docteur Johnson quelques-unes » des curiosités d'Édimbourg et allâmes au palais » du parlement. » Ce fut là, selon une note de Walter Scott, que M. Henri Erskine, quand Johnson lui eut été présenté, salua, et glissant un shelling dans la main de Boswell, lui dit tout bas : « Voici pour m'avoir montré votre ours! »

— « Dans Parliament-House, siége des an-

» ciens parlemens d'Écosse, je me laissai aller à
» un vieux sentiment écossais, en regrettant que
» par notre union avec l'Angleterre nous eussions
» cessé d'exister comme royaume indépendant,
» Johnson : — Ne parlez pas de vôtre indépen-
» dance, messieurs les Écossais, qui laissâtes votre
» reine (Marie Stuart) gémir vingt ans captive,
» pour être mise à mort, par la plus injuste
» sentence, sans que vous fissiez la moindre
» tentative de la délivrer, et quelle reine encore!
» une reine pour laquelle il n'est pas d'homme,
» ayant quelque sentiment de bravoure, qui
» n'eût sacrifié sa vie. — M. James Kerr : La
» moitié de notre nation était gagnée par l'argent
» de l'Angleterre. — Johnson : — Monsieur, ce
» n'est pas une excuse, mais une honte de plus. »

Avouons que le lion Burke ne parla pas plus poétiquement, vingt années plus tard, de Marie Antoinette que l'ours Johnson, de Marie Stuart. En récompense, Boswell régala ce jour-là son hôte d'une *grouse* rôtie, espèce de gelinotte que son hôte trouva excellente, et qui est encore le meilleur gibier d'Écosse. Un Ossianiste, présent au souper, voulut profiter de cette disposition poétique et entamer une dissertation sur les poèmes d'Ossian ; mais Johnson se trouva être sur ses gardes et traita Macpherson d'im-

posteur; puis, changeant d'entretien, il laissa entrevoir qu'il n'était pas éloigné de croire aux sorciers.

Mercredi 18 août. — « Départ d'Édimbourg.
» Le docteur Johnson s'était pourvu d'une paire
» de pistolets, de poudre et de balles; mais, sur
» l'assurance qui lui fut donnée que nous ne ren-
» contrerions pas de voleurs, il laissa ses armes
» dans un tiroir à la garde de ma femme. Nous
» n'emmenâmes avec nous d'autre domestique
» que le mien Joseph Ritter, Bohémien de six
» pieds de haut, et le docteur Johnson ne crut
» pas nécessaire de se faire accompagner de son
» fidèle nègre. » Un critique contemporain dit que ce fut de la part de Johnson calcul d'économie.

Jeudi 19 août. — Saint-André. Johnson est charmé de visiter l'université de cette ville; mais on oublie de lui montrer la chapelle de Saint-Régulus, le plus ancien édifice religieux des trois royaumes. Johnson s'indigne du vandalisme de John Knox, le Calvin de l'Écosse, qui mutilait les temples catholiques. C'est la réforme qui a couvert l'Écosse de ruines. Knox disait à ses séides fanatiques : « Voulez-vous chasser les corbeaux, détruisez les nids. » On montra à John-

son un beau platane, et prenant au mot celui qui lui dit que c'était le seul arbre du pays qu'on pût lui montrer, il rit de bon cœur de la nudité de la pauvre terre d'Écosse. Il faut voir sa propre relation où il prétend que le comté de Fife est sans aucun espèce d'arbres. Depuis, les plantations de mélèzes ont rendu au pays une partie des vieilles forêts calédoniennes.

20 août. — Visite à lord Monboddo (qu'on appelait l'édition Elzevir de Johnson). — Conversation savante : Johnson examine l'enfant de la maison sur le latin, et mange avec une voracité qui émerveille lord Monboddo encore plus que sa science.

22. — Aberdeen. — « Nous prenons le thé chez » ma cousine Mrs Riddoch. Le docteur Johnson » s'empare de la petite nièce de ma cousine, et » voulant se faire passer pour un vrai géant, lui » dit d'une voix sourde : « Voulez-vous que je vous » emmène? je vis dans une caverne; je vous creu- » serai un petit lit pour vous dans mon rocher. » Boswell trouve délicieux que le grand Johnson s'amuse à faire peur aux petits enfans de son pays.

Jeudi 26. — Fores. Ils traversent dans l'après-midi la bruyère où les sorcières apparu-

rent à Macbeth. Johnson déclame quelques vers de Shakspeare et en parodie quelques autres en les adressant à son compagnon. Le lendemain à Calder (Cawdor), on donne aux voyageurs une lettre de recommandation pour un M. Ferne du Fort-Georges, ainsi concue: « Je vous recommande deux hommes célèbres, rien moins que le docteur Johnson, *auteur de son Dictionnaire* et M. Boswell, connu à Edimbourg sous le nom de Paoli.» Paoli était une des admirations de Boswell, et ne le cédait pour lui qu'à Johnson. Cette lettre leur procure une réception très-amicale des officiers du Fort-Georges qui les traitent à table avec une sorte de magnificence. Johnson dîne copieusement au bruit de la musique militaire. Ils partent à cheval pour le fort Augustus, et passant avec deux guides montagnards près du Loch Ness, ils admirent beaucoup une vraie hutte de sauvage comme on en trouve encore en Écosse, habitation d'une vieille femme dont ils prétendent avoir effarouché la pudeur en lui demandant à voir son lit. Mais elle se résigne et les bénit en langue erse, après avoir obtenu d'eux une prise de tabac avec quelques sous. Ils rencontrent quelques soldats qui les traitent de milords, moyennant un shelling. Johnson se rengorge et dit à Boswell : « Je suis tout-à-fait

féodal. — Et moi aussi, je regrette de n'être pas un chef de clan, » répond Boswell. Cependant les pauvres soldats entrent au cabaret, s'enivrent, se battent, se blessent et maudissent le whisky. Cela devait arriver quelquefois aux héraults d'armes, quand un chevalier distribuait ses largesses. — Johnson préfère l'état d'homme de lettres à celui de soldat : — « Bos-
» WELL : Goldsmith a acquis plus de gloire
» que tous les officiers de la dernière guerre
» qui n'étaient pas généraux. — JOHNSON : Sans
» doute, vous trouverez dix mille hommes ca-
» pables d'être officiers comme eux, avant de
» trouver un homme comme Goldsmith; re-
» marquez qu'on estime une chose en propor-
» de sa rareté. Un caillou qui pave la rue est en
» lui-même plus utile qu'un diamant au doigt
» d'une dame. — J'aurais voulu, remarque
» Boswell, que notre ami Goldsmith eût en-
» tendu cela. » — En effet Goldsmith n'était pas habitué aux complimens, et cet autre Lafontaine avait plus de vanité que notre *bonhomme*.

27. — « Hier, j'exprimai ma surprise en appre-
» nant que John Hay, un de nos guides, qui avait
» été *pressé* à bord d'un vaisseau de ligne, eût dé-
» serté au bout de neuf mois. — JOHNSON : Quoi

» donc, monsieur, personne ne voudra être ma-
» telot s'il a assez de talent pour se faire mettre
» en prison, car être dans un vaisseau c'est être
» dans une prison avec la chance d'être noyé. »
— Johnson eût été un mauvais critique pour notre littérature dite maritime.

Les voyageurs logent dans une chambre où les deux lits sont séparés par une robe de femme tendue sur une corde; ils hésitent à se coucher de peur de certains insectes, et se sacrifient enfin. Boswell rêve puces, araignées et voleurs. Le lendemain on déjeune avec un ancien soldat de Charles-Édouard: — « En l'écoutant racon-
» ter les désastres de cette glorieuse mais im-
» prudente entreprise, je ne pus retenir mes
» larmes; les noms seuls des Highlands, ou le
» son d'une cornemuse me font battre le cœur;
» je sens en moi le mélange d'une mélancolie,
» d'un respect pour le courage, d'une pitié pour
» l'infortune, d'un amour superstitieux pour le
» vieux temps, d'une passion irréfléchie pour la
» guerre, et d'une foule de sensations qui n'ont
» rien à faire avec la sage raison. »

28. — Johnson et Boswell arrivent dans une riche et verte vallée où ils s'arrêtent pour laisser paître leurs chevaux. Johnson s'abandonne à un élan de prose descriptive lorsqu'il raconte cette

journée dans son voyage : « Je m'assis sur un » banc, tel qu'un romancier eût été heureux d'en » imaginer un; je n'avais, il est vrai, aucun arbre » qui murmurât sur ma tête, mais un limpide » ruisseau coulait à mes pieds. Le jour était » calme, l'air doux; dans ce site sauvage ré- » gnaient la solitude et le silence. Devant moi et » de chaque côté s'élevaient de hautes monta- » gnes qui en bornant l'horizon de la vue for- » çaient l'ame à se recueillir en elle-même. » A quelques milles de là, les voyageurs se voient entourés des hommes, des femmes et des enfans du clan Mac-Craa, ne sachant pas un mot d'anglais, de vrais sauvages que Boswell compare aux Indiens de l'Amérique, et qu'une distribution de sous et de tabac rend la tribu la plus heureuse des déserts calédoniens. « Si j'étais chef, s'écria Johnson dans un nouvel accès d'ambition féodale, mes vassaux seraient mieux vêtus que moi, et j'assommerais tout homme qui ferait l'insolent envers le plus déguenillé de mon clan. » Il est si doux de croire qu'on serait *bon prince!*

Enfin les voilà au bord de la mer; ils entrent dans un bateau qui les conduit à Armidale, dans l'île de Sky, chez les Macdonald. On leur montre le mausolée de sir James Macdonald. Johnson

regrette que l'inscription ne soit pas en latin, la langue universelle; puis il compose lui-même deux odes latines sur l'île de Sky:

Ponti profundis clausa recessibus,
Strepens procellis, rupibus obsita.

Après une conversation sur les apparitions, Johnson avoue qu'il a une tendance à y croire.

18 Septembre. — Trajet de Sky à Rasay dans la *voiture d'eau* du laird de l'île.

« C'était un bateau découvert, construit en Nor- » vége. Le vent était assez fort et contraire; nous » avions quatre rameurs robustes, entre autres » un matelot aux cheveux noirs, demi-nu, tenant » le milieu entre l'Indien d'Amérique et le matelot » Anglais. Le docteur Johnson s'était assis à la » proue, semblable à un magnifique Triton. Mal- » colm chantait une chanson erse; les rameurs et » M. Macquien faisaient chorus. Nous longeâmes » la côte de Scalpa, île escarpée de quatre milles » de longueur. Le docteur Johnson me proposa » de l'acheter à nous deux pour y fonder une » bonne école, y bâtir une église épiscopale, et y » établir une presse où il imprimerait tout ce » qu'on pourrait trouver en langue erse! » — Mais pour rentrer dans son caractère classique, pen-

dant que les rameurs chantaient en langue erse, Johnson exprime son enthousiasme pour la mer en récitant une ode d'Horace :

Otium divos rogat in patenti
Prensus Ægeo...

—Arrivée à Rasay; réception patriarcale que la famille Macleod fait aux voyageurs; ils retournent à Sky, débarquent à Portree et se rendent à Kingsburgh, où ils sont reçus par la famille Macdonald. Il y avait un salon confortable avec un bon feu, et l'on but à la ronde. Plus tard le souper fut servi, et la dame de la maison vint s'asseoir à table, la célèbre miss Flora Macdonald (elle avait épousé Kingsburgh de Macdonald): « une petite femme, d'un air agréable, ex» traordinairement douce et bien élevée. C'était » un grand spectacle à voir le docteur Samuel » Johnson, ce grand champion des torys anglais, » saluer miss Flora Macdonald dans l'île de Sky!» — On pense bien que la conversation entre Johnson et Flora revint souvent sur 1745 et le prétendant. Mais j'ai trouvé dans cette partie du journal de Boswell, des détails comparativement moins complets que dans deux gros volumes intitulés *Lockhart-Papers*, et autres ou-

vrages ou manuscrits dont j'ai fait usage pour l'histoire de Charles-Edouard. Le soir, Johnson n'est pas peu fier de coucher dans le lit du *prince*. Quel honneur si Flory (car c'est ainsi que Flora a signé dans son contrat de mariage, que sir Walter Scott possédait); quel honneur si Flory lui eût donné ces draps entre lesquels avait dormi le royal proscrit et qu'elle conservait précieusement pour lui servir de linceul à elle-même! Il n'en est pas question ici ni dans *le Tour aux Hébrides*. De Kingsburgh, les voyageurs se rendent à Dunvegan, château d'une *barbare magnificence*, où ils sont reçus par lady Macleod, mère du laird, qui n'arrive qu'après eux. Cette dame ayant été élevée à Londres, Johnson se retrouve dans le monde *civilisé*. Il critique le latin de sir G. Mackenzie, auteur écossais, dont une édition in-folio lui tombe sous la main; puis, pour montrer sa science encyclopédique, il décrit les procédés par lesquels on fait de la bière, ceux par lesquels on monnoie l'argent, etc., etc.

« Je fus tout glorieux, dit Boswell, de penser » que j'avais pu attirer un tel homme dans cette » partie reculée du monde. Une image burlesque, » mais juste, se présenta à mon esprit; je me com- » parai à un chien qui, ayant pris un gros mor- » ceau de viande, court le manger tout seul dans

» un coin; à Londres, Reynolds, Beauclercq et » tous me disputent la conversation de Johnson. » Nous en faisons ripaille sans partage à Dun- » vegan. »

Johnson admira la cascade de Rorie More, que cet ancien chef hébridien appelait sa dormeuse, parce qu'il s'endormait au bruit de ses eaux : il admira sa vaste coupe en corne; et comme il aimait naturellement les libations, il soupira en pensant que sa santé exigeait qu'il s'en tînt à l'eau claire; enfin, dans une comparaison entre les tissus végétaux et les tissus animaux, il s'échappa jusqu'à dire : « J'ai *souvent* » pensé que si j'entretenais un sérail, mes sul- » tanes porteraient toutes des robes de toile ou » de coton, etc. »

Là-dessus Boswell s'écrie : « Entendre le » grave docteur Samuel Johnson, ce majestueux » professeur de la sagesse morale et religieuse, » assis solennellement dans un fauteuil de l'île » de Sky, parler *ex cathedra* d'entretenir un » sérail, et reconnaître que cette supposition lui » était venue *souvent* à l'idée... c'était là un tel » contraste, que je ne pus m'empêcher de rire aux » éclats. » Là-dessus Johnson de se fâcher et de répliquer avec des sarcasmes et des mots si durs,

que Boswell avoue qu'il donnerait beaucoup pour les oublier.

Samedi 18 septembre. — Lady Macleod exprime son désir de transférer sa résidence à cinq milles du vieux château, dans une ferme où la famille serait plus confortablement. Boswell blâme ce désir : Johnson se joint à lui et plaide pour la cascade de Rorie-More. C'est en vain qu'on lui oppose les avantages de la nouvelle situation : — « Une vieille résidence de famille » doit toujours être, dit-il, l'objet d'un culte ; et » quoique Dunvegan ne soit pas susceptible » d'ornemens et d'améliorations, toutefois ce » château, vénérable par son antiquité, réunit ce » qui dans un paysage peut ajouter à la gran- » deur naturelle d'une résidence de chef des » Hébrides : la mer, des îles, des rochers, des » montagnes et une belle cascade. Si jamais la » famille qui le possède retrouvait son opu- » lence, l'art pourrait y ajouter encore (1). »

(1) « Il s'est accompli quelque chose de cette prévision sous les auspices de la dame de Macleod actuelle. N'étant pas née dans les montagnes, elle a voulu apprendre la langue du clan de son époux. Elle a fondé des écoles qu'elle surveille elle-même pour introduire tous les bienfaits des lumières et de la civilisation. Une femme jeune et belle a fait plus pour le bonheur de ce peuple primitif qu'on n'avait fait depuis des siècles. » (*Note de Walter Scott*, 1831.)

19 septembre. — « Après dîner nous parlâmes de l'aventure extraordinaire de lady Grange, retenue captive à Sainte-Kilda pendant plusieurs années. Le docteur Johnson dit que si Macleod faisait savoir qu'il a un lieu de réclusion pour les femmes adultères, il se ferait un bon revenu de son île. La véritable histoire de cette dame, qui date d'un siècle, est aussi effrayante qu'aucun roman éclos d'une imagination lugubre. Lady Grange était la femme d'un des lords-juges d'Écosse, homme du plus noble sang écossais. Par certaines raisons secrètes, qui n'ont jamais été connues, elle fut enlevée pendant la nuit et transportée sur le rocher de Sainte-Kilda, où elle demeura long-temps captive avec des provisions régulièrement envoyées et une femme de chambre pour la servir. On ne savait ce qu'elle était devenue, lorsqu'elle trouva le moyen de faire parvenir à une amie une lettre qu'une jeune fille cacha dans le chanvre de sa quenouille. On expédia un bâtiment pour la délivrer; mais son mari étant prévenu, la fit transporter à Herries où elle mourut. Elle est enterrée cependant à Dunvegan. »

La lumière est enfin sortie du tombeau de lady Grange : c'est du magicien qui a tant évo-

qué de spectres dans le passé que nous tenons le secret qu'ignorait Boswell. Voici donc le mot de l'énigme qui se rattache aux romanesques traditions des jacobites d'Écosse; lady Grange avait écrit le journal de sa captivité: « J'ai vu ce » journal, dit Walter Scott. Elle était devenue » la complice inactive de quelques intrigues » jacobites dont la découverte aurait compro- » mis son mari, lord Grange (frère du comte de » Mar) et d'autres membres de sa famille. Ne » vivant pas en très-bonne intelligence avec son » mari, lady Grange eut l'imprudence de faire » entendre qu'elle savait des choses qui pour- » raient lui coûter la vie. Lord Grange se dit » probablement comme Mrs Peachum (dans » l'Opéra de Gay), que c'est un ménage fort peu » agréable que celui où la femme a entre les » mains de quoi faire pendre son mari. Lady » Grange était d'autant plus à craindre qu'elle » descendait d'une race vindicative, étant la » petite-fille de ce Chiesley de Dalry, qui as- » sassina sir Georges Lockkart, le lord-président. » Plusieurs personnages de distinction en » Écosse avaient intérêt à écarter ce témoignage. » Le fameux Lovat et quelques-uns de ses Fra- » sers se chargèrent de l'enlèvement de lady » Grange. On chercha pour lieu de réclusion

» l'île de Sainte-Kilda, appartenant alors à Ma-» cleod. Quand on parlait de la captive on disait » le *cospach*, mot lugubre qui répond à celui » de *sujet* en langue anatomique, ou à celui de » *shot* dans l'argot des étouffeurs d'Édim-» bourg. » J'ai quelquefois rêvé un beau roman avec les personnages de cette sombre histoire!

On récite enfin devant Johnson un passage original d'*Ossian*, qu'on lui traduit littéralement de l'erse, puis on lit la traduction prétendue de Macpherson. Johnson en tire ces conclusions : « Je l'ai toujours dit; Macpherson a trouvé des » noms, des faits, des phrases, et même des » passages entiers dans de vieilles chansons; » il y a mêlé ses propres compositions et a » donné cet amalgame comme une traduc-» tion d'anciens poèmes. » Walter Scott prétend que c'est la pensée la plus générale sur l'Ossian de Macpherson, mais avec cette différence du plus ou du moins dans les *ingrédiens* originaux employés par le traducteur. Napoléon en eût bien voulu de cette opinion à Johnson et même à Walter Scott.

« — Il y a une jolie petite île dans le lac de » Dunvegan, appelée Isa. Macleod dit au docteur » Johnson qu'il la lui donnerait, à condition » qu'il viendrait tous les ans y résider trois

» mois, — ou même un mois. Le docteur » Johnson s'amusa beaucoup de cette idée. Je » l'ai vu se complaire aux petites choses, et » même à d'humbles idées comme celle-ci; il » parla beaucoup de cette île : J'y bâtirais, dit-il, » une maison, — je la fortifierais, — j'y au- » rais du canon, — je planterais, — puis je » ferais une pointe et j'irais prendre l'île de » Muck. La-dessus il se mit à rire. » Le dernier éditeur de Boswell, M. Croker, place ici un rapprochement *historique* : « Quand Bonaparte par- » courut sa nouvelle souveraineté de l'île d'Elbe, » il parla en riant de prendre la petite île de Pia- » nosa; le désir des conquêtes semble si na- » turel à l'homme, que ce fut la première pensée » du Philosophe s'abandonnant à ses supposi- » tions, comme la première de l'Usurpateur » détrôné. » M. Croker n'est pas, comme on voit, *Bonapartiste* dans ses termes.

Samedi 3 octobre. — Je laisserai de côté plus de cent pages, car je ne fais que des extraits, çà et là : nous voici donc tout à coup à Armidale, chez les Macdonald :

« Nous avons dansé ce soir au son de la cor- » nemuse, qui nous faisait battre la terre avec » une force prodigieuse. J'ai cru devoir nous

» concilier la bienveillance des habitans de Sky » en nous mêlant de bon cœur à leurs amuse» mens plutôt que de jouer le grave philosophe. » Je regarde ce voyage aux Hébrides comme une » association solidaire entre le docteur Johnson » et moi. Chacun de nous doit tout faire pour » le succès; et j'ai quelque raison de croire que » ma gaieté nous a été utile. L'immense fonds » de science et d'esprit du docteur Johnson est » une vaste source d'admiration et de plaisir » pour nos hôtes; mais cette source se ferme des » jours entiers, et il faut remplir les intervalles » agréablement, il faut même parfois annoter » ce texte savant, etc.

« Je ris, disait-il hier, de me voir voyager » dans les Hébrides à soixante ans; où voya» gerai-je à quatre-vingts ans? » Ce soir il s'est » mis à nier qu'il soit vrai que les habitans de » Sainte-Kilda s'enrhument chaque fois qu'un » étranger arrive dans leur île : comment y » aurait-il un effet physique sans cause phy» sique? — et il a ajouté en riant : L'arrivée d'un » navire plein d'étrangers les tuerait, car » si un étranger leur donne un rhume, deux » étrangers leur en donneraient deux et ainsi » de suite (1). »

(1) Le fait semble avéré : le curieux volume de l'histoire de Sainte-

Dimanche 2 octobre, départ de Sky. — Vent contraire qui rend incertain à quelle île on pourra aborder. Enfin les voyageurs débarquent à Col, petite île presque déserte où il n'y a ni arbres ni douce brise, etc. «*Nulla campis arbor æstiva recreatur aura,* » comme dit Johnson, qui ne se refusait guère la citation latine, alors même qu'il écrivait à son amie Mrs Thrale. Les orages retiennent les voyageurs plus de huit jours à Col, où le laird de ce nom leur fait les honneurs de chaque site.

13 Octobre, arrivée à Mull. — Dans le passage Boswell obtient un précieux aveu de Johnson. Il faut savoir que dans son Dictionnaire, Johnson définit ainsi le mot *avoine* (oats), *graine dont on nourrit les chevaux en Angleterre et les hommes en Ecosse.* » Cette allusion à l'usage fréquent de la farine d'avoine dans ce pays est tournée en épigramme, et l'orgueil écossais ne l'a pas pardonnée encore à Johnson. M. Boswell trouvant dans la cabine du vaisseau un baril d'avoine, se met à en manger quelques grains.

Kilda par Macaulay, qui a été traduit en français, contient un chapitre tout entier sur ce rhume épidémique. L'explication la plus ingénieuse du phénomène paraît être qu'il faut un vent du nord-ouest pour amener un navire à Sainte-Kilda. Ce n'est donc pas l'étranger, mais le vent, qui fait tousser les pauvres insulaires.

« — C'est ce que je n'ai pas fait depuis mon en-
» fance, dit-il. Le docteur Johnson avoua qu'il
» avait aussi beaucoup aimé l'avoine étant en-
» fant; circonstance que je fus ravi d'apprendre
» de sa bouche, parce qu'elle me fournit l'occa-
» sion de remarquer que, malgré le bon mot de
» son Dictionnaire, il était lui-même la preuve
» que l'avoine n'est pas une nourriture particu-
» lière aux Écossais. »

Samedi 16 octobre. — « Nous partîmes, mon-
» tés sur de petits chevaux de l'île de Mull. Cette
» île répondait à l'idée que je m'en étais toujours
» faite : c'est un pays montueux, rendu varié
» par la bruyère, les herbages et les ruisseaux.
» Le docteur Johnson n'était pas de très-bonne
» humeur, il dit que c'était une île aride, pire
» que celle de Sky. Je différais d'avis avec lui :
» Oui, monsieur, répéta-t-il, c'est un pays fort
» triste. — Nous eûmes une journée très-péni-
» ble. Je n'avais pas de bride pour mon bidet,
» mais un licou seulement, et Joseph chevau-
» chait sans selle. Dans un certain endroit,
» un lac ayant franchi ses bords, nous eûmes
» de l'eau jusqu'au poitrail des chevaux. Le doc-
» teur Johnson fit l'observation qu'un homme
» serait bien malheureux de voyager là seul, s'il

» lui arrivait quelque accident. Il me tarde, ajouta-t-il, d'arriver dans un pays *de brides et de selles.* Jamais il n'avait été d'aussi mauvaise humeur, très-contrarié de voir que son petit cheval pouvait à peine porter sa pesante personne. Il avait d'ailleurs fait une perte qui, légère en elle-même, lui était sensible chaque fois que les escarpemens de la route le forçaient de mettre pied à terre. Il avait perdu ce gros bâton dont j'ai parlé et qu'il avait apporté de Londres. Ce soutien lui était très-utile dans nos courses à travers les montagnes, car depuis sa dernière maladie, en 1766, le docteur Johnson a toujours eu une faiblesse au genou qui l'empêche de marcher avec aisance. Ce bâton lui servait d'ailleurs de mesure, car à chaque longueur d'un pied un clou y était enfoncé, et un autre à chaque longueur d'une aune. Il disait un matin qu'en retour des services qu'il lui avait rendus, il en ferait présent à quelque muséum. Mais il se doutait peu qu'il le perdrait si tôt... rien ne put lui ôter de la tête qu'on le lui avait volé : Non non, mon ami, me dit-il, ne croyez pas qu'aucun habitant de Mull veuille s'en séparer s'il le trouve; pensez donc à la valeur d'un tel *morceau de bois* dans ce pays! »

Si, malgré la plaisanterie d'Hercule sur sa massue égarée, cette canne n'avait pas un grand prix dans les Hébrides, combien du moins, après la mort de Johnson, un amateur Anglais eût payé cher dans une vente ce *bâton voyageur*, comme dirait mon illustre compatriote M. Raynouard (1).

Visite à Ulva.—«Mac-Quarrie nous raconta un » exemple frappant de *seconde vue*. Il était » allé à Edimbourg et avait emmené un do- » mestique. Une vieille servante de la maison » de son père se mit à dire : Mac-Quarrie sera » de retour demain et amènera deux messieurs » avec lui; j'ai vu son domestique habillé de » vert et de rouge. Il revint en effet le lendemain » avec deux personnes, et son domestique avait » une livrée verte et rouge qu'il lui avait acheté » à Édimbourg sans avoir pensé auparavant » le moins du monde à cette emplette. Mac- » Quarrie nous assura que c'était une histoire véritable.»—Le docteur Johnson ne songe pas à la réfuter. L'île d'Ulva a conservé long-temps le droit du seigneur. La première nuit des noces appartenait au laird. « Mac-Quarrie nous dit que c'est pour racheter ce droit du seigneur que ses tenan-

(1) C'est dans son poème des Machabées, je crois, que l'expression se trouve :

« Le bâton voyageur est debout auprès d'eux. »

ciers lui payaient la redevance d'un mouton le jour de leur mariage. » La coutume existe encore aujourd'hui (1830) à Ulva.

— 17 octobre, « passage d'Ulva à Inchkenneth, » où nous fûmes présentés par notre ami Col à sir » Allan Maclean, chef du clan, et à ses deux filles. » Inchkenneth est une jolie petite île d'un mille » de long sur un demi-mille de large en bonnes » terres.— Le docteur Johnson montra ici à un » tel degré l'esprit d'un montagnard écossais qu'il » gagna le cœur de sir Allan. Mais cet esprit, » il l'a montré dans tout le voyage. Un soir, à » Col, il arpenta la chambre avec une claymore » et un bouclier : son aspect était formidable. » Un autre soir, je pris la liberté de lui poser » une large toque bleue sur la tête. Son âge, sa » taille et son épaisse perruque grise, tout avec » cette toque lui donnait l'air d'un vénérable » *senachy;* quelque hostile qu'il fût aux Écos- » sais modernes, il était charmé de ressembler » à un ancien Calédonien. »— Le docteur Johnson célébra, plus tard Inchkenneth dans une ode latine :

« INSULA KENNETTI, INTER HEBRIDAS :
Parva quidem regio sed relligione priorum, etc. »

— Passage d'Inchkenneth à Icolmkill (Iona).

— « Après un ennuyeux passage, en suivant » les détours de la côte de Mull, nous découvrîmes, non sans un vif plaisir, une lumière » du village d'Icolmkill, où demeurent presque tous les habitans de l'île. En approchant » nous distinguâmes la tour de la cathédrale, » d'un effet très-pittoresque.

» Quand nous fûmes débarqués sur ce rivage » sacré, le docteur Johnson et moi nous nous » embrassâmes cordialement. Nous avions souvent parlé de visiter Icolmkill, et nous désespérions presque d'exécuter ce projet, tant la » saison était alors avancée et douteuse. Voir seul » cette île eût été déjà pour moi un vrai plaisir; » mais l'aspect vénérable de ces lieux me charmait plus encore dans la compagnie de mon » grand et pieux ami, qui n'en fut pas moins » touché que moi. Il a décrit ce que cette île » inspire à l'ame avec une telle force de pensée, » une telle énergie de langage, que je citerai » ses paroles, qui rendent mes propres sensations mieux que je ne le ferais moi-même :

— « Nous foulions enfin le sol de cette île » célèbre qui fut jadis le flambeau des régions » calédoniennes, d'où des clans sauvages et des » barbares errans reçurent les dons de la science

» et les bienfaits de la religion. Soustraire son » ame à toute émotion locale serait impossible, » si on voulait le faire, et ce serait insensé si » c'était possible. Tout ce qui nous arrache à » l'influence de nos sens, tout ce qui fait prédo- » miner en nous le passé ou l'avenir sur le pré- » sent, relève notre dignité d'êtres pensans. » Loin de moi et de ceux que j'aime cette » froide philosophie qui peut nous conduire » indifférens et impassibles dans un lieu qui a » été illustré par la science, le courage ou la » vertu. Il est peu enviable celui dont le patrio- » tisme ne s'exalterait pas sur la plaine de Ma- » rathon, ou dont la piété ne deviendrait pas » plus ardente parmi les ruines d'Iona! »

Il n'y a pas moyen de laisser passer cette citation inaperçue; car Boswell s'écrie dans son admiration : « Notre voyage n'eût produit que » ce passage sublime, que le monde devrait re- » connaître que ce voyage n'a pas été fait en » vain. Le président actuel de la société royale » (sir J. Banks) en fut si frappé lorsqu'il le lut, » qu'il joignit les mains et resta quelque temps » plongé dans une admiration muette. » — Heureusement pour nos lions en littérature, que la race des admirateurs n'est pas perdue. »

« En apprenant que sir Allan Mac Lean était ar-
» rivé, les habitans, qui se considèrent encore
» comme le clan de Mac Lean, à qui l'île apparte-
» nait avant que le duc d'Argyle l'eût acquise, ac-
» coururent vers lui avec empressement. Nous
» logeâmes cette nuit dans une vaste grange, l'île
» n'offrant aucun logement que nous eussions
» préféré à celui-là. Nous nous y étendîmes
» tout habillés sur le foin, et l'on nous prêta des
» couvertures dans le village; chacun de nous
» avait son porte-manteau pour oreiller. Quand,
» me réveillant le matin, je promenai mes re-
» gards autour de moi, je ne pus m'empêcher de
» sourire à l'idée que le chef des Mac Leans, le
» grand moraliste anglais et moi nous étions ainsi
» couchés dans une grange! »

Johnson et Boswell visitent les ruines religieuses d'Iona : ce n'est pas la partie la plus riche du journal. Ils repassent bientôt à Mull, où Johnson se fâche parce qu'on lui offre à déjeuner une tête de mouton. C'est un mets favori en Écosse, et que Walter Scott déclare excellent, à la barbe du grand moraliste anglais.

Enfin, le 22 octobre, les voyageurs s'embarquent pour Oban, et se félicitent d'être de nou-

veau sur la terre ferme (relativement aux Hébrides). Le voyage est à peu près terminé.

« Ici, dit Boswell, nous découvrîmes qu'on » ignorait tous nos mouvemens, car dans un » journal de Glascow nous trouvâmes le para- » graphe suivant, que j'insère parce qu'il contient » un compliment juste et bien tourné pour mon » illustre ami ; le voici :

—*On assure que le docteur Johnson est retenu par le mauvais temps dans l'île de Sky. Un tel philosophe enfermé dans une île presque déserte ressemble à une baleine échouée sur le sable : l'une est la bienvenue pour tout le monde à cause de son huile, de ses fanons, etc.; l'autre charmera ses compagnons et les insulaires à demi barbares par sa science supérieure, sa calme résignation et son exquise bienveillance.*

Boswell termine son récit quelques pages plus loin, en déclarant qu'il ne donnerait pas pour cinq cents livres sterling le plaisir d'avoir visité les Hébrides avec le docteur Johnson.

Je me suis demandé quelquefois, en faisant ces extraits, si je ne serais pas blâmé par quelques lecteurs charitables, d'avoir présenté çà et là

l'ami du *grand homme* sous un jour ridicule. L'amitié dévouée n'est-elle pas un sentiment respectable; l'admiration pour le génie un légitime hommage qui relève celui qui le rend? Dieu me préserve de médire de l'amitié : loin de moi le *Nil admirari* d'Horace! mais j'avoue que je ne comprends pas les amitiés serviles, les admirations à genoux. Jean-Jacques Rousseau disait à Bernardin de Saint-Pierre, qu'il regrettait de n'avoir pas vécu du temps de Fénelon, parce qu'il eût obtenu peut-être l'honneur d'être son valet de chambre. Jean-Jacques Rousseau était un éloquent écrivain, mais ce mot prouve qu'il avait été laquais. Je ne consentirais jamais, moi qui ne suis pas Jean-Jacques, à être le valet de Fénelon, pas plus que de Bossuet. Heureusement pour quelques-uns de nos grands hommes en vers et en prose, que tous les membres de la république des lettres ne sont pas aussi fiers.

§ II.

Fragmens d'un Pélerinage poétique à Iona.

Je ne sais si j'eusse payé cinq cents livres sterling, comme Boswell, le plaisir d'accompagner Johnson; mais que n'aurais-je pas donné pour faire, en 1814, le «Tour des Hébrides» avec Walter Scott, lorsqu'il parcourut les côtes et les îles d'Écosse avec les commissaires du service des phares! Quel précieux journal j'aurais rédigé au retour et sur les lieux mêmes! Walter Scott rapporta de ce voyage un poème, son LORD DES ILES. J'aurais préféré un roman, sans doute; mais la partie descriptive du poème est bien belle. J'ai dit dans quelles dispositions d'esprit je parcourus les Hébrides en 1823, ayant négligé jusque-là de lire Johnson et Boswell, m'étant contenté des naïfs récits de Martin et des vers de l'Ossian moderne, qui seuls me revenaient à la mémoire, lorsque dans une rapide navigation mon compagnon me montrait Sky, célèbre par ses prophètes ou voyans, les montagnes de Rum, les lacs de Ste-Kilda, les grottes de Coolin, dignes du pinceau de Salvator, Staffa, et cette caverne de Fingal, qui réunit les bizarreries de la nature à la majesté des productions régulières de l'art; Iona,

enfin, l'ancienne Ithona d'Ossian, autrement appelée Icolmkill, *l'ile de Colomba,* qui méritait bien et au-delà les belles périodes du grand moraliste anglais [1].

Pour rendre mes souvenirs j'avais moi-même désespéré de la simple prose; comme j'avais alors le malheur de croire à la prose poétique, j'avais trouvé, je m'en souviens, le cadre d'une Odyssée en style noble, à laquelle il ne manquait que la rime pour être deux fois monotone. Je mettais du moins par modestie ma relation dans une autre bouche que la mienne : je n'en donnerai ici qu'un fragment, puisque je n'ai pas fait davantage pour le journal de Boswell. Et d'ailleurs, il faut bien le dire, il me semble que le secrétaire du grand moraliste classique l'emporte sur celui du *poète*, car j'avais imaginé un poète pour lui prêter mes rêveries et mes descriptions; c'était mon Childe-Harold faisant son *pélerinage* dans les montagnes et les îles. Aujourd'hui, hélas! comme son prototype, *il n'est plus* [2].

1 Icolmkill était encore si peu connue des Anglais en 1822, que le poète Crabbe, que je rencontrai chez Walter Scott, confondait cette île et celle d'Inchcolm dans le golfe du Forth.

2 « Il n'est plus... Ce sont ses derniers soupirs que vous venez d'entendre; son pélerinage est fini; ses visions s'effacent, et il est lui-même comme n'existant pas, s'il fut jamais autre chose qu'un être fantastique, et s'il pouvait être classé avec les images qui vivent et souffrent, etc. » (CHILDE-HAROLD, ch. IV, st. CLXIV.)

He is no more - these breathings are his last;
His wanderings done, his visions ebbing fast,
And he is himself as nothing, — If he was
Aught but a phantasy and could be classed
With forms which live and suffer, etc.

(Childe-Harold, ch. iv, st. clxiv.)

Oban, 25 août. — Muni de quelques lettres de sir Walter Scott pour les lairds hébridiens, j'ai rejoint à Oban le jeune docteur Mac-I. dont l'imagination ne s'exalte pas moins vite que la mienne, et qui a déjà fait plus d'une fois cette même excursion. En attendant le vent favorable, ou plutôt le caprice de trois pêcheurs qui nous ont loué leur barque, nous admirons depuis vingt-quatre heures une des plus belles rades du nord, abritée contre toute espèce de vents par une multitude d'îles de toutes grandeurs. La plus voisine est celle de Kirrera, dont la configuration offre une élégante découpure et par-dessus laquelle on distingue les sommets coniques de l'île de Mull, couverts de bruyères et entrecoupés par des pâturages où paissent de nombreux troupeaux.

Dans le voisinage d'Oban est une espèce de désert où fut jadis une ville rivale d'Édimbourg, *Beregonium* : il ne reste pas même la trace d'une maison. L'imagination des antiquaires a peut-

être rivalisé avec celle du traducteur d'Ossian pour bâtir des cités et des palais dont ils ont inventé jusqu'au nom. La solitude de ces lieux a quelque chose de plus effrayant quand on se dit qu'elle a dévoré des villes.

26.—Nous voici partis : le Sound ou détroit de Mull, qui sépare cette île de ce qu'on appelle le continent d'Écosse, offre un des spectacles les plus pittoresques des Hébrides. C'est un canal étroit, mais assez profond, quoique hérissé d'écueils ; nous y sommes entrés par un temps superbe, pendant qu'un joueur de cornemuse que nous avions amené avec nous faisait entendre un de ces airs nationaux nommés *Jorams ;* c'est un chant de marinier, une *barcarole*, si ce mot ne rappelait exclusivement peut-être les airs des gondoliers vénitiens.

Mon compagnon me désignait du doigt tous les sites en me racontant leur histoire. Dans ces contrées, où le passé a encore un culte, il n'est pas une prière, pour ainsi parler, qui n'ait sa tradition :

« Nous laissons derrière nous, à notre droite, me dit le docteur Mac-I., trois châteaux également remarquables ; sur cette presqu'île, reconnaissez celui de Dunstaffnage, jadis rési-

dence royale, habité depuis par les seigneurs de Lorn, que célèbre sir Walter Scott, et qui rappelle un des plus hardis exploits de notre demi-dieu national, le Bruce. Plus près d'Obàn, sur ce promontoire escarpé, et comme suspendu sur le lac Étive, vous voyez Dunolly, dernier apanage des Mac-Dougal, dont le donjon seul est resté debout; mais d'autres ruines couvertes de lierre attestent que, par son importance, Dunolly le disputait jadis à Dunstaffnage. On y montre un pilier que nos minéralogistes gastronomes se sont empressés d'appeler un *plum-pudding;* mais il est plus connu de nos montagnards sous le nom de clach-can, ou le pilier du chien, parce que Fingal, dit-on, s'en servait pour y attacher son célèbre chien Bran.

» Remarquez aussi le château de Duart, dont le sombre et gothique aspect est en harmonie avec l'austérité des sites environnans, mais surtout avec la tradition des cruautés d'un Mac Lean, qui, soupçonnant sa femme d'infidélité, l'avait exposée aux monstres de l'Océan. Les vagues de la marée allaient l'engloutir, lorsqu'un heureux hasard amena dans le détroit son frère, le duc d'Argyle, qui, après l'avoir délivrée, la vengea en immolant son tyran jaloux dans un combat à

outrance, présidé par le roi d'Écosse lui-même. Le château de Duart a fourni à Joanna Baillie, l'amie souvent citée de Walter Scott, le sujet de sa belle tragédie intitulée : *The Family Legend*. Le rocher a conservé le nom de *Lady's Rock* [1]. Observez-y cette troupe de mouettes ; la blancheur de leur plumage et le léger mouvement de leurs ailes imitent assez bien en ce moment les plis flottans du voile de la victime du laird de Duart. Mais nous voici déja devant Morven, péninsule qui fut le berceau de Fingal, et où se passent les principales scènes des poèmes gaëliques de son fils. Vous y chercheriez en vain les sapins et les chênes vantés par la voix de Cona. La secrète terreur qui, dans la Pharsale, protége contre la hache des soldats romains une forêt druidique, n'a pas défendu jusqu'à nos jours la forêt d'Ossian.

« Voilà Ardtornish, où gémissait Édith de Lorn, le matin de son hymen, insensible qu'elle était à toutes les séductions de la parure, parce qu'elle ne se croyait pas aimée de Ronald. Le vrai nom de ce héros poétique était Angus Og, et ce chef fut en effet un puissant auxiliaire de

[1] Le *Rocher de la Dame*. Miss Baillie a adopté une autre version sur le motif de la cruauté de Mac Lean. L'histoire de la dame de Mac Lean a quelque analogie avec celle de lady Grange rapportée plus haut.

Bruce. Depuis, ses petits-neveux n'ont pas été moins fidèles aux infortunes des Stuarts : Flora Macdonald descendait d'Angus Og, comme toute la famille des Macdonald. »

Au-delà du château d'Ardtornish, du côté de Morven, mon compagnon m'indiqua la situation du lac Alin : « c'est là, me dit-il, qu'habitait une autre héroïne de 1745, une amazone, Jenny Cameron, celle que Charles-Édouard appelait le joli colonel. Flora n'éprouvait pour le prince que le sentiment du royalisme; Jenny, dit-on, y joignait un sentiment plus tendre.

» Voilà la côte d'Ardnamuchan; ces ruines, qui décrivent un polygone assez régulier, appartenaient au château de Mingarry, résidence d'un autre descendant d'Angus Og, Allaster Macdonald. Cet Allaster, plus connu sous le nom de Colquito, fut un des soutiens les plus actifs du parti de ce brave Montrose, qui rappelait au cardinal de Retz les héros de Plutarque. »

C'est ainsi que chacun de ces sites, familiers à mon compagnon, lui fournissait une anecdote historique ou poétique.

Nous dépassâmes l'anse de Tobermoy : le docteur Mac I... me raconta comment *la Floride*, vaisseau de l'Armada, vint périr dans ce petit port en 1588 :

« Ce vaisseau avait survécu long-temps à la dispersion ou au naufrage de la flotte espagnole; mais la reine Élisabeth dépêcha un agent secret pour le détruire. Ce fut un nommé Smollet, un ancêtre du romancier, qui se chargea de cette commission. Il vint à Mull comme un marchand de bestiaux, trouva facilement le moyen de monter à bord de *la Floride*, s'y lia avec un ou deux matelots de l'équipage et visita assez souvent le navire pour en connaître tous les coins et recoins. L'occasion favorable s'offrit enfin à lui pour placer on ne sait quelle substance combustible dont l'effet était calculé de manière à lui laisser le temps de s'éloigner. Tout en fuyant, Smollet écoutait avec une anxiété continuelle. Enfin il était à deux heures de distance, lorsqu'il s'arrêta pour respirer; quelques minutes après l'explosion retentit jusqu'à lui. *La Floride* sauta, et presque tout l'équipage périt; mais avec l'équipage espagnol plusieurs habitans du pays furent victimes de cette trahison. Peu importait à Élisabeth : c'étaient des Écossais, des sujets de Marie-Stuart.

» Au commencement du dernier siècle, plusieurs plongeurs cherchèrent à recouvrer le trésor du vaisseau espagnol dans la baie; un marin anglais s'en empara, dit-on; mais au lieu de rentrer

dans un port d'Angleterre, le capitaine se rendit en France, où il se fit naturaliser. » — Il y a tout un roman pour M. F. Cooper dans les aventures de ce pauvre vaisseau que l'hospitalité écossaise ne put arracher à sa destinée.

Nous passâmes auprès de l'île verte d'Inchkenneth, habitée par quatre bergers qui ont soin des nombreux troupeaux qu'on y envoie chaque printemps de l'île de Mull; nous distinguâmes à l'ouest l'île de Staffa, et à une plus longue distance les falaises verticales des îles Treinish, qui doivent leurs bords escarpés et pittoresques aux empiètemens continuels de l'Océan. Un de ces îlots s'appelle le Bonnet-Hollandais (*Dutchman's Cup*), à cause de la configuration toute particulière de la roche conique assise au milieu de ses larges bords.

Nous entrâmes enfin dans le petit détroit d'Icolmkill, et malgré la rapidité du courant, nous abordâmes, à l'approche de la nuit, dans la baie de Saint-Colomba.

Le hameau est un assemblage de soixante huttes qui se présentent en amphithéâtre du côté de la mer, et où habitent tout au plus trois cents insulaires. Nous fûmes reçus à la clarté des torches, et nous trouvâmes un bon accueil, sinon de bons lits, dans la chaumière du maî-

tre d'école, l'honnête Macniel, qui s'offrit d'être notre guide le lendemain pour visiter les merveilles de l'île. Mes entretiens avec mon compagnon de voyage avaient transporté mon imagination dans les temps les plus reculés; aussi quand je me réveillai le matin, j'avais presque oublié que treize siècles avaient passé sur les monumens fondés par saint Colomba, et quand je ne vis que des ruines autour de nous, il fallut tout le respect que m'inspirait notre hôte, pieux et austère presbytérien, pour m'empêcher de prononcer à haute voix une malédiction contre Knox et les autres réformateurs, dont le fanatisme crut faire une œuvre agréable à Dieu en faisant la guerre à ses temples.

Déjà les Danois avaient exercé leurs fureurs sur les abbayes d'Iona en 807; mais des bénédictins de la congrégation de Cluny avaient depuis remplacé les anciens chanoines, et rendu à l'île son ancienne splendeur. Il y avait aussi dans Iona des couvens de femmes. Trois cent soixante croix de pierre d'une forme élégante, et riches de sculptures en bas-relief, s'élevaient autour de la cathédrale. Il n'en existe plus que deux aujourd'hui, dont l'une, la croix de Saint-Jean, est au milieu du village. La cathédrale elle-même n'a plus rien de remarquable dans

ses ruines que sa croisée orientale, modèle d'architecture gothique. Quelques sculptures intérieures offrent aussi des détails légers et gracieux; les chapitaux de quelques colonnes représentent en relief des arabesques bizarres et des traits de l'Histoire Sainte, entre autres l'expulsion d'Adam et d'Ève du Paradis terrestre. Le maître-autel a été presque détruit non-seulement par les injures de l'air, mais encore par la superstition de ceux qui emportent, comme talisman, ou comme souvenir, des fragmens du marbre gris dont il est formé.

Notre guide nous montra aussi la pierre plus simple dont est recouverte la sépulture vénérée de saint Colomba, qui a donné son nom à l'île. Iona, en hébreu, signifie, dit-on, colombe [1]. Ce saint apôtre de l'Écosse jouissait jadis d'un culte tout particulier. Iona même favorisée par son tombeau, avait été canonisée et invoquée sous le titre de Sainte-I-Colmkill. Combien elle est déchue de ses grandeurs! Les habitans de cette île où Dieu était adoré à chaque heure de la nuit et du jour, dans les nombreuses chapelles de la cathédrale et des monastères, n'ont pas un seul pasteur aujourd'hui,

[1] Selon d'autres étymologistes, Iona en langue grecque signifierait; île des vagues et des brisans.

et sont forcés d'aller, chaque dimanche, à l'église de Mull; seulement quatre fois l'année le ministre de Killvicen vient célébrer parmi eux l'office divin.

Près du tombeau de saint Colomba est une statue mutilée en marbre noir, ou plutôt un bloc informe sur lequel les princes d'Innisgaël (*des îles de Gaul*) prononçaient le serment d'allégeance aux rois d'Écosse. Mais ces seigneurs feudataires, aussi puissans que leur suzerain, croyaient avoir le droit de résister à ses ordres. Quelquefois ennemis redoutables, leur amitié fut, il est vrai, plus souvent utile au trône.

Le bon magister nous fit aussi remarquer les *Chachabrath*, ou pierres de la fin du monde. Ce sont trois sphéroïdes de pierre déposés dans un bassin de la même matière. Nous fûmes invités à faire tourner trois fois chaque boule dans le sens du cours du soleil, et notre guide nous assura gravement que nous avions cont ibué à avancer le jour terrible de la catastrophe universelle, qui arrivera lorsque le bassin aura été complétement usé par le frottement des boules.

Les habitans d'Iona jouiront du privilége d'être avertis sept ans à l'avance; car voici la

traduction littérale d'une prophétie en langue gaëlique, qui a cours dans les Hébrides :

« Sept années avant le jour terrible où le
» temps ne sera plus, un déluge nouveau cou-
» vrira les rivages d'Hibernie.
» La verte Isla elle-même disparaîtra, tandis
» que les édifices de l'île heureuse de Colomba,
» le refuge des justes., s'élèveront au-dessus
» des flots. »

Hélas ! de tous ses monumens, les plus élevés sont déjà abaissés au niveau des tombeaux, et les tombeaux eux-mêmes sont la plupart cachés sous les décombres ou sous les herbes sauvages. On ne s'aperçoit, souvent, qu'on vient de fouler une terre consacrée, que lorsque le vent de la mer, en agitant les touffes des ronces, ou en dispersant la poussière des ruines, découvre soudain sur une pierre sépulcrale la grande figure sculptée d'un vénérable pontife, ou celle d'un chef hébridien, revêtu du costume national et armé de toutes pièces, avec son écu blasonné où l'on distingue un vaisseau de forme antique.

Tel est du moins l'état du grand cimetière situé près de la chapelle de Saint Oran, et qui

contient, dit-on, les tombeaux de quarante-huit rois d'Écosse, de huit rois de Norwége, de quatre rois d'Irlande, et même d'un roi de France, tant était renommée jadis la sainteté de cette sépulture, qui ne le cédait peut-être qu'à celle d'Éliscamp, près de l'illustre métropole des Gaules. Aussi, dans la tragédie de Macbeth, quand on demande où est le corps de Duncan? Macduff répond qu'il a été transporté à Colme's Kill, cette sépulture sacrée de ses prédécesseurs, où est gardé le dépôt de leurs cendres royales.

Du cimetière on pénètre dans la chapelle, et notre guide fut très-surpris de me voir porter la main, machinalement peut-être, dans le bénitier qu'on voit encore intact, près d'une petite porte gothique. Je m'arrêtai au moment de faire un signe de croix, éprouvant je ne sais quel sentiment pénible, quand je réfléchis à la surprise que causait un acte de la foi catholique à un descendant des nobles Chefs qui avaient jadis orné de leurs bannières victorieuses ces voûtes dégradées, et fléchi le genou sur les marches de l'autel.

C'est là qu'est le tombeau en marbre noir de l'abbé Macfingone, dont la statue fut dernièrement privée des deux doigts de la main droite, levés pour le geste de la bénédiction,

sacrilége commis par un Anglais qui voulait ravir, disait-il, au saint prieur son anneau abbatial, devenu un ornement inutile.

Nous nous arrêtâmes devant une tombe dont la sculpture ne représente qu'une claymore. Voilà, nous dit notre guide, où repose un des plus illustres bienfaiteurs d'Iona, John le Thane, petit-fils d'Angus Og, et père de Marcos, dont descendent les Macdonald de Cnoc. Quand il fut mort dans son château d'Ardtornish, un grand nombre de moines et de prêtres communièrent à ses funérailles, embaumèrent eux-mêmes son corps et l'apportèrent dans ces caveaux. L'abbé et tous ses religieux allèrent processionnellement au-devant du convoi de ce fils de Fingal, et, par respect pour sa mémoire, ils prièrent et gémirent sur son cercueil pendant huit jours et huit nuits. En cherchant à deviner l'histoire de ces noms effacés, je me rappelai l'éloquente méditation de Thomas Brown dans son *hydriotaphie*, où ce philosophe original se rit de la courte durée de nos vains monumens : « Les pierres tumulaires disent la » vérité pendant quarante ans, tout au plus, et » des générations d'hommes ne vivent pas la » vie d'un seul chêne! Confier sa mémoire à » des inscriptions, attendre l'éternité d'une

» épithète énigmatique, ou des initiales de ses
» titres, se proposer en étude aux antiquaires
» futurs qui vous donneront d'autres noms que
» les vôtres, comme il est arrivé à mainte momie
» de rois, c'est une triste consolation pour
» ceux qui en appellent à l'avenir, même dans
» des langues impérissables. »

Le magister nous nomma plusieurs autres chefs hébridiens, Macdonalds ou Macléans, ensevelis dans la chapelle; mais nous remarquâmes surtout au centre la pierre sans inscription qui recouvre la sépulture de saint Oran. J'avoue que toutes mes idées religieuses s'évanouirent quand mon compagnon me rappela la note curieuse de sir Walter Scott sur ce personnage de la légende. Il est nécessaire de la répéter ici :

« Saint Oran était l'ami et l'acolyte de saint
» Colomba; ses droits à la canonisation sont
» un peu douteux. Selon la légende, il consentit
» à être enterré tout vivant pour rendre pro-
» pices certains démons indigènes qui s'oppo-
» saient aux pieux desseins de saint Colomba, et
» s'obstinaient à l'empêcher de bâtir une cha-
» pelle. Au bout de trois jours, Colomba fit ex-

» humer le corps de son ami... Saint Oran, au » grand scandale des spectateurs, déclara qu'il » n'y avait ni *Dieu*, *ni jugement dernier*, *ni en-* » *fer*, *ni paradis*. Il allait sans doute faire des ré- » vélations encore plus singulières, mais Co- » lomba ne lui en donna pas le temps, et le fit » au plus vite *réenterrer*.

» La chapelle et le cimetière conservèrent ce- » pendant le nom de *Relig-Ouran;* et en mé- » moire du rigide célibat qu'avait gardé le saint, » aucune femme ne pouvait y venir prier ou s'y » faire ensevelir. »

Nous nous épuisâmes en conjectures sur la contradiction qui existe entre la sainteté pré- tendue d'Oran et la mauvaise plaisanterie de sa résurrection; mais le docteur Mac-L... qui, en bon protestant, avait compulsé avec des intentions hérétiques tous les bouquins et les manuscrits des chroniques monacales, dans la bibliothèque des avocats à Édimbourg, m'assura que la naïveté des écrivains cloîtrés du moyen âge allait souvent bien plus loin. Cette conversation nous amena à parler des romans *spirituels* et des *contes dévots*. Dans les premiers âges du christianisme, comme l'explique le savant Dunlop, la grossière ignorance du plus grand nombre des fidèles les

rendait peu propres à goûter les vérités abstraites de la religion, ou les simples préceptes de la morale. Les prêtres crurent nécessaire de trouver des exemples capables d'exciter l'attention et de frapper vivement les sens. Ce fut ainsi que, par le zèle des uns et la crédulité des autres, les vérités de l'Évangile et les devoirs de la piété furent souvent révélés au peuple dans les récits merveilleux d'une chevalerie spirituelle. Les vies des pères du désert ne sont la plupart qu'un mélange de contes romanesques et de véritables traditions.

Peut-être devons-nous reconnaître, avec M. Dunlop, une cause de la popularité des légendes dans les tentations souvent toutes charnelles auxquelles étaient exposés les saints. Presque toujours ils en sortaient triomphans, il est vrai. Un rare exemple du contraire est celui de saint Macarius, qui avait rendu Satan jaloux de sa vertu. L'ange des enfers le séduisit dans sa solitude, sous la forme d'une courtisane; mais saint Macaire reconnut l'énormité de sa faute, d'autant plus facilement, que deux lions, chargés de le nourrir, en furent tellement scandalisés, qu'ils l'abandonnèrent aussitôt. Ils revinrent pourtant, mais pour creuser une fosse de la profondeur d'un corps humain. Le saint re-

pentant comprit la pénitence à laquelle il était condamné, et descendit dans la fosse, où les lions le couvrirent de terre, en ne lui laissant dehors que la tête et les bras. Macaire resta trois années consécutives dans cette position, ne vivant que des herbes qui croissaient à la portée de ses mains. Après ce terme, les lions revinrent le délivrer de sa tombe, et depuis lors Macaire vécut dans la plus grande défiance d'un sexe dont il est facile au démon d'emprunter la forme.

Cette légende fut suivie de plusieurs autres pendant que nous visitions les ruines de deux couvens de chanoines et de chanoinesses, fondés par saint Colomba, lorsque sur la fin de sa vie ce saint crut devoir oublier son antipathie pour le beau sexe [1].

La nuit était venue, et, de retour à la chaumière de notre hôte, nous y trouvâmes notre joueur de cornemuse, qui, excité par plusieurs libations de whisky, faisait danser un *reel* des Hébrides aux jeunes garçons et aux jeunes filles du village.

Nous admirâmes la légèreté des uns et des

[1] Cette antipathie allait si loin qu'il excluait, dit-on, les chèvres et les vaches d'Iona, prétendant que là où il y a une vache, une femme n'est pas loin, et que là où il y a une femme, le péché est tout près.

autres. Le costume des hommes consiste en une petite veste de tartan et en larges caleçons. Quelques-uns portent le philibeg ou jupon, qui laisse les jambes nues jusqu'aux genoux. Le costume des femmes est plus pittoresque, grâce à la forme toute particulière de leur coiffure. Leurs cheveux, partagés en deux longues tresses sur le derrière de la tête, pendent comme une double queue. Leur bonnet se termine en clocher comme l'échafaudage de toile qui surmonte la tête des Cauchoises; et une fraise de mousseline plissée encadre leur figure comme le fichu presque diaphane des Arlésiennes.

Dans l'intervalle de la danse, nos bateliers faisaient entendre leurs jorams; ou un petit vieillard chantait des ballades gaëliques, dont mon docte compagnon s'empressait de me traduire le sens. Je compris qu'un de ces chants poétiques pouvait bien avoir fourni à Leyden le sujet de la ballade moderne, intitulée: *The Mermaid;* car il y était question des amours d'un jeune Hébridien avec une de ces divinités des mers qui n'ont pas moins d'attraits dans les traditions des peuples du Nord, que dans la mythologie classique de la Grèce.

J'en ai tiré parti pour la *Légende de saint-*

Oran [1], qui est d'ailleurs toute d'invention. A défaut de la naïveté d'une véritable légende qui serait préférable, je le dis très-sincèrement, je fus séduit par la difficulté de trouver le mot d'une énigme.

Je disais, dans la préface primitive, que j'au-

[1] J'avais cru dans ma vanité de jeune auteur pouvoir faire le pendant du *Trilby* de mon ami Charles Nodier. Mais il faut dire que, comme Charles Nodier a bien voulu le rappeler dans la dernière édition in-8° de ses romans, c'est moi qui lui avais raconté les aventures de son lutin d'Argyle : si j'avais le style de Charles Nodier, combien d'histoires qu'il m'a racontées à son tour m'indemniseraient de lui avoir donné l'idée d'un conte!

Dans ma préface de 1824, je disais, avec mes idées d'alors, qui sont bien arriérées aujourd'hui probablement : « Cette œuvre sera traitée de romantique sans doute, quoique rien ne soit plus classique que la tradition des sirènes, et que la catastrophe d'Oran soit moins atroce que celle du meurtre des enfans de Médée par leur mère. J'ai évité (du moins autant que possible) les phrases ambitieuses trop justement reprochées à la nouvelle école; mais n'ayant écrit la légende d'Oran qu'après avoir lu des ballades écossaises, j'ai pu m'emparer par réminiscence de quelques phrases trop poétiques peut-être pour ceux qui, peu versés dans les littératures étrangères, proscrivent toutes les hardiesses du style. J'avoue moi-même que les succès du génie sont des exceptions, et qu'il n'a été donné jusqu'ici en France qu'à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand et à Charles Nodier d'introduire avec succès la poésie dans notre prose. Je plains les critiques qui s'obstinent à confondre sous la même bannière les auteurs que je viens de citer et ceux dont le style a été jugé d'avance par l'expression de Pope :

« Tis not poetry but prose run mad. »

Ce n'est pas la poésie, mais la prose devenue folle (ou, si l'on veut, la prose des fous).

rais pu découvrir mon manuscrit dans quelque vieille sépulture d'Iona; mais que je n'avais pas été assez heureux pour cela; je tenais beaucoup à ne pas l'y avoir même cherché. J'avoue que j'étais aussi fort content de mon style. Il y a douze ans de cela : en me relisant aujourd'hui, j'en suis moins glorieux. J'ai changé de manière, et par conséquent placé mon amour-propre ailleurs. Je suis revenu des poèmes de Walter Scott à ses romans, de *Childe-Harold* à *Don Juan*, de la prose poétique à la narration.

La Légende

DE

SAINT ORAN,

RECUEILLIE DANS

UNE EXCURSION AUX HÉBRIDES.

—

VIe siècle.

« Saint Oran était l'ami et l'acolyte de saint Colomba : ses droits à la canonisation sont un peu douteux; selon la légende, il consentit à être enterré tout vivant pour rendre propiees certains démons indigènes qui s'opposaient aux pieux desseins de saint Colomba et s'obstinaient à l'empêcher de bâtir une chapelle.

» Au bout de trois jours, Colomba fit exhumer le corps de son ami... Saint Oran, au grand scandale des spectateurs, déclara qu'il n'y *avait ni Dieu, ni jugement dernier, ni enfer, ni Paradis.* Il allait, sans doute, faire des révélations encore plus singulières; mais Colomba ne lui en donna pas le temps et le fit, au plus vite, *ré-enterrer.*

« La chapelle et le cimetière conservèrent cependant le nom de *Reilig-Ouran*, et, en mémoire du rigide célibat qu'avait gardé le saint, aucune femme ne pouvait s'y faire ensevelir. »

(Note de sir Walter Scott.)

A l'Auteur de Trilby.

...... I can call the dead
And ask them what it is we dread to be. —
LORD BYRON. (Manfred.)

Du comté d'Argyle. le ..... 182*.

. . . .
. . . .
. A quel autre que vous pourrais-je dédier la vie de saint Oran, puisque sa mort vous a inspiré des vers auxquels votre inexorable portefeuille n'a pas encore, il est vrai, laissé voir le jour, même pour vos amis? Si je hasarde, à mon retour, la publication de la première partie de cette singulière légende, ce sera, surtout, pour vous exciter à imprimer enfin la seconde. Comme moi, faute de matériaux, vous aurez été forcé d'inventer beaucoup, et je courrai les risques d'une comparaison fatale : mais n'allez pas tarder davantage encore, par une suite de votre bienveillance accoutumée; ce serait une nouvelle excuse que je ne saurais admettre, car vous savez que, même pour des rivalités moins frivoles, votre amitié consolerait bientôt mon amour-propre. Peut-être aussi, ne nous étant jamais consultés sur saint-Oran, lui aurons-nous attribué vous et moi deux caractères tout opposés; sa double histoire n'en serait alors que plus piquante, et quoique sa canonisation n'ait rien de bien officiel, ce qui m'a rendu si hardi à médire de son célibat, je ne serais pas fâché que vous vous fussiez chargé d'avance de sa réhabilitation auprès des bonnes ames

d'I colm Kill. Nous aurons sans doute écrit sous plus d'une influence contraire. Pour ne parler que de celle des sites et du climat, vous vous serez inspiré naturellement du ciel pur et des parfùms de la Provence, où vous cherchez actuellement les traces du moyen âge et de ses joyeux troubadours[1]; tandis que moi, à peine revenu des sauvages Hébrides, c'est encore sous les brumes de l'Écosse que j'ai consacré quatre jours de repos et de loisir à tracer rapidement le brouillon de ma légende. Maintenant, vous voudrez savoir comment il s'est fait qu'à côté de mon cénobite si sombre et si effrayant, j'aie pu esquisser une fée marine, que votre joli Trilby ne désavouerait pas pour sa sœur? Je vous avouerai qu'une partie des charmes de ma sirène appartient au tableau de Leyden, l'ami de sir Walter Scott, et que, pour achever de la peindre, j'ai souvent fixé mes regards sur les grâces de la belle châtelaine écossaise qui nous donne l'hospitalité : son approche seule produit l'illusion la plus magique; les sites âpres qui nous entourent, et les noires vapeurs qui nous cachent le ciel, tout s'évanouit : Alcine s'est transportée, avec son brillant palais, parmi les tristes rocs de la Calédonie; mais à peine s'est-elle éloignée, le rivage se hérisse de nouveau de ses falaises arides, et sur le fond terne de notre horizon, ne se dessinent plus que de noirs fantômes, tels qu'Oran sortant du tombeau à la voix de Colomba...

Adieu, je regrette souvent ici et votre plume éloquente et le crayon non moins poétique de Taylor...

A vous deux, souvenez-vous un peu de moi.

[1] MM. Charles Nodier et Taylor voyageaient à cette époque dans le Midi de la France.

LÉGENDE DE SAINT ORAN.

CHAPITRE PREMIER.

« A sainted man from a sainted isle. »
Sir Walter Scott. (Lord of the isles.)
« Un saint venu d'une île sainte. »

« Croyez-vous que nos pauvres moines aient parcouru une si longue carrière sur cette terre si riche en plaisirs, dans une vie si recherchée pour eux en austérités et en misères, sans lutter quelquefois contre le goût des voluptés et le désir de ce bien temporel que vous appelez le bonheur? » Ch. Nodier. (Trilby.)

Les ténèbres de l'idolâtrie régnaient encore dans le royaume d'Écosse, que déjà l'Irlande était chrétienne; l'Irlande qui, à travers trois siècles de persécution politique et religieuse, a conservé jusqu'à nos jours le précieux dépôt des doctrines catholiques.

Ce fut de cette île favorisée par la mission du bienheureux saint Patrice que, vers l'an 565,

Colomba et ses compagnons apportèrent la lumière de la foi dans le nord de la Grande-Bretagne. L'apôtre de l'Écosse, dans l'ardeur de son zèle, craignant que le souvenir de sa patrie ne lui fût une tentation funeste et capable d'interrompre le voyage qu'il allait entreprendre pour gagner des ames à Jésus-Christ, renonça à l'Irlande par un vœu solennel. Il avait abandonné sa voile au souffle capricieux du vent de la mer qui le fit aborder à Oronsay, une des Hébrides; mais ayant reconnu que du sommet des montagnes de cette île on pouvait encore apercevoir dans le lointain les côtes d'Innisfaïl[1], il se hâta de se rembarquer et ne s'arrêta qu'au rivage d'Iona, où il commença ses saintes prédications. Un miracle, qui se perpétuera jusqu'à la dernière postérité, signala aux insulaires l'arrivée du messager de la bonne nouvelle du salut. Le bateau de Colomba fut tiré sur la plage dans un endroit où la mer amassait une abondance de cailloux; mais cette portion de la grève, dès-lors respectée par les vagues, se couvrit spontanément d'un gazon qui étale encore aujourd'hui son tapis d'émeraudes, comme un riant oasis, au milieu des pierres arides entassées à l'entour.

[1] Nom ancien de l'Irlande.

Les saints étrangers furent accueillis avec un mélange de respect et de crainte par les habitans d'Iona, et par le roi des Pictes, Bridius, qui se trouvait alors dans cette île. Le monarque et ses conseillers ne voulurent recevoir qu'en plein air ces magiciens inconnus, croyant par-là se préserver de l'influence de leurs sortiléges. L'homme de Dieu et ses disciples s'avancèrent en procession, chantant des psaumes et portant une croix d'argent, avec l'image de Notre-Seigneur, peinte sur une bannière. Colomba, heureux de pouvoir s'adrèsser à tout le peuple réuni, fit une impression profonde par son récit éloquent des merveilles de la grâce divine. Célébrant l'inépuisable amour de Dieu pour ses créatures, et la régénération des hommes par son fils, il annonça au nom du Christ que le royaume du ciel était ouvert à tous ceux qui croiraient en lui, et il prédit en particulier la gloire d'Iona, destinée à être le phare sauveur des royaumes du Nord.

Dieu bénit les premières paroles de son serviteur : le roi et même plusieurs membres du collége des Druides renoncèrent dès ce moment à l'esprit de mensonge; chaque jour de nouveaux néophytes acceptèrent les promesses de la vie éternelle; il n'y eut guère de famille qui ne

se montrât jalouse de donner l'hospitalité aux pieux missionnaires ; un temple leur fut accordé ; on admira les cérémonies de leur culte; leur vie si pure, si austère, si désintéressée, fut comparée à celle des prêtres païens; on apprit à aimer une religion qui se manifestait par l'esprit de douceur et de charité de ses ministres; et l'île d'Iona leur fut même octroyée plus tard en propriété par Bridius pour y fonder ces établissemens religieux, d'où, selon la prédiction de Colomba, la lumière du christianisme se répandit rapidement sur toute l'Écosse. Colomba lui-même, respecté et vénéré au loin pour son savoir et sa sainteté, alla sacrer de ses mains le roi Aydanus, et son autorité devint si grande que ni les rois, ni les peuples, dit Buchanan, n'entreprenaient rien sans avoir sollicité ses conseils.

Poursuivant le cours de sa mission, Colomba s'absentait par intervalles de l'île sainte, et plusieurs de ses disciples se dispersèrent aussi pour semer sur ses traces les bienfaits de la foi parmi les habitans des îles et des montagnes du nord. D'autres, plus spécialement attachés à Iona même, furent chargés d'en desservir les autels, et de surveiller les travaux des édifices chrétiens qui s'élevèrent rapidement et avec

magnificence autour du premier monastère.

Entre ces derniers on distinguait l'ami de prédilection de l'apôtre, un prêtre nommé Oran, qui n'avait été ordonné, à cause de sa grande jeunesse, que depuis son arrivée dans les Hébrides. Mélancolique, aimant la solitude et tourmenté d'une peine secrète, Oran était d'autant plus cher à Colomba, qu'il avait un plus grand besoin de sa consolante amitié. Le saint le considérait comme un vase d'élection arraché par lui à Satan, car il avait sauvé son ame d'une tentation fatale.

Lors de l'arrivée des missionnaires à Iona, le chef de la famille des Maclean avait eu le privilége de recevoir sous son toit l'apôtre et son ami. Ses cinq fils renonçaient souvent à la chasse et à la pêche pour jouir de la sainte prédication; mais ses deux filles surtout s'étaient montrées avides de la doctrine nouvelle. La plus jeune n'avait que quinze ans, et sa sœur n'était son aînée que de onze mois. Leur père suivait avec joie le développement et les progrès de leur intelligence; le vieux Maclean lui-même se complaisait à redevenir enfant avec elles, par sa docile attention aux préceptes de la foi du Christ.

On a souvent remarqué avec raison que partout où l'Évangile a été prêché parmi des païens

ou des peuples sauvages, les femmes et les vieillards ont été les plus empressés à se convertir; traitées en esclaves par une législation barbare, les femmes pressentaient que les institutions toutes domestiques du christianisme allaient relever leur importance sociale : les vieillards, naguère membres inutiles de ces États toujours en guerre, devaient préférer une religion qui, rétablissant les droits de la puissance paternelle, entourait d'hommages leurs cheveux blancs, assurait le repos au soir de leur vie, et leur promettait un trésor d'espérances après le tombeau.

Oran aimait à répéter les leçons de Colomba à Marie et à Rachel; tels étaient les noms que les deux jeunes cathécumènes avaient reçus avec le sacrement du baptême; mais involontairement il se plaisait à les prolonger avec Marie, dont l'ingénuité virginale et la grâce timide enivrèrent bientôt le jeune missionnaire. Colomba ne s'aperçut pas sans trembler du danger que courait Oran, et prévoyant que le succès même de sa passion ne pourrait que compromettre le naissant éclat de la nouvelle Église, il se hâta d'arrêter son ami sur le bord du précipice.

« Oran, lui dit-il, nous sommes venus à Iona pour gagner des ames à Jésus-Christ et non

au monde; tu t'es laissé séduire par les regards innocens de Marie; et peut-être, sans le savoir, tu lui as donné ton cœur; mais ce cœur, l'Église en est jalouse, et moi, son ministre, je le réclame pour elle. Tu ne dois avoir d'autre épouse que l'Église; le royaume du ciel ne sera accordé qu'à ta chasteté : renonce donc à Marie; car je te déclare de la part de saint Patrice qu'un seul sourire d'amour terrestre que tu obtiendrais d'elle te coûterait le salut de ton ame. Je veux dès demain te consacrer au culte de l'autel, et recevoir de toi un vœu de continence. »

Telle était, assure la légende, la puissance des paroles de Colomba, qu'Oran se soumit sans murmurer aux volontés du saint, prononça le vœu qu'il exigeait de lui, reçut l'ordination sacerdotale, et se retira dans un oratoire situé sur une éminence près des bords de la mer, d'où il ne sortit plus que pour célébrer le sacrifice de la messe. Telle était la rigueur du vœu qu'il avait prononcé, que lorsqu'il traversait les rangs pressés du peuple pour se rendre à l'autel, le frôlement seul du manteau d'une femme le faisait pâlir de crainte, et qu'il refusait d'entendre aucune pénitente au tribunal de la confession. Le bruit même courut que, comme Origène, Oran s'était

mis dans l'impossibilité de violer son vœu; mais il est permis de croire que l'éloquence de saint Colomba n'aurait pas triomphé si facilement de la passion d'Oran, si celui-ci n'avait découvert, la veille même de son ordination, que le cœur de Marie n'était plus libre, et qu'un jeune chasseur nommé Macphaïl, qui l'avait suivie de l'île d'Oronsay, avait obtenu d'elle l'aveu d'un mutuel amour.

CHAPITRE II.

« Dark was the night and wild the storm
And loud the torrent's war;
And loud the sea was heard to dash
Against the distant shore.

Musing on man's hapless state
The lonely hermit lay
When lo! he heard a female voice
Lament in sore dismay. »

(The Hermit of Warkworth.)

«La nuit était sombre et l'orage déchaîné; le torrent faisait retentir sa voix tonnante; la mer brisait avec fracas ses flots contre les rochers du rivage.

L'ermite solitaire méditait sur les misères de l'homme, lorsque soudain il entendit une voix de femme, une voix plaintive et douloureuse. »

(L'Ermite de Warkworth.)

—

Les *Pictes* et les *Scots* s'étaient déclaré une guerre de vengeance et d'extermination; saint Colomba s'empressa de se rendre auprès des chefs ennemis, résolu d'exercer son ascendant sur les ames de ces farouches guerriers du Nord, pour ramener la paix parmi eux.

Oran, après avoir reçu les adieux de son ami sur la plage d'Iona, suivit quelque temps des yeux le navire qui s'éloignait avec vitesse dans le détroit de Mull; puis il rentra tristement dans son oratoire pour y passer le reste du jour en prières. Oran sentait qu'en l'absence de Colomba il avait un nouveau besoin de la protection du Ciel; car alors son isolement pesait sur son cœur, et il se surprenait quelquefois à penser à son vœu avec un soupir. Ce jour-là, une vague inquiétude vint agiter le cénobite; des larmes involontaires coulaient le long de ses joues pâles et amaigries par la sévère pénitence. Il interrompait, malgré lui, ses oraisons pour aller parcourir à grands pas et sans but les cellules qui composaient son ermitage, restées vides en l'absence des autres religieux partis en mission. Il s'asseyait un moment, et restait immobile en cachant son visage avec ses mains; puis, tressaillant tout à coup, il se relevait en sursaut, comme effrayé d'interroger ses secrètes pensées. Il regardait le ciel, et il lui semblait que le jour tardait bien à finir. Les premières ombres du soir s'étendirent sur l'île, et l'on eût dit que l'approche de la nuit redoublait son indéfinissable terreur. Bientôt de sombres et rapides nuées, poursuivies par un vent d'orage, hâtèrent le retour des ténèbres. Les

mouettes se réfugièrent plus tôt que de coutume vers leurs rochers inaccessibles, en poussant un cri aigu; le plongeon à gorge rouge [1] fit entendre ses accens mélancoliques, qui sont un pronostic bien connu des Hébridiens; et la mer se souleva comme émue de la menace de la tempête; le sable de la grève vola en tourbillons dans les airs, et les vagues, se chassant les unes les autres vers le rivage, s'y brisaient avec un fracas monotone, auquel se mêlait le sifflement plaintif du vent.

Oran songea au péril que pouvait courir sur les flots le saint apôtre de la Calédonie; trois fois il ralluma le fanal qui dominait le faîte de son oratoire. Cette lumière pouvait servir de phare, dans les tempêtes, aux barques tardives des pêcheurs, ou, pendant un temps calme, elle leur annonçait aussi qu'un ministre du ciel veillait et priait pour eux dans le cours de la nuit.

« Hélas! se disait Oran, un ange accompagne sans doute l'apôtre dans sa navigation, pour le guider lui-même jusqu'au terme de son voyage sans le secours de cette lumière incertaine, contre laquelle la tempête semble conspirer. Si je cherche à l'entretenir, c'est moins pour Co-

[1] Les Hébridiens appellent le *colymbus septentrionalis* de Linnée *rain-goose*, oie de pluie.

lomba que pour moi-même, afin que si elle frappe de loin ses regards, quand il tourne la tête vers ce rivage, elle lui rappelle qu'il a laissé son ami exposé seul aux tentations cruelles de ses regrets. Il n'ignore pas que par un temps semblable, le sifflement de l'orage, devenu pour mon oreille une voix étrange, a mainte fois troublé mes prières ou mon sommeil, en articulant un nom que j'ai juré d'oublier; il n'ignore pas que les démons qu'adoraient naguère nos nouveaux chrétiens, n'ont pas tous déserté cette île, et attendent le départ du saint pour affliger ses disciples par de séduisantes apparitions ou d'effrayantes menaces. Combien de fois la fée de ces mers m'est apparue dans mes songes! et quand je suis prêt à la bannir dans sa grotte de corail, ne fait-elle pas soudain expirer sur mes lèvres les saintes paroles de Jésus, en se montrant à moi sous la forme de celle que je ne dois jamais revoir? Hélas! Colomba! Colomba! mon saint ami, pourquoi m'avez-vous abandonné?»

A peine Oran avait prononcé les derniers mots de cette invocation, qu'une voix plaintive se fit entendre sous la fenêtre de son oratoire.

« Mon père, disait-elle, mon père, vous qui veillez pour le salut des ames, descendez, venez secourir un infortuné qui se meurt! »

Oran tressaillit : cette voix lui était connue; c'était celle qui l'appelait si souvent dans ses songes : il crut qu'une nouvelle illusion venait séduire ses sens. Interdit, il gardait le silence.

« Mon père, répéta la voix, si vous dormez, réveillez-vous; si vous priez, interrompez votre prière; descendez, venez au secours d'un mourant! »

Et une main d'abord tremblante, mais que le silence d'Oran finit par enhardir, frappait à la porte et cherchait à l'ébranler.

« Venez, venez, venez au secours d'un mourant! » ne cessait de répéter la voix, avec l'accent de l'effroi et de la douleur.

« Ah! pensa Oran, c'est un piége de l'ennemi de mon repos. Cesse, Satan, cesse d'emprunter cette voix ravissante, cesse de revêtir cette forme enchanteresse; j'ai reçu la bénédiction de Colomba, les saintes paroles de ses adieux sont gravées dans mon cœur : mon cœur et ma cellule te seront fermés. »

Mais la voix répétait sans relâche :

« Venez, venez, mon père, venez au secours d'un mourant! » et la porte semblait prête à céder aux coups redoublés qui en ébranlaient les gonds.

Mais Oran, toujours persuadé qu'il soutenait un siége contre l'ennemi de son salut, restait sourd aux accens qui imploraient sa compassion.

Cependant il commençait à se reprocher cette insensibilité prolongée ; il s'approchait, comme malgré lui, et pas à pas, de la fenêtre, pour l'ouvrir, quand il entendit la voix invoquer le nom du Christ et celui de Colomba :

« O mon père, laissez-vous toucher au nom du saint apôtre qui nous a apporté l'Évangile, au nom de ce Dieu de charité qu'il nous a fait connaître, au nom de cette vierge mère dont vous m'avez vous-même donné le saint nom sur les fonds baptismaux. »

Oran ouvrit la fenêtre et osa chercher des yeux celle qui l'appelait. A la clarté de la lune il reconnut Marie, qui, à sa vue, le supplia avec une nouvelle instance.

« Reconnaissez, disait-elle, celle que vous appeliez si tendrement votre sœur. Hâtez-vous, venez sauver un ami que vous chérissez ; venez sauver Macphaïl, dangereusement blessé sur les grèves du rivage. J'ai peut-être offensé le Ciel, et c'est à cause de moi que Macphaïl perd la vie, si vous ne venez. Scrviteur de Jésus-

Christ, vous connaissez plus d'un secret précieux pour guérir les blessures; daignez sauver Macphaïl, ou du moins consoler son ame prête à comparaître vers le tribunal de Dieu. »

Oran pouvait-il résister plus long-temps à cet appel fait à sa charité?

Les missionnaires de cette époque étaient à la fois les médecins de l'ame et du corps; ils connaissaient tous les simples des vallons et des montagnes, et composaient eux-mêmes des baumes dont leur bénédiction doublait encore la vertu. Oran prit à la hâte une fiole contenant un de ces électuaires précieux, et descendit auprès de Marie, qui le saisissant par le pan de sa robe, l'entraîna rapidement du côté de la plage. Dans l'émotion d'un moment semblable, la jeune fille trouvait en elle un courage extraordinaire pour faire au prêtre d'Iona une suite d'aveux qui, la veille, peut-être, auraient effrayé sa pudeur :

« Je n'avais jamais osé l'avouer, ô mon père, je cherchais à me le cacher à moi-même, j'aimais Macphaïl; ni vous, Oran, ni Colomba, ne m'aviez défendu de l'aimer! Hélas! si d'austères devoirs ne vous avaient pas éloigné de la maison où vous aviez accepté l'hospitalité; si vous n'aviez fui soudain vos amis et vos dis-

ciples, vos conseils auraient pu nous guider et prévenir de grands malheurs. Macphaïl enfin a osé faire connaître notre amour à mon père; mais nous ignorions que j'étais promise au fils des riches Macquaries. Mon père, en déclarant son refus à Macphaïl, a exigé de lui le serment de s'éloigner aujourd'hui même d'Iona. J'avais reçu ses adieux, et il était parti; mais sur le soir, voyant s'élever un vent contraire, je suis accourue secrètement sur le rivage, espérant que l'esquif de Macphaïl y serait repoussé malgré lui. »

Ici un profond soupir s'échappa du sein d'Oran, qui détourna la tête et chercha à se voiler le visage du pan de sa robe.

« Ne m'épargnez par vos reproches, serviteur du Christ, continua Marie, je les mérite; mais ne ralentissez point vos pas, venez sauver Macphaïl. Hélas! la haine avait inspiré à Macquarie et à deux de mes frères la même pensée qu'à moi. J'avais été prévenue par eux; quand Macphaïl a voulu aborder, ils l'ont accueilli avec le fer de leurs claymores, en lui criant qu'il avait trahi sa promesse solennelle. Je ne suis arrivée que pour le voir tomber baigné dans son sang, pendant que ses meurtriers, poursuivis

par un tardif remords, s'éloignaient à pas précipités de leur malheureuse victime. »

Déjà Oran et Marie sont en vue de l'endroit où Macphaïl avait été laissé mourant. Sa barque abandonnée aux vagues, lancée et brisée par elles contre un rocher, le couvrait de ses débris; l'écume blanchâtre n'avait pas encore effacé toutes les traces du sang du jeune hébridien; mais en vain Marie le cherche lui-même sur la plage : il a disparu.

« Ah! s'écrie la fille de Maclean, après être restée quelque temps plongée dans une douleur et une surprise muettes, — il n'est plus, et les vagues mêmes m'ont envié sa dépouille mortelle.

Oran, dans son étonnement et son trouble, doute encore s'il veille, si quelque nouvelle illusion de Satan ne l'abuse pas. Depuis qu'il a suivi Marie, à peine a-t-il osé une fois la regarder. Mais aux cris de désespoir qui lui échappent, il fixe enfin les yeux sur elle. C'est bien sa jeune néophyte; cette barque fracassée, ce sang qui rougit le sable de la grève, attestent la vérité de son récit; ses larmes et ses sanglots l'attestent bien mieux encore.

Oran n'écoute plus que sa charité; l'homme

en lui fait place au chrétien, au prêtre chargé de consoler ses frères en Jésus-Christ. « Ah! pense-t-il, par mon fatal délai, je suis peut-être complice de la mort de Macphaïl; j'aurais pu, du moins, préparer son ame au voyage de l'autre vie. »

Oran s'approche de la jeune fille éplorée.

— Marie, dit-il, ne vous abandonnez pas au désespoir, tout serait perdu, que tant de douleur serait un crime; mais croyez que Macphaïl vit encore. Si une vague l'avait entraîné, nous verrions la plume de sa toque ou le tartan de son manteau, surnager sur l'Océan. Regardez : la tempête s'est calmée, depuis une heure la lune éclaire chaque vague qui expire sur ce rocher, et nous n'apercevons ni la plume noire ni le tissu aux trois couleurs qui distinguent les enfans d'Oronsay et d'Iona. Quelques chrétiens charitables auront rencontré le blessé, ils l'auront transporté sous leur toit; hâtez-vous de regagner la maison de votre père, où peut-être on commence à s'inquiéter de votre absence. Moi, cependant, je vais passer la nuit en prières, et obtenir de Dieu et de saint Colomba, que Macphaïl vous soit rendu.

Ces paroles firent renaître quelque espoir

dans l'ame de Marie; elle consentit à quitter la plage, et Oran se sépara d'elle pour aller, selon sa promesse, implorer Dieu et son apôtre.

Cependant, plusieurs jours s'écoulèrent sans que Marie ou Oran apprissent la vérité sur le sort de Macphaïl. La mer ne rejeta sur la plage ni son cadavre meurtri, ni la plume noire de sa toque, ni le tartan aux trois couleurs de son manteau.

CHAPITRE III.

Fair nymph, if fame or honour were
To be attain'd with ease,
Then would I come and rest with thee, etc.
(ULYSSES AND THE SYREN, a ballad.)

Belle nymphe, si l'honneur ou la gloire pouvait s'acquérir dans un doux repos, je viendrais demeurer avec toi. (ULYSSE ET LA SIRÈNE, ballade.)

—

Surpris par l'attaque imprévue des Macquarie et des Maclean, et n'ayant pu leur opposer une longue résistance, Macphaïl n'avait heureusement été atteint que d'une blessure peu profonde; la perte de son sang effraya plus ses ennemis que lui-même, et cette perte n'aurait peut-être pas suffi pour le priver momentanément de l'usage de ses sens; mais la vue de Marie éplorée fit naître en lui une émotion si profonde qu'il s'évanouit dans ses bras; n'écoutant que ses premières alarmes, apercevant non loin du ri-

vage l'oratoire d'Oran, Marie s'était hâtée d'aller implorer son secours pour Macphaïl, s'il en était temps encore.

A l'extrémité sud d'Iona est une caverne creusée dans un marbre aussi blanc que la neige, à laquelle on arrive par un sentier étroit, parsemé de ces petits cailloux d'une serpentine jaune et transparente, recherchés des lapidaires, et connus sous le nom d'Iona elle-même [1], parce que cette île est la seule des Hébrides où on les trouve.

Quel fut l'étonnement de Macphaïl lorsque, rappelé à la vie, au lieu de se voir sur la plage où il était tombé, et dans les bras de la fille de Maclean, il reconnut la voûte de cette caverne dont l'accès était alors plus difficile que de nos jours, car on n'en avait pas encore extrait le marbre de l'autel élevé depuis à saint Colomba. Quel fut son étonnement d'apercevoir au lieu de celle qu'il aimait, une femme inconnue assise auprès de lui, et qui, lorsque obéissant au premier sentiment de son cœur, il voulut prononcer le nom de Marie, s'empressa de poser un doigt sur ses lèvres comme pour lui commander le silence. Elle était d'une beauté ravis-

[1] Iona pebbles.

sante, son teint égalait en pureté le marbre de la caverne, son sein s'élevait et s'abaissait, ondulant comme une vague, et les boucles de sa chevelure d'or en voilaient seules les contours; répétant son geste mystérieux chaque fois que Macphaïl voulait prononcer une parole, elle banda sa blessure après y avoir versé un baume odoriférant, et invita le jeune blessé à goûter une liqueur offerte par elle, dans un de ces coquillages qui brillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Un demi-sommeil, ou cette langueur que nous éprouvons quelquefois entre la fin d'un long repos et le réveil, s'empara de Macphaïl quand il eut accepté le breuvage. Soudain l'étrangère le saisit dans ses bras, il sentit qu'elle l'entraînait hors de la caverne, et qu'il plongeait avec elle sous les vagues qui, dociles, n'opposaient comme lui aucune résistance; leur murmure, de plus en plus faible, ne forma bientôt qu'un son harmonieux, conspirant, avec le breuvage qu'il avait pris, à entretenir sa voluptueuse langueur, jusqu'à ce qu'il eût pénétré, avec son guide mystérieux, dans une grotte de corail au fond de la mer. Là, déposé sur une couche d'herbes marines, il s'endormit profondément.

Son réveil fut causé par un chant si doux, que s'abandonnant quelque temps encore avec volupté à ce qu'il croyait n'être qu'une illusion, il n'ouvrit les yeux que pour les refermer aussitôt, de peur de faire cesser l'erreur qui captivait son ame. Ce chant avait la mélodie des accords de cette harpe invisible que les amans n'entendent que dans leurs rêves. Enfin, craignant que le charme ne prolongeât à jamais son sommeil, il essaya de se lever avec un mouvement d'hésitation et d'incertitude : son corps avait recouvré sa vigueur, ses membres leur souplesse. L'étrangère de la veille souriait devant lui; la musique qui l'avait réveillé, c'était sa voix dont un rhythme réglait tous les sons.

— Macphaïl, disait-elle, un songe ne t'abuse pas, mes charmes ont cicatrisé ta blessure; je suis la fille de la mer; à ton tour, tu peux charmer pour moi la solitude de cette grotte de cristal, tu ne regretteras pas ici ta bien-aimée d'Iona.

Malgré la beauté de la sirène, Macphaïl ne put se défendre d'une première sensation de terreur; se rassurant toutefois peu à peu, il admira ses formes immortelles, son teint pur comme l'écume des flots, sa blonde chevelure, et, surtout,

la grâce ineffable de ses mouvemens lorsqu'ayant fixé sur une branche de corail son miroir de cristal, elle prit son peigne de nacre et divisa négligemment les boucles d'or de sa chevelure, arrêtant tour à tour son regard sur ses propres traits réfléchis dans la glace et sur Macphaïl étonné. Puis, s'approchant de lui, avec un sourire plus familier :

« Macphaïl, dit-elle, refuserais-tu d'habiter ici avec moi ? Regarde comme ce palais de cristal est beau, comme il brille de l'éclat des rubis et des émeraudes ; écoute comme la mer murmure à l'entour ! Qu'il est doux de glisser d'un pied rapide sur cette onde affermie sous nos pas, à la faveur de cette clarté vaporeuse et au son ravissant qui s'échappe de ces coquilages harmonieux ! Quand les vagues irritées se soulèvent en tumulte au-dessus de nos têtes, qu'il est doux de s'endormir paisiblement sur ce lit de mousse à l'abri des orages ! Nous parcourrons ensemble les sentiers humides de ces profonds abîmes ; nous y verrons la rosée des perles se condenser dans des écailles d'azur ; un rayon du soleil, adouci en traversant une vague, nous y révélera dans tous ses reflets les innombrables facettes des diamans. Que sont les prairies de la

terre auprès de ces mousses d'une verdure immortelle qui nous invitent à errer sur leurs tapis enchantés? »

Macphaïl restait immobile et silencieux : la sirène continua, comme pour l'enivrer du charme de ses paroles : « Nous verrons folâtrer autour de nous ces poissons de mille couleurs, et ces oiseaux aquatiques qui plongent avec tant de grâce et disparaissent à l'approche de l'homme ; je te donnerai la force de dompter les monstres les plus formidables de notre empire; le Léviathan nous transportera sur son dos immense, et nous jouerons avec la crinière hérissée du serpent des mers, qui cause tant de terreur aux matelots norvégiens, quand ils voient s'élever au-dessus des flots sa tête haute d'une coudée, ses yeux de feu et les écailles de ses longs replis; tu pourras sans risque t'aventurer avec moi sur cet immense polype que les matelots prennent souvent pour une île flottante, jusqu'à ce qu'il s'élève à la hauteur des mâts du vaisseau (1); je te révèlerai les secrets les plus sublimes de la création, car la mer est à la fois le berceau et le tombeau de la terre; c'est dans son sein que se forment ces fraîches vapeurs qui fécondent ses ri-

(1) Le Kraken.

vages, et ces laves brûlantes qui entretiennent les volcans; les pierres qu'elle rejette s'amoncèlent en montagnes, et les torrens lui ramènent peu à peu les montagnes qu'elle a fondées; nous irons visiter l'Océan, père de toutes choses, dans sa grotte de Staffa. Quelle construction des hommes égale ce palais, quelles voix, quels concerts, retentissent dans vos temples, qui soient comparables à la solennité de la voix des flots sous ces voûtes merveilleuses! Félicite-toi d'être devenu l'habitant de notre empire sans limites, qui donne seul une idée de l'infini et de la toute-puissance; rends grâce à l'amour qui te fait partager les priviléges d'une fée, élève ton ame à la hauteur de ton heureux destin.»

Macphaïl eut besoin de tout son courage et de toute sa constance pour répondre à la sirène :

«Belle fille de l'écume des mers, mon cœur n'est plus libre, un serment inviolable m'attache à celle qui, dans ce moment peut-être, pleure mon trépas; si, inconstant comme les vagues qui nous couvrent, je pouvais l'oublier près de toi, tout mon sang deviendrait comme celui qui coule dans tes veines.»

Le sein de la sirène s'émut de fierté, elle y

porta sa main, sans chercher à essuyer une larme qui s'arrêta au bord de sa paupière :

« Crois-tu donc que ce sein ne renferme pas un cœur capable de l'ivresse de l'amour? Détrompe-toi; j'ai reçu la vie au milieu des ondes transparentes, mais un sang ardent circule dans mes veines et fait battre mon cœur. Si j'ai pu me laisser séduire par un simple mortel, dussé-je me punir de ma propre faiblesse, je saurai me venger de tes mépris. »

Une membrane écaillée enveloppe soudain la ceinture de la fille des mers, dont les extrémités inférieures se terminent en queue de dauphin; des nageoires naissent aux extrémités de chacun de ses bras; elle secoue la tête dédaigneusement, s'élance et fend les vagues.

« Reste ici, seul, s'écria-t-elle, tu verras de loin les jeux des nymphes de l'océan. L'onde azurée, barrière de ta prison, te fermera les chemins d'Iona; mais quand tu me verras nager à l'entour sous la forme des autres habitans de l'humide royaume, redoute la sirène dédaignée, cache-toi dans cette grotte de corail : cependant il dépendra encore de toi de n'être plus traité en inutile captif. »

Elle s'éloigne; de nouveau les flots roulent au-

tour de la grotte, mais ils s'arrêtent en se jouant sur sa voûte de cristal, et de longues nuits et de longs jours s'écoulèrent pour le captif dans la demeure de la nymphe des mers. Souvent Macphaïl entendait de loin la voix de la sirène, et souvent à ses accords se mêlait l'harmonie des lyres de l'Océan, faites de l'émail des coquillages. Le sommeil n'était pas toujours refusé à son ennui; il revoyait alors en songe Oronsay, son île natale, et Iona, où gémissait sa bien-aimée; il se croyait transporté auprès d'elle, blessé peut-être encore, mais recevant ses tendres soins, et consolé par sa douce voix; puis, soudain, il se réveillait pour pleurer, quand cette voix cessait de charmer son rêve, et il pensait à terminer sa vie et son désespoir en se précipitant dans les flots qui environnaient sa prison.

Quand la sirène crut avoir fatigué sa constance, elle revint, dépouillée de ses attributs étranges.

« Ah! lui dit Macphaïl, plutôt la mort qu'une plus longue captivité, ou, du moins, permets-moi de revoir encore une fois Iona et Marie, permets-moi d'aller retirer les gages de mes sermens.

— Eh bien! lui dit la fée, puisque tu ne peux oublier Marie, je consens que tu la revoies, mais

mon amour et ma jalousie réclament deux conditions : chaque matin, au lever de l'aurore, je te transporterai sur le rivage, mais tu t'engageras, par un serment semblable à celui qui te rend si fidèle à Marie, de revenir chaque soir dans la caverne où je t'aurai déposé, pour redescendre de là avec moi dans mon palais de corail; tu me jureras aussi, Macphaïl, de n'accorder à ma rivale aucun gage que je n'aurai pu obtenir moi-même; après neuf mois d'épreuves, tu choisiras entre elle et moi celle dont tes refus n'auront pas refroidi l'amour, ou dont tes caresses n'auront pas lassé la constance... et n'espère pas me tromper; soumis, même sur la terre, à mes talismans, abandonné de ta force, tu subirais la honte de ne pouvoir me trahir, si tu voulais rendre Marie plus heureuse que moi. »

CHAPITRE IV.

The maid has given her maiden heart
To Ronald of the isles
And, fearful lest her brother's word
Bestow her on that english lord,
She seeks Iona piles,
And wisely deems it best to dwell
A votaress in the holy cell, etc. etc.

Sir Walter Scott. (Lord of the isles.)

La jeune fille a donné son cœur à Ronald des îles, et, craignant que son frère ne la sacrifie à la promesse qu'il a faite à l'étranger, elle se rend à Iona, pour habiter la sainte cellule, etc.

La disparition de Macphaïl n'avait pu surprendre que Marie et Oran. Macquarie et les fils de Macneal, qui sans doute l'ayant attaqué sans préméditation, craignaient d'être coupables d'un meurtre, dissimulaient leur rencontre funeste, et dans son incertitude sur le sort de son amant, Marie n'osait élever la voix contre ses meurtriers. Cependant son père la pressait tous les

jours de consentir à son union avec Macquarie, et la timide Hébridienne n'osant déclarer tout son éloignement pour le fiancé choisi par sa famille, voyait approcher avec terreur l'époque fixée pour son fatal hymen. Chaque jour, avant que les premières clartés de l'aube vinssent éclairer sa couche baignée de larmes, elle s'entourait à la hâte de sa mante, et s'échappait furtivement des bras de sa jeune sœur moins matinale. Elle allait sur le rivage où les flots avaient effacé les traces du sang de Macphaïl; là ses regards parcouraient la vaste plaine de la mer jusqu'aux dernières limites de l'horizon, comme si elle eût espéré voir apparaître celui dont elle aimait à croire la vie sauvée. Mais en vain elle le redemandait aux vagues et aux brises de la plage; chaque fois elle revenait solitaire reprendre sa place auprès de Rachel endormie; et quand Rachel, réveillée par elle, s'étonnant de trouver sa sœur à demi-glacée, cherchait à réchauffer affectueusement ses pieds et ses mains, Marie prévenait ses questions en se plaignant de quelque rêve pénible qui avait refoulé tout son sang vers son cœur.

Le jour de son hymen ne tarda pas à être fixé. Ce jour-là, plus tôt encore que de coutume, Marie se glissa secrètement le long de la plage;

mais cette fois le sommeil n'avait pas fermé les yeux de Rachel, qui, comme toutes les jeunes sœurs d'une fiancée, s'était laissée aller à une rêverie inquiète aux approches de la cérémonie. Le départ mystérieux de sa sœur excita sa curiosité; elle feignit de dormir et la suivit de loin jusque sous l'abri d'un rocher, d'où elle espéra être à portée de courir à son secours si quelque péril la menaçait.

Marie cependant découragée par sa vaine attente de chaque jour, s'était assise sur le bord de l'Océan et pleurait avec amertume, évitant même de jeter ses regards sur cet immense horizon que le jour naissant déroulait sur les ondes.

« Hélas! disait-elle avec désespoir, c'en est fait! Macphaïl a cessé de vivre, et la mer a été son tombeau! ou si quelque chrétien charitable l'a recueilli sur ces grèves et l'a rappelé à l'existence... Macphaïl trop fidèle à son serment, aura voulu, en s'éloignant d'Iona, me laisser ignorer qu'il vit encore, puisqu'il ne doit plus vivre pour m'aimer..... ou peut-être a-t-il pensé que je finirais par consentir à accepter un autre époux. Hélas! n'ai-je pas en effet montré une résignation trop facile? Mais je m'en punirai; cet hymen odieux est pour moi pire que la mort.

Ce serait un sacrilége que de jurer un chaste amour à Macquarie aux pieds des autels, quand mon cœur est à un autre. Macphaïl! Macphaïl! si tu n'es plus, je veux être du moins fidèle à tes restes, en quelque lieu qu'ils reposent. Je n'attenterai pas à mes jours, ma nouvelle foi le défend; mais je puis laisser croire à ceux qui veulent sacrifier leur sœur que j'ai cessé de vivre. J'irai trouver le bienheureux Oran, je le supplierai de recevoir mes vœux; il me cachera parmi ces saintes vierges que saint Colomba a réunies dans un chaste asile pour y être dérobées à la vue des hommes, et y mourir les épouses de Jésus-Christ.

En prononçant ces dernières paroles, expression d'une résolution soudaine, Marie, détachant sa mante blanche à raies bleues et rouges ainsi que le ruban qui nouait sa chevelure [1], les

[1] L'ancien costume des femmes hébridiennes, dit Martin, s'appelle arisade. C'était d'abord un manteau blanc avec des raies noires, bleues et rouges, qui s'agrafait sur la poitrine avec une boucle d'argent ou de bronze, selon la qualité de la personne. J'ai vu de ces agrafes qui avaient une valeur de plus de cent marcs. Cette boucle en contenait une autre plus petite avec un morceau de cristal au milieu, ou quelque pierre précieuse.

Ce manteau, roulé autour du corps, se fixait sous la poitrine au moyen d'une ceinture de peau avec un crochet d'argent, orné aussi de pierres fines ou de corail. Les femmes ajoutaient volontiers à ces manteaux des manches en drap rouge garnies de galons d'or.

fixait sur la plage avec une pierre. Elle pensait que si elle pouvait obtenir d'Oran la faveur d'entrer dans la retraite instituée par saint Colomba pour les femmes consacrées à Dieu, sa mante et son ruban trouvés sur les bords de la mer persuaderaient à sa famille qu'elle avait été la proie de l'Océan. Mais comme elle se préparait à se rendre à l'oratoire de l'ami de l'apôtre d'I-Colm-Kill, elle aperçut Rachel qui avait entendu sa plainte, et qui venait à elle en lui tendant les bras.

« Ma sœur, lui dit Rachel, pourquoi vous être défiée si long-temps ou de mon âge ou de mon amitié? M'avez-vous crue incapable de garder un secret? Ah! si j'avais appris que vous ne vous soumettiez qu'avec désespoir à l'hymen qu'on vous impose, j'aurais osé vous avouer que Macquarie m'était moins indifférent qu'à vous. Mais j'ai su me taire, malgré mon âge, et à cause de notre tendresse de sœurs. Maintenant je sais tout (ne rougissez point devant Rachel, parce qu'elle n'est qu'une enfant à vos yeux); mon intérêt, autant que le vôtre, me fait une loi de servir vos desseins. Oui, fuyez, cachez-vous,

La coiffure était un léger mouchoir qui laissait passer les cheveux avec un nœud de ruban. » Ce nœud de ruban est le *snood* du costume plus moderne.

puisque vous seriez heureuse d'être oubliée par Macquarie; et moi, quand on vous croira perdue dans les flots, je feindrai de le croire comme les autres, et je ferai tout pour en convaincre ceux qui voudraient en douter. »

La présence de Rachel, qui avait d'abord effrayé Marie, fut pour elle comme l'apparition d'un ange sauveur : les momens étaient précieux; les deux sœurs s'embrassèrent tendrement et se séparèrent; Rachel pour rentrer inaperçue dans sa couche, et Marie pour aller implorer d'Oran la grâce de favoriser sa fuite du monde.

Mais à peine Rachel, dans sa course rapide, avait laissé entre elle et Marie le rocher qui avait si bien servi sa curiosité, Macphaïl lui-même se fit voir aux yeux ravis de sa bien-aimée. Lui aussi, il avait été témoin caché de la rencontre des deux sœurs; et, se rapprochant d'elles sans bruit, le long des rochers du rivage, il avait attendu pour paraître de pouvoir ne se montrer qu'à Marie seule. Macphaïl avait tout entendu et tout vu.

« Ah ! s'écria-t-il, Marie, ma bien-aimée, je mérite toute ta constance; tu ne seras jamais à Macquarie; tu ne seras qu'à moi; oui, nous nous rendrons à l'oratoire du chaste et pieux Oran; mais ce sera pour être unis à jamais par ses saintes paroles et par nos sermens; puis nous

fuirons ensemble vers quelque rivage inconnu. »

Et Macphaïl s'avançait avec Marie à pas pressés vers la demeure du solitaire.

« Mais, cher Macphaïl, dit-elle quand elle fut remise un peu de sa vive émotion, pourquoi ai-je ignoré si long-temps que tu respirais encore? Quelles ames charitables m'ont ravi le soin à la fois si triste et si doux de panser ta blessure? dans quelle retraite as-tu échappé aux recherches d'Oran et aux miennes? car le saint missionnaire était accouru avec moi sur la plage pour te secourir; et, depuis, je l'ai vu maintes fois errer sur ces grèves, questionnant les pêcheurs, et jetant comme moi un regard de doute et de douleur sur l'horizon lointain. »

Ces questions affectueuses parurent embarrasser Macphaïl; on eût dit qu'elles réveillaient en lui un importun souvenir.

« Marie, chère Marie, dit-il, me pardonneras-tu d'avoir pour toi un secret? Ne pouvoir te répondre me déchire le cœur : le temps viendra où tu connaîtras tout; mais, par un serment sans lequel je n'aurais pu te revoir, je me suis imposé la loi de me taire pendant neuf mois et un jour. »

O précieuse simplicité! naïve confiance de

ces temps antiques! la jeune fille eut assez d'amour pour étouffer sa curiosité. « Mon ami, dit-elle, puis-je me plaindre de ton serment, si tu l'as prononcé pour me revoir ? »

Macphaïl cependant doublait le pas; il lui tardait de tomber aux genoux d'Oran, et d'obtenir de lui la bénédiction nuptiale, espérant que les saintes paroles du prêtre prononcées sur lui pourraient rompre le charme dont la fée des ondes avait menacé son amour. Cette espérance était accompagnée d'une vague crainte, il est vrai, et d'une sorte de remords; mais dans sa joie, quand sa main pressait la main de Marie, Macphaïl ne pouvait s'expliquer ces sentimens tumultueux et confus.

Le jeune couple trouva le cénobite en prières. Oran leva les mains au ciel en apercevant Macphaïl qui précédait Marie, et il s'écria : « Mon rêve n'était pas tout mensonge! Colomba, mon protecteur auprès des anges, j'accomplirai tes volontés! J'élèverai une insurmontable barrière entre le démon et ton disciple. »

Ces paroles firent tressaillir Macphaïl, quoiqu'il n'osât pas en demander l'explication. Elles n'avaient qu'un rapport indirect avec son aventure; mais elles furent d'un heureux présage pour la demande qu'il venait adresser au mis-

sionnaire. Oran ne multiplia pas ses questions sur ce retour inattendu, et quand Macphaïl et Marie prosternés à ses pieds implorèrent de lui la bénédiction nuptiale :

« Oui, répondit le prêtre, je puis, je dois même vous l'accorder; il y va du salut de vos ames et de la mienne. Je serais coupable si j'écoutais aujourd'hui ce qu'en des circonstances moins critiques pourrait réclamer de mon ministère le droit sacré d'un père sur sa fille. Oui, je vous cacherai à tous les yeux; oui, je favoriserai votre fuite. Jeune fiancée, Dieu vous pardonne de désobéir à votre père; c'est aujourd'hui que je puis vous répéter les paroles du Très-Haut : « L'époux et l'épouse laisseront leur père et leur mère, et ils s'uniront pour n'être qu'une même chair [1]. » Restez ici, ajouta-t-il, et mettez-vous en prière; moi-même je vais aux pieds de l'image du Fils de Dieu, solliciter pour vous les grâces célestes, et je reviendrai pour vous unir. »

Macphaïl et Marie restèrent agenouillés; ils prièrent pendant qu'Oran allait préparer l'autel

[1] *Genèse, verset* 24; ces paroles sont aussi répétées par Jésus dans le Chapitre IX de l'évangile selon Saint-Mathieu.

et y célébrer pour eux le sacrifice du grand mystère.

Cette nuit, Oran avait eu un songe que la tradition rapporte avec quelque détail, et qui explique la facilité avec laquelle il se rendait aux désirs de Marie et de Macphaïl. Depuis la disparition de ce dernier, le cœur du disciple de Colomba avait été assiégé par de nouvelles tentations. Ce n'était pas sans être forcé d'étouffer un secret mouvement de jalousie qu'il avait couru au secours du blessé, objet d'une sollicitude si tendre de la part de la fille de Macneal; mais quand il put croire que son heureux rival n'était plus, tous ses regrets sur son vœu se réveillèrent dans son ame.

« Hélas! se disait-il, ne me suis-je pas trop hâté de renoncer à Marie? puisqu'elle était destinée à perdre celui qu'elle me préférait, n'aurais-je pu, après les premières amertumes de sa tristesse, obtenir le bonheur de la consoler? Faut-il que, lorsqu'elle pourrait enfin être à moi, je ne puisse plus être à elle! Colomba! Colomba! n'avez-vous pas trop exigé de votre disciple? La solitude le rend bien faible contre les ennemis de son salut!..... Les efforts d'une compagne réunis aux miens, m'eussent aidé à supporter les afflic-

tions et les épreuves de cette vallée de larmes. Une chaste union serait-elle un si dangereux écueil pour l'homme, quand dans tous les âges de sa vie, les soins de la femme lui deviennent presque indispensables. N'est-ce pas la femme qui protége le berceau de l'enfant, qui veille sur la couche de l'homme malade, et qui adoucit les infirmités du vieillard ? Marie, Marie! ton innocence et tes grâces eussent charmé la mélancolie d'Oran ! »

Puis, se reprochant ses coupables regrets, Oran s'accusait de la mort de Macphaïl.

« Ah! pensait-il, ce fut ma lâche jalousie qui causa mes retards, quand Marie m'appelait auprès de Macphaïl mourant. J'aurais trouvé en moi plus d'empressement et de vitesse, si j'avais couru au secours de tout autre qu'un rival. »

Le songe du pieux cénobite fut sans doute le résultat de cette lutte d'émotions et de pensées contraires qui déchiraient son cœur presque sans relâche:

Il lui sembla que Marie, conduite par son père, venait dans une des chapelles d'Iona pour y donner sa main à Macquarie. Oran lui-même interrompait la célébration du mariage, en s'écriant, que s'il avait naguère renoncé à la fille

de Macneal c'était en faveur de Macphaïl, et que Macphaïl ne reparaissant plus, il réclamait Marie pour son épouse! — Sa demande lui était accordée, la main de la fiancée était unie à la sienne; mais ce n'était plus par son père : un démon avait pris la place du vieillard, et Satan lui-même, succédant au ministre de l'autel, prononçait avec un rire sardonique les paroles consacrées. Tout à coup saint Colomba survenait avec Macphaïl, et dès le seuil du temple il lui avait crié : « Arrête, sacrilége! voici l'époux de Marie; Oran, je viens réclamer ta foi promise à l'Église. » Mais la céremonie était consommée, et Oran se réveilla au moment où Colomba étendait sur lui et sur Marie un funèbre linceul.

CHAPITRE V.

.... The spousal day —
It dawns, et Ronald is not here! —
Hunts he Bentalla's nimble deer
Or loiters he in secret dell
To bid some lighter love farewell.
Sir Walter Scott. (The lord of the isles.)

Le jour de l'hymen est arrivé. — Et Ronald n'est pas ici! poursuit-il le cerf agile de Bentalla, ou serait-il dans quelque vallon secret, disant adieu à quelque maîtresse...?

L'oratoire de l'ami de Colomba avait dû primitivement servir d'asile à plusieurs cénobites, et les ruines qui en restent indiquent cette destination, changée sans doute en faveur d'Oran, lorsqu'il s'était voué à une rigoureuse solitude, ou depuis que les besoins de l'Église avaient momentanément dispersé les autres disciples de l'apôtre d'Écosse. Chaque jour, à une heure fixée, les habitans charitables d'Iona avaient l'habitude de déposer à la porte de l'édifice une

corbeille contenant le repas frugal du solitaire. Ce fut dans la chapelle contiguë à l'étage inférieur, qu'Oran reçut les sermens des nouveaux époux, et prononça sur eux les paroles qui font de l'homme et de la femme deux ames associées pour la vie. Ah! jamais épreuve n'avait été aussi cruelle pour Oran. S'il eut le courage de la subir jusqu'à la fin, ce fut en pensant que ce serait sans doute la dernière, et que cette douloureuse abnégation de lui-même, ce sacrifice de tous ses sentimens terrestres, allaient lui rendre à jamais le repos qu'il avait depuis si long-temps perdu. Cependant, par accès, son cœur se révoltait contre un acte qui élevait une double barrière entre lui et Marie. Il lui semblait entendre à son oreille un démon qui répétait avec dérision chaque verset de l'office; et quand il prit la main de la timide fiancée pour la poser dans celle de Macphaïl, il frissonna, balbutia et crut ouïr distinctement le malin Esprit qui l'excitait à prononcer une malédiction.

La jeune épouse s'aperçut à peine de son trouble; mais il frappa vivement l'imagination de Macphaïl, qui craignant que les maléfices de la sirène n'agissent sur le ministre de l'autel comme sur lui-même, désespéra de la vertu des saintes paroles contre l'influence qui le liait à la fée

qu'il eût voulu bannir à jamais de sa mémoire. Il se hâta, après la cérémonie, d'aller rejoindre avec sa compagne le cénobite, qui semblait vouloir les éviter; car Macphaïl frissonnait à l'approche du soir, et déjà même redoutait de se trouver seul avec celle qu'il aimait. Comme on voit les oiseaux inquiets chercher l'abri d'un rocher ou d'un arbre, quand les nuages obscurcissent l'horizon et les menacent d'une tempête, Macphaïl, agité par des pressentimens sinistres, et Marie, tremblante de pudeur, s'assirent auprès d'Oran et réclamèrent ses pieux entretiens.

« Daignez, ô mon père, lui dit Marie, nous parler de saint Patrice, le digne apôtre de l'Irlande. Racontez-nous quelques-uns de ces miracles dont tout un peuple était témoin, et qu'attestent encore la nature et les monumens des hommes. Dites-nous le merveilleux voyage de ce lépreux qui implorait en vain des matelots une place dans leur navire, et que le saint fit voguer sans péril sur une pierre douée par lui de la vertu de flotter sur la mer comme un esquif; ou bien, racontez-nous l'histoire de ces magiciens et de leurs filles que le bienheureux apôtre convertit, à la grande douleur de l'Enfer.

« Marie, répondit Oran, tous ces récits n'ont pas dans ma bouche le charme que leur prête la douce éloquence de Colomba. Hélas! que mon saint ami n'est-il en ce moment avec nous pour nous soutenir par ses prières et ses conseils contre les attaques du démon! Sans doute, Marie, le ciel vous a donné dans votre époux un protecteur qui vous consolera au milieu des orages de cette vie; mais votre état nouveau a aussi ses écueils; demandez à Dieu sa sainte grâce pour vous et pour Macphaïl... vous, Macphaïl, souvenez-vous de l'histoire du fils de Tobie, et comment, sans la protection de l'ange, il eût été, dès la première nuit de ses noces, la proie du démon qui avait tué les sept fiancés de Sara. »

Marie devint pâle en se rappelant la fatalité qui avait si long-temps frappé tous les époux de la fille de Raguel; mais le pauvre Macphaïl surtout frémit à ce souvenir, et Oran s'aperçut qu'il venait de porter le trouble dans l'ame de son heureux rival. Hélas! telle est la faiblesse de toute vertu humaine! cette inquiétude visible de Macphaïl fit éprouver à Oran une satisfaction secrète, et Satan se réjouit en voyant que le cœur du saint était encore ouvert à la tentation. Qui peut sonder l'impénétrable justice de Dieu?

Peut-être, en s'abandonnant à ce simple mouvement de vengeance jalouse, Oran perdit-il tous les mérites du sacrifice qu'il venait de faire.

Cependant il fut le premier à changer d'entretien.

« Colomba, dit-il, s'il était présent, vous entourerait d'une protection non moins puissante que celle de l'ange, lui qui a été marqué dès le sein de sa mère, pour être un vase d'élection. Sa vertu même fut prédite un demi-siècle avant sa naissance par le grand saint Patrice; car le prince Conallus se plaignant que l'apôtre d'Irlande avait appelé de plus riches bénédictions sur la tête de son jeune frère Fergus que sur la sienne, saint Patrice lui dit :

« J'ai béni ton frère Fergus à cause du bienheureux enfant qui doit naître de sa race; car son fils Fedlemin engendrera un fils appelé Colomba, nom bien donné, puisque dans le sein de sa mère, il sera déjà rempli du Saint-Esprit : et tel sera le trésor de sagesse et de grâce divine dont Dieu le comblera, qu'on pourra aussi le surnommer le flambeau de son siècle et le prophète de l'Éternel.

« Une autre fois, continua Oran, Patrice ne trouvant sur le fleuve Bohllus ni vaisseau ni barque pour le traverser, se mit en prières, et divisa l'onde en deux parties, entre lesquelles lui et ses compagnons passèrent à pied sec [1]. — Si j'ouvre ce chemin à travers les flots, dit le saint, c'est en faveur d'un serviteur du Christ encore à naître, en faveur de Colomba, qui vivra près de ce fleuve, et passera souvent d'un bord à l'autre.

« Temps heureux! dit encore Oran avec un soupir, que celui où le prédécesseur de Colomba n'avait, pour l'assister dans ses prédications, que des saints purs de toutes souillures, et qui démentaient les calomnies des païens. Vous ai-je parlé de Munius, de Riochus, et de leur illustre frère Mel, qui, consacré évêque, vivait, comme l'apôtre saint Paul, du travail de ses mains, et enrichissait les pauvres du prix de son travail. Avec Mel et sous le même toit, habitait la bienheureuse Lupite, sœur de saint Patrice, pour profiter de ses exemples et de ses discours. Ni Mel ni Lupite ne supposaient que ce fût donner lieu à mal dire, car ils jugeaient les pensées des

[1] De nos jours encore, ajoute l'historien de saint Patrice (Jocelyn), on peut encore passer au gué la partie orientale de la rivière, tandis que la partie occidentale ne peut être traversée qu'en bateau.

autres d'après la pureté de leur propre conscience. Mais quelques ennemis des saints ayant dénoncé cette familiarité à saint Patrice comme un scandale, saint Patrice se rendit à la maison de l'évêque. Mel préféra prouver son innocence par un gage miraculeux plutôt que par serment; il traça un sillon avec sa charrue sur une colline, et le soc fit sortir des poissons en grand nombre de la terre déchirée par le soc. Lupite, de son côté, relevant sa robe autour de son sein, la remplit de charbons ardens, et les portant à une distance de plusieurs pas, elle les secoua par terre, sans qu'aucune trace de brûlure accusât sa pudicité [1]. »

Pendant ces récits, le jour s'écoulait, et Oran laissa enfin les deux époux quand l'heure de l'oraison du soir l'appela dans la chapelle. Moins timide sous les ombres du crépuscule, Marie osa serrer la main de Macphaïl, qui répondit faiblement à sa tendre étreinte. Comme pour réparer cette indifférence involontaire, Macphaïl hasarda de déposer un baiser sur les lèvres

[1] La Légende ajoute même que Mel et Lupite n'avaient qu'un même lit, mais ils y dormaient à tour de rôle, c'est-à-dire, qu'à minuit régulièrement, Mel se levait pour prier, et Lapite le remplaçait sous la couverture. Voyez la Vie de saint Patrice, par le moine de Furnes, déjà cité.

de Marie..... Il sentit que ses propres lèvres étaient glacées.

— « Ah! pensa-t-il, la fée des eaux me rappelle; je ne puis braver l'influence de ses charmes magiques..... »

Il s'éloigne de Marie surprise, court à la chapelle, interrompt l'oraison d'Oran, se prosterne à ses pieds, et lui dit :

— « O mon père! vous voyez le plus malheureux des hommes, et si malheureux, que, lié par un serment, je ne puis, en implorant votre pitié, vous révéler ce qui cause mon malheur. Une destinée inexplicable me force de m'éloigner de Marie, de m'arracher à son amour, lorsque cet amour est légitime. Aidez-moi à l'abuser sur mon absence, à écarter les soupçons et les alarmes que lui inspirerait une fuite dont je dois lui taire le secret. Ah! sans doute, si elle ne restait pas sous votre sainte protection, je craindrais de la laisser exposée aux maléfices de ce démon fatal aux jeunes époux dont vous nous parliez ce soir; mais vous serez son ange gardien. Seulement, qu'elle ignore mon éloignement, qu'elle me croie auprès d'elle, car je redoute ses questions et son inquiétude.

Faites-nous une loi de suivre, pendant trois jours, l'exemple de Tobie et de Sara; commandez-nous de dormir chastement sur deux couches séparées. Quand le sommeil aura fermé les yeux de Marie, je partirai en silence, et chaque matin, avant son réveil, je la tromperai par mon retour. »

Oran l'écoutait interdit. — « Hélas! pensait-il, tout s'opposait donc à cet hymen si funeste à mon repos? Moi seul j'en ai hâté les apprêts; moi seul j'ai voulu en serrer les nœuds. »

— « Mon fils, répondit-il à Macphaïl, le mystère de ta disparition, le mystère de ton retour et ce nouveau départ, non moins étrange, me semblent également inexplicables; mais j'obéirai encore cette fois en aveugle à tes désirs; j'humilierai devant ta jeunesse les lumières d'un âge plus mûr; je cède à je ne sais quelle invisible influence. Dieu veuille qu'elle ne nous conduise pas à notre perte! »

Cette fois encore Oran ne put étouffer une espèce de joie amère qui précipita les battemens de son cœur. Un amour sans espoir ne vit plus que de son instinct jaloux. Privés du bonheur nous-mêmes, tous les obstacles qui retardent celui d'un rival plus favorisé sont la seule

consolation qui nous reste. Hélas! disons-nous, ce rival peut-il nous l'envier, lui qui bientôt nous aura ravi jusqu'à cette dernière illusion d'un jour, d'une heure, d'un moment?

Le cénobite ramena Macphaïl auprès de Marie :

— « Ma fille, lui dit-il, quand je vous ai entretenus naguère des périls dont Raphaël préserva Tobie, je me suis aperçu qu'une crainte secrète agitait Macphaïl et vous; il faut céder à ce pressentiment. Comme Tobie et Sara, consacrez les trois premières nuits de votre union à la continence, afin que Dieu bénisse vos vœux mutuels. Macphaïl, vous laisserez reposer Marie dans cette cellule; et vous occuperez la couche de la cellule voisine. Jeunes époux, que votre ange gardien vous envoie des rêves chastes! »

La pudique fiancée se soumit sans murmure à cette loi; Macphaïl courut au rendez-vous de la fée; ce fut Oran qui goûta le repos dans la cellule que Marie croyait occupée par Macphaïl.

CHAPITRE VI.

.... O how decide,
When here his love and heart are given
And there his faith plight to heaven?

Sir Walter Scott. (Lord of the isles.)

Que faire... elle a reçu son cœur et son amour... mais le ciel a reçu sa foi.

—

Il en coûtait tant à Macphaïl d'être fidèle à sa promesse, qu'il espérait qu'on lui saurait gré de son exactitude; mais, de son côté, la fée des mers se croyait trop indulgente, trop généreuse, pour ne pas se plaindre, au contraire, d'être arrivée la première dans la caverne. Cette plainte, du reste, fut la seule qu'elle se permit. Elle redescendit avec Macphaïl dans son palais de cristal, et, à la grande surprise du jeune Hébridien, elle parut vouloir changer de rôle, comme si elle s'attendait à être sollicitée à son tour. Il aurait cru qu'elle réclamerait contre son hymen avec

Marie; mais elle regardait sans doute le serment qui le ramenait à sa grotte comme une compensation des vœux qui le liaient à une autre par des rites qu'elle devait redouter pour elle-même. Deux couches élégantes de mousse ornaient, depuis la veille, l'appartement de la fée. Elle entoura son corps gracieux des boucles nombreuses de sa chevelure, déposa auprès d'elle son peigne et son miroir, et, jetant sur Macphaïl un regard d'adieu assez froid, elle s'endormit ou feignit de s'endormir.

— « Moins Macphaïl se montre empressé envers moi, » pensait-elle peut-être, « moins il désire Marie, puisque, d'après nos conventions, il ne peut rien lui accorder que je n'aie reçu d'abord de lui avant elle. » Or les fées, comme les beautés mortelles, qui heureusement n'ont pas avec les fées que ce seul trait de ressemblance, jouissent autant des privations d'une rivale que de leur propre bonheur.

Cette indifférence parut de la coquetterie à Macphaïl; il en eût été piqué probablement; et qui sait si la sirène ne l'aurait pas séduit plus facilement par cet artifice, si c'en était un, que par ses avances, qui n'avaient rencontré que des refus? Mais il était encore tellement confus du

rôle qu'il avait joué le premier jour de son union avec sa fiancée, que le talisman, qui n'agissait plus sur ses sens, semblait exercer sa fatale influence sur ses facultés morales. Imitant l'indifférence de la fée, il goûta même quelques heures de repos, aussitôt qu'un rayon de la lune, emprisonné avec lui dans la grotte par la sirène, se fut évaporé ou échappé à travers les eaux.

Avant que les premières clartés du matin eussent frappé le palais merveilleux de leurs obliques reflets, Macphaïl avait réveillé la sirène, qui le transporta, comme la veille, dans la caverne du rivage.

— « Ah! dit Macphaïl en se rendant à l'oratoire du cénobite, encore deux nuits comme celles que je viens de passer, et le ciel, touché de notre chaste sacrifice, rompra, je l'espère, le charme que la sirène a jeté sur moi. Si les périls du jeune Tobie entourent ma couche nuptiale, le ciel me prendra en pitié comme l'époux de Sara! » Macphaïl n'est pas le seul pécheur qui ait voulu ainsi réclamer auprès du ciel le mérite d'une privation forcée.

Déjà Oran se promenait, tout pensif, dans le jardin; il vit revenir Macphaïl avec un soupir, et lui dit que Marie avait reposé d'un profond som-

meil; puis, comme pour mieux obéir à la discrétion que son hôte lui avait imposée, il alla errer quelques instans sur le bord de la mer, en le laissant se rendre seul auprès de sa fiancée. Quand il rentra après lui, il se renferma dans la chapelle.

A la vue de Macphaïl, un tendre sourire épanouit les traits de Marie. — « Ah! s'écria-t-elle, cher époux, il m'en a coûté de ne pas interrompre votre sommeil. Quels songes lugubres ont agité votre ame! Je me suis approchée timidement de votre cellule, effrayée par le bruit d'une respiration pénible; mais je n'ai pas osé y pénétrer; vos sens se sont calmés soudain, et je suis rentrée dans ma couche, où j'ai goûté un doux repos. Ah! Macphaïl, vous avez souffert; votre main, qui veut serrer la mienne, est humide et glacée!

— « Rassurez-vous, ma bien-aimée, répondit Macphaïl; le retour du jour a dissipé tout ce que mes rêves ont eu de pénible: croyez-vous que l'épreuve que le ciel nous impose ne coûte pas à mon cœur? Mais offrons ce sacrifice à Dieu en expiation de nos fautes. Vivons encore aujourd'hui et demain comme frère et sœur. Le troisième jour, si Dieu ne vient pas à mon secours, vous saurez tous mes secrets!

— « Vos secrets ! dit Marie.

— Encore deux jours, et ils cesseront d'être des secrets pour vous; mais souffrez que je diffère ma confidence, quand j'espère pouvoir vous la faire, en vous apprenant que toutes mes peines sont finies. »

Leur entretien fut interrompu par un léger bruit qui se fit entendre à la porte. Ce fut Oran qui le premier y accourut; mais, avant qu'il l'eût ouverte, une voix, que Marie reconnut, avait dit : — «Mon père, si vous savez dans quel asile est Marie, apprenez-lui que tout a réussi selon son désir. On croit qu'elle a péri dans les ondes; mais qu'elle s'abstienne de paraître, et pour elle-même, et pour celle qui lui a tenu sa promesse. »

En regardant par la petite croisée de la cellule, Macphaïl vit une jeune fille qui s'éloignait en courant. Le cénobite avait ouvert sa porte trop tard pour en voir davantage.

Ce jour s'écoula tristement. Une contrainte évidente existait entre les trois habitans de l'oratoire, et Macphaïl vit arriver l'heure de son départ mystérieux avec moins de peine que la veille. Marie crut encore, cette nuit, qu'il reposait non loin d'elle.

La fée ramena le nouvel époux dans sa grotte

de corail. Indifférente comme la veille, il y avait seulement un peu plus de malice dans les sourires qui animaient par momens ses regards. L'embarras de Macphaïl et la singularité de sa position l'amusaient sans doute. — « Pourrait-il ne pas s'en lasser? pensait-elle. Jusque-là permettons-lui de se taire, laissons-le triompher de sa constance, ou dévorer la honte de sa faiblesse. S'il consent à s'enivrer une fois sur mon sein, je le défie de ne pas oublier son amante mortelle. »

La nuit se passa dans un chaste silence sous la voûte du palais océanique.

Au lever du jour, Macphaïl était auprès de la couche de Marie.—« Ah! lui dit-elle, cher époux, combien tes rêves de cette nuit m'ont encore effrayée! Des cris étranges sont sortis de ta cellule, comme si tu soutenais une lutte terrible.

— Oran, vertueux cénobite, pensa Macphaïl, tu combats pour moi contre le démon.

— J'ai pénétré sans bruit auprès de ton chevet, continua la jeune fiancée en rougissant; j'ai fléchi le genou, et, pour te calmer, j'ai déposé sur tes lèvres un chaste baiser!

— Un chaste baiser! dit Macphaïl.

— Un chaste baiser, répéta Marie; et je me suis retirée aussitôt, de peur de violer mon vœu.»

Macphaïl trembla de tous ses membres; mais il se rappela la vertu d'Oran, et il fut rassuré surtout par les dernières paroles de Marie.

— « Ah! craignons de le violer ce vœu, lui dit-il; cependant, chère sœur, promets-moi de ne plus t'effrayer de mes songes. Encore cette nuit d'épreuves, et le ciel sanctifiera notre hymen. »

Ce troisième jour parut plus long que l'autre à Macphaïl, et la sirène le trouva arrivé avant elle au rendez-vous; mais ce fut avec la même impatience qu'il attendit le retour du soleil. Comme si elle eût été à demi prévenue de la trahison que méditait son captif, la fée ne le laissa cette dernière fois dans la caverne qu'après lui avoir adressé un regard de reproche, au lieu des sourires presque railleurs de ses précédens adieux. Quand elle se replongea sous les flots, elle chercha sans doute à se distraire en chantant un air mêlé d'accens mélancoliques et gais, que Macphaïl trouva un charme infini à écouter du bord de la caverne. Ces accords avaient quelque ressemblance avec la mélodie qui s'échappe de certains coquillages rejetés par l'Océan quand un léger souffle d'air s'insinue dans leurs compartimens émaillés. Macphaïl s'arracha,

non sans peine, à une rêverie silencieuse qui s'emparait de lui; et, quand il chercha à s'animer par l'espérance d'être enfin, après trois nuits de continence, affranchi, comme Tobie, de toute influence fatale, il sentit que le découragement glaçait encore son sang et son imagination. En se voyant à quelques pas de l'ermitage, il détourna la vue malgré lui, et ses genoux chancelaient comme dans l'accès froid d'une fièvre. — « Hélas! se dit-il, le charme agit encore, et, si je ne consens à trahir Marie, il sera peut-être éternel. . . Comment lui avouer ce secret funeste? comment me présenter à elle? Ah! j'aperçois Oran. Je me reproche de ne pas lui avoir tout révélé! La honte devait-elle me retenir auprès de ce chaste ministre des autels? Un serment contracté envers une fille du démon devait-il me lier vis-à-vis d'un saint confesseur de Dieu? Mais, il en est temps encore, qu'il sache tout! Peut-être possède-t-il quelque don secret pour détruire les sortiléges de la fée des mers. »

Oran sortait du jardin quand il rencontra Macphaïl : il y avait dans ses traits une altération étrange; ses yeux étaient hagards, un sombre nuage rembrunissait son front : il saisit fortement Macphaïl par le bras. — « Malheureux!

lui dit-il avec l'accent du délire, qu'avez-vous fait? pourquoi cet air d'effroi? seriez-vous le complice de l'enfer?

— O mon père! répondit Macphaïl en embrassant ses genoux, vous n'ignorez donc plus rien? Ah! pardonnez à ma faiblesse?

— Quoi! il serait donc vrai! tu serais l'envoyé de Satan! tu aurais reçu la mission maudite de dresser, autour des saints, les piéges du péché?

— Ah! ne m'accusez pas, plaignez-moi plutôt; puisque tout vous est connu, délivrez-moi des liens de la fatale sirène!

— De la sirène! s'écria Oran.

— De la sirène, reprit Macphaïl: ce fut elle qui me recueillit sur les bords de la mer, et qui m'entraîna dans sa grotte; c'est elle qui m'a lié par un double serment, qui m'a enchaîné par d'invisibles nœuds, et qui me condamne à trahir Marie, ou à renoncer à son amour. »

Et Macphaïl raconta rapidement sa triste histoire à Oran muet de surprise et de terreur.

— « Malheureux! » dit le cénobite au jeune Hébridien en l'entraînant vers la plage, « as-tu bien pu t'associer par un serment avec une

fille du démon? Que ne me révélais-tu ce secret funeste le jour où j'ai prononcé sur toi la bénédiction nuptiale? alors je t'aurais affranchi de ta cruelle destinée en répétant les saintes paroles par lesquelles Patrice mettait en fuite des légions d'anges maudits.

— Ah! mon père, répétez ces précieuses paroles; n'en est-il plus temps aujourd'hui?

— Non! s'écria Oran avec désespoir, elles seraient sans vertu dans ma bouche; aujourd'hui je suis coupable d'un péché mortel.

— D'un péché mortel! dit Macphaïl.

— Oui, continua Oran, et Colomba seul peut désormais t'arracher à l'influence du maléfice jeté sur toi: tremble si tu tardes plus longtemps d'implorer l'homme de Dieu! Pars à l'instant même de cette île, cours le trouver à Dunnedin. Je vais, moi-même, te confier la barque dans laquelle le saint aborda jadis à Iona; sur cette barque sanctifiée, tu traverseras en sûreté tous les golfes de cet archipel, et, quand tu descendras à Oban, la barque reviendra d'elle-même, comme nous l'avons vue revenir chaque fois qu'elle a porté le saint apôtre loin de ce rivage favorisé. Hâte-toi; j'instruirai Marie de ton dépar comme d'une nécessité, et, pendant ton

absence, elle priera pour ton ame dans l'enceinte du cloître où de saintes femmes célèbrent les louanges du Seigneur. »

Macphaïl, épouvanté, obéit; il laisse détacher par Oran la barque du rivage, s'y place, sans répondre, soupire et baisse les yeux, lorsqu'en détournant la tête, il croit apercevoir, à une croisée de l'oratoire, Marie, qui le reconnaît, et qui, étonnée de cette fuite qu'elle ne comprend pas, semble cependant lui faire un signe d'adieu en agitant son voile.

La barque est à flot, elle vogue; un cri de douleur sort de la profondeur des ondes, troublées un instant; mais déjà un vent propice a enflé la voile; Macphaïl s'éloigne sans avoir besoin d'agiter la rame et de diriger le gouvernail.

Un moment quelque pouvoir inconnu sembla ameuter les flots contre l'esquif; ce fut entre l'extrême pointe de Jura et l'île de Scarba, où est situé le dangereux golfe de Cory Vreckan. Dans cet étroit passage la mer bouillonna tout à coup, une multitude de vagues dressèrent leurs crètes écumantes à l'approche de Macphaïl. On eût dit qu'elles étaient douées d'une sorte de fascination magique, car l'esquif refusait d'avancer entre les deux rangs de murailles humides qui déro-

baient l'horizon au jeune Hébridien; mais, au lieu de l'écraser dans leur choc, ces immenses vagues se brisèrent en écume avant d'atteindre la proue qui sillonna de nouveau le golfe, laissant seulement sur les flots un nuage semblable à celui qu'un char soulève sur une grande route [1].

Bientôt Macphaïl a franchi le détroit de Mull; il laisse derrière lui les montagnes de la presqu'île de Morven, et il entre dans la baie demi-circulaire d'Oban; là il abandonne aux vagues la barque de saint Colomba, et hâte son voyage jusqu'à Dunnedin; mais déjà saint Colomba

[1] Cory Vreckan est encore aujourd'hui un golfe dangereux. Les habitans des Hébrides y voient apparaître pendant la marée montante une vieille sorcière qui y a établi sa demeure, et y excite une tempête en agitant seulement le mouchoir blanc dont sa tête est habituellement couverte.

Un prince danois osa braver la sorcière un jour qu'elle agitait son mouchoir (un jour d'orage sans doute); il fit naufrage corps et biens. La dame qu'il aimait avait exigé de lui cet acte de courage pour l'éprouver avant de lui donner sa main.

Saint Colomba fut plus heureux, dit une chronique, quand il franchit le golfe de Vreckan. Il s'adressa à son ami saint Kenneth, qui entendit sa prière de détresse du fond de l'Irlande au moment où il allait s'asseoir à table. Saint Kenneth courut à l'église, n'ayant eu le temps que de mettre un de ses souliers, et il célébra la messe avec son pied droit en pantoufle. Il était neuf heures du matin lorsqu'il consacra l'hostie; ce fut à neuf heures que Colomba vit tout à coup les flots courroucés du Vreckan s'écarter de sa barque qu'ils allaient engloutir.

n'était plus dans cette cité, il avait même quitté la Calédonie pour aller régénérer l'église des Gaules : Macphaïl n'hésite pas, il poursuit le saint jusqu'aux murs de Lutèce. Hélas! Colomba avait osé dire la vérité à Thierry, et les rois n'aiment pas toujours à l'entendre, même de la bouche des saints. Pour éviter la persécution de Brunehault, Colomba s'était caché dans une retraite dont quelques-uns de ses disciples connaissaient seuls le secret. Macphaïl erra longtemps dans les solitudes des Vosges, et même au-delà des Alpes. Neuf mois s'étaient écoulés sans qu'il eût rencontré Colomba, lorsqu'il apprit que l'apôtre d'Écosse était en chemin pour Iona.

CHAPITRE VII.

..... Oh for a voice
Of comfort... for a ray of hope from heaven!
A hand that from these billows of despair
May reach and snatch him ere he sink engulphed?

SOUTHEY's Roderic.

Que ne peut-il entendre une voix consolante et apercevoir un rayon d'espérance céleste! une main secourable ne l'arrêtera-t-elle pas avant qu'il soit englouti dans les abîmes du désespoir?

SOUTHE Rodrigue.

Marie avait en effet reconnu Macphaïl sur la plage de l'île et l'avait vu s'éloigner rapidement sur les flots. Quand Oran revint dans l'oratoire, elle tremblait de l'interroger. Le trouble manifeste du cénobite n'était pas propre à calmer ses inquiétudes. Il prit, le premier, la parole d'un air sévère:

«— Épouse de Macphaïl, dit-il (et ces mots solennels semblaient lui être arrachés malgré lui),

— épouse de Macphaïl, votre époux s'éloigne de cette île et se rend auprès de Colomba, obéissant à une impérieuse nécessité. Vous-même il est temps de quitter ce toit qui vous a servi d'asile; vous prierez pour le prompt retour de Macphaïl avec les saintes femmes consacrées au ciel par de chastes vœux..... Puissiez-vous, ajouta-t-il avec amertume, ne pas semer parmi elles des germes de péché! »

Marie tomba aux pieds d'Oran : « — Ah! s'écria-t-elle, je le devine, Macphaïl vous a confessé tout; vous lui avez imposé la loi de me fuir pour réparer par quelque pénitence la violation d'un vœu sacré, ou pour chercher auprès de saint Colomba le pardon de sa faute..... Mais, aussi coupable que lui, suis-je digne, après avoir offensé le Ciel, d'aller attendre Macphaïl au milieu des chastes filles de l'Église? Ne frissonnez pas, ô mon père, ne reculez pas d'horreur, et recevez aussi ma confession comme vous avez reçu celle de Macphaïl. »

Oran semblait en proie à la plus cruelle des tortures; il se sentait presque défaillir; il chercha l'appui de la muraille en murmurant ces mots : « — Je l'ai mérité, j'entendrai de sa bouche le récit de mon crime. Je n'échapperai pas

à mon remords! Satan, Satan, applaudis-toi de ton triomphe!

— Des songes terribles, continua Marie, ont assiégé Macphaïl depuis que nous avons juré d'imiter la continence de Tobie et de Sara pendant les trois premières nuits de notre union. Le Ciel nous pardonnera de n'avoir pas eu la force des patriarches! Cette nuit encore mon oreille a été soudain frappée par des soupirs et des gémissemens : Macphaïl souffre, ai-je pensé; je me suis levée doucement, j'ai pénétré dans sa cellule, je me suis approchée de sa couche, et j'ai passé ma main sur son front; il était humide d'une brûlante sueur. Mes lèvres ont effleuré les siennes, et je ne sais alors quel délire nous a égarés tous deux.....

» — Malheureuse fille d'Ève, s'écria Oran, comme elle tu es née pour séduire l'homme au péché! maudite soit...

» — Ah! ne me maudissez pas, ô mon père, interrompit Marie, ne me maudissez pas pour l'amour de l'enfant innocent qui doit peut-être un jour faire tressaillir mon sein... »

Cette prière ne fit d'abord qu'accroître le trouble d'Oran, mais elle arrêta ses imprécations et parut bientôt changer l'ordre de ses idées.

« — Relève-toi, Marie, dit-il, toujours avec émotion; mais, plus calme: « — Relève-toi! — coupable par ignorance, tu peux trouver grâce devant Dieu; ne vouons pas de nouvelles victimes à Satan! Si ton sein est devenu fécond, que l'ame de l'enfant qui naîtra de toi remplace dans le ciel celle qui sera déshéritée de la couronne des élus. Ma fille, calme tes sens, oublie le désordre de mes paroles, et puisses-tu ignorer à jamais la cause du fatal délire dont tu viens d'être témoin; mais ne songe plus à te retirer parmi les vierges du Seigneur. Je veux veiller sur toi en l'absence de Macphaïl, je veux recevoir dans le pan de ma robe l'enfant que tu mettras au monde, je veux qu'il fasse partie du chœur des anges, si j'ai été assez malheureux pour diminuer le chœur des saints... et ne t'alarme pas, ô Marie, de ce que le sens de mes paroles peut avoir de mystérieux. Ne t'inquiète pas pour Macphaïl, si son absence se prolonge, son prompt retour serait peut-être dangereux pour le salut de son ame et de la tienne; mais il reviendra, que cette pensée te console. »

Et depuis ce jour Marie habita secrètement une des cellules de l'oratoire, attendant Macphaïl avec résignation, ne voyant plus Oran

qu'aux heures de leurs prières, et offrant à Dieu ses regrets en expiation du vœu qu'elle avait violé. Cependant son sein fécondé confirmait chaque jour la promesse d'un fruit de l'amour; Marie éprouvait déjà, par anticipation, la joie et l'orgueil innocent d'être mère. Mais la mélancolie d'Oran devenait de plus en plus sombre, ses joues et ses yeux se creusèrent; ses jours se passaient dans un morne silence, ses nuits étaient sans sommeil, et ses rêves étaient ceux du désespoir et du délire.

CHAPITRE VIII.

Et vox audita est in Rama;..... Rachel plorans filios suos et noluit consolari quià non sunt.

Une voix s'est fait entendre dans le désert : c'est Rachel qui pleure ses enfans et qui ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus.

JÉRÉMIE.

—

La seule confidente que Marie avait de sa fuite gardait si fidèlement son secret, qu'elle semblait avoir entièrement oublié sa sœur dans son refuge solitaire. Marie apprit par Oran que Rachel était parvenue à la remplacer dans les affections de Macquarie. Ce fut une joie pour elle de penser que Macquarie ne pourrait plus disputer son cœur à Macphaïl, et qu'au retour de son époux, quelque heureux hasard la réconcilierait peut-être avec un père dont elle eût aimé à consoler la vieillesse.

« — Ah! se disait-elle, l'enfant de sa fille plaidera quelque jour pour sa mère. Macphaïl, Macphaïl! quelle joie pour toi quand tu nous

apporteras le pardon de Colomba, de trouver sur mon sein un autre toi-même! et puisses-tu ramener bientôt Colomba dans ces lieux! sans doute il rendra au malheureux Oran la sérénité qu'il semble avoir pour jamais perdue! Hélas! si ce n'était un crime de douter un moment de la sainteté d'Oran, je croirais que depuis neuf mois un remords le consume! mais, semblable à ces saints Pères des déserts, dont il nous a raconté les histoires, il soutient contre quelque démon ennemi une lutte continuelle en faveur de quelque ame pécheresse. »

Enfin, un matin, des cris d'allégresse retentirent dans Iona, et un pélerin, venu de Rome, annonça à Oran la prochaine arrivée de l'apôtre d'Écosse.

« — Ah! dit Marie, Macphaïl sera, je l'espère, avec lui! Mais pourquoi cette heureuse nouvelle ne bannit-elle pas les soucis du front d'Oran !

» — Hélas! pensait Oran, pourrai-je échapper au regard sévère de Colomba! Que lui répondre, quand il va me demander compte de mon ame? Oserai-je lui avouer que son ami a souffert que ses disciples continuassent à vanter sa chasteté et à l'honorer du nom de saint, tandis

qu'il était souillé par un horrible adultère? Sans doute il me citera devant le peuple, il me dépouillera honteusement du titre de son ami et du masque de continence dont je me suis couvert. Je me verrai flétri par ses reproches et condamné à une pénitence publique!..... Plutôt la mort qu'un tel affront! Puisque j'ai tout perdu pour l'autre vie, à quoi bon m'exposer à l'opprobre dans celle-ci? Je veux assurer aux témoins de mon crime les jours de l'éternité, mais qu'ils soient effacés avant moi de la liste des vivans. »

Ames chrétiennes que ce discours fait frémir, songez qu'un affreux délire avait égaré la raison du malheureux Oran; et vous, pécheurs, quels que soient vos crimes, apprenez par ce fatal exemple à ne jamais désespérer de la miséricorde divine.

Cette nuit même quelques cris étouffés de douleur, suivis d'un cri de joie, appelèrent Oran auprès de la couche de Marie; il la trouva mère d'un fils. Oran, à cette vue, leva les mains au ciel en murmurant quelques paroles, que dans sa vive émotion Marie ne put entendre; mais elle frémit involontairement quand elle le vit s'emparer, avec un geste convulsif, de la frêle créature qu'elle venait de mettre au monde

et l'emporter dans le pan de sa robe. « — Consolez-vous, mère infortunée, dit-il en sortant, vous avez donné le jour à un ange.

» — Ah! laissez mon fils sur mon sein, » s'écria-t-elle; mais déjà Oran s'était éloigné. Elle entendit le bruit de la porte qu'il se hâtait d'ouvrir; elle se leva péniblement, par une irrésistible impulsion, pour se traîner jusqu'à la fenêtre, et vit, à la clarté des étoiles, le cénobite qui courait du côté de la mer.

Au bout d'une heure il était de retour, et Marie fut effrayée en le voyant s'approcher d'elle sans lui rendre son précieux dépôt. « — Mon fils! demandait-elle, où est mon fils? »

Oran fixa sur elle un œil sombre et hagard. « — Femme, dit-il, si tu as le cœur d'une mère, apprends sans murmurer que ton fils était destiné par son père à aller augmenter le chœur des anges, revêtu de sa robe baptismale, et avant que le monde et les tentations de Satan en eussent souillé la pureté. Crains de déchirer le voile qui couvre un terrible mystère, et si tu tiens à la vie, jure-moi sur ton ame que jamais tu ne révéleras à personne que tu fus mère. Ne me demande plus ton fils, et console-toi en ap-

prenant qu'il est passé de tes bras dans ceux de la vierge Marie! »

Un cri de désespoir, le cri d'une mère retentit dans l'oratoire. « — Grand Dieu! n'ai-je donc plus d'enfant!..... Oran, rendez-moi mon fils, rendez-le-moi au nom du premier sourire de celle qui vous nourrit dans son sein!

» — Infortunée, répondit Oran avec amertume, cesse de redemander ton fils et prononce le serment que j'exige de toi.

» — Non, non, reprit Marie, je ne puis croire que le Dieu de bonté et de miséricorde, celui qui voulut, pour le salut des ames, se donner une mère mortelle, ait été jaloux du fils qui devait faire mon orgueil, du fils qui, avant que de naître, m'a consolée pendant neuf mois de ne pas revoir Macphaïl...

» — Macphaïl! dit Oran, c'est à lui surtout qu'il faut me jurer de ne jamais apprendre que tu fus mère!...

» — Non, non, continua Marie sans l'entendre. Si tu m'as privée de mon fils, tu n'es pas le serviteur du Dieu juste et clément que nous a annoncé Colomba, tu n'es qu'un ministre du démon qui m'as attirée dans tes piéges en pre-

nant le masque des saints..... Oran, rends-moi mon fils ou réunis-moi à lui! »

Alors, se précipitant de sa couche aux genoux d'Oran, elle le suppliait de prendre pitié de son sort :

« — Pourquoi, s'écriait-elle, m'ordonner d'oublier mon fils? l'aurais-tu toi-même privé de la vie? N'espère pas ainsi imposer le silence à une mère; je redemanderai mon fils à tous les habitans de cette île; je le redemanderai à la terre et aux flots, je le redemanderai à Colomba. Rends-moi mon fils ou réunis-moi à lui!

» — Femme, dit Oran, tu ne sais ce que tu désires, mais que ton désir soit accompli. . . . . »

CHAPITRE IX.

The worms around himp creep,
And his dark grave is deep.....
It cannot give up the dead.
SIR WALTER SCOTT. (The eve of Saint-John.)

Les vers rampent autour de lui, son tombeau est creusé profondément... Le tombeau ne peut plus rendre les morts.
(*La veille de la Saint-Jean*)

«— Loué soit Dieu, et saint Colomba, son ministre sur la terre! — Célèbre le Seigneur, ò Iona, parce qu'il a laissé tomber sur toi un regard miséricordieux! c'est toi que son apôtre a choisie entre toutes les îles pour y établir son siége.

» — Loué soit Dieu et son ministre sur la terre!

» — Que tes enfans gardent son alliance, et l'apôtre ne s'éloignera plus de toi, parce qu'il t'a chérie; sa vertu se répandra sur toi comme un parfum, et sa charité nourrira tes pauvres du pain de vérité;

» — Loué soit Dieu et son apôtre sur la terre

» — Et son amour sera pour toi comme la rosée de Hernon, qui descend sur les collines de Salem, et sa bénédiction te couronnera comme d'un diadème royal.

» Souviens-toi de ces saintes prédictions [1], sept années avant la fin du monde un déluge couvrira le rivage d'Hibernie, la verte Isla aura disparu ; refuge des saints, l'heureuse île de Colomba s'élèvera seule encore au-dessus des flots.

» Loué soit Dieu et son apôtre ! »

Tels étaient les chants d'allégresse qui accueillirent Colomba à I-Colm-Kill, quand le retour du saint y vint consoler ses néophytes chéris. Mais, parmi eux, vainement Colomba cherchait Oran. Le dernier, Oran s'avança enfin sur la plage où l'apôtre avait déjà reçu les félicitations de ses chers disciples. Quand Colomba eut pressé son ami sur son cœur, il s'arrêta au lieu même où ils s'étaient rencontrés, et désignant du doigt un tertre voisin, où était plantée une croix, il se tourna vers le peuple et dit :

[1] Prédictions qu'on répète encore dans les Hébrides et rapportées dans l'introduction.

« — Qu'en mémoire de la joie qui signale le retour du pasteur au milieu de son troupeau, du père parmi ses enfans, s'élève autour de ce signe du salut des hommes un temple nouveau consacré au Seigneur! »

Aussitôt tout le peuple, docile à l'inspiration de l'apôtre, s'empresse vers l'emplacement indiqué; chacun porte ou traîne une pierre, et déjà, avant la fin du jour, les fondemens étaient creusés et l'édifice commencé.

Colomba se rendit au premier monastère qu'il avait institué, chanta avec les religieux une hymne d'actions de grâces, et annonça que le lendemain il irait bénir les travaux de la nouvelle église.

Mais quelle fut la surprise du peuple réuni et de Colomba lui-même en voyant que les pierres déjà cimentées la veille avaient été, pendant la nuit, arrachées de leurs fondemens, dispersées sur la plage, et plusieurs à demi calcinées, comme si le feu de l'enfer eût été employé par la main des démons à détruire l'édifice commencé. Tous se regardaient avec effroi; mais Oran surtout, qui, la veille, s'était de bonne heure séparé du saint, et qui était encore venu le dernier se joindre à lui, Oran tenait les yeux baissés vers la terre, accablé comme le

criminel qui s'attend à recevoir la sentence de son supplice. Soudain la terreur générale s'accrut encore, lorsqu'une voix sortant des entrailles de la terre fit entendre ces paroles :

« — Vainement les hommes tenteraient d'élever un temple en ce lieu avant qu'une ame réclamée par l'enfer ait consenti à descendre vivante sous la terre. »

Un silence d'horreur régna quelques instans ; mais bientôt Oran s'adresse à Colomba :

» — La victime est trouvée, dit-il, et c'est moi qui obéirai à la voix qui la réclame : l'enfer ne prévaudra point contre ton intention, apôtre de ces îles... Et vous, continue Oran, vous, peuple, qui venez de m'entendre, hâtez-vous de creuser ma fosse non loin de cette croix, qui a été seule respectée dans cette nuit terrible. »

Colomba, profondément ému, ouvrit les bras comme pour inviter Oran à y chercher un asile. « — Non, s'écria-t-il, je ne me séparerai pas d'un ami si précieux ! » Mais Oran restait immobile et sans répondre aux mouvemens affectueux du saint.

« — Creusez ma fosse, répéta-t-il d'un ton d'autorité, il faut que ce sacrifice s'accomplisse !

»— Eh bien! dit Colomba, je ne m'oppose plus à ton dévouement. Je ne sais quelle secrète impulsion m'excite à y consentir; mais je sens aussi en moi la sainte inspiration de saint Patrice, qui m'a transmis ses pouvoirs sur la terre. Je suis l'héritier de ce grand apôtre de l'Irlande, qui forçait les tombeaux à s'ouvrir et à rendre les morts à la vie [1]. Peuple, creusez la sépulture d'Oran, mais revenez ici dans trois jours, et la puissance des serviteurs du Christ se manifestera à vos yeux.»

La tombe fut creusée, ceux qui se chargèrent de ce soin détournaient la tête avec crainte, comme si quelque prodige allait encore les menacer. Oran s'enveloppa de sa robe comme d'un suaire, et s'étendit dans la fosse, qui fut alors recouverte de terre... Saint Colomba célébra lui-même l'office des morts sur Oran enseveli, après quoi le peuple se retira en murmurant à voix basse le psaume *De profundis*.

« Seigneur, je m'écrie vers vous du fond des abîmes! Seigneur, écoutez ma voix, etc. »

[1] Saint Patrice ressuscita, entre autres trépassés, le grand-père d'un de ses néophites, mort dans la croyance des idoles; le défunt sortit de son tombeau, se convertit, et vécut encore quelques années chrétiennement. Voyez la VIE DE SAINT PATRICE D'IRLANDE.

CHAPITRE X.

.... I can call the dead
And ask them what is we dread to be. —
LORD BYRON. (MANFRED.)

Je puis évoquer les morts et leur demander quel est cet état qui cause notre terreur.

Cependant l'ame d'Oran, que devint-elle durant les trois jours marqués par saint Columba?

Deux fois la nuit succéda à la lumière et la lumière à la nuit, pendant que, captive dans la fosse, elle subit ces indicibles tortures dont nous donne une légère idée le récit des malheureux que le démon Smarra persécute de ses épouvantables rêves. Enfin, la troisième nuit, échappant aux liens du corps, elle prit d'abord un vol sublime par la propriété indestructible de son essence immatérielle : perdue dans le vague de l'espace, elle aperçut de loin une brillante clarté et chercha en vain son ange gardien pour voiler de ses ailes sa vue éblouie;

l'ame s'approchait pourtant, attirée par une harmonie ineffable, qu'elle crut reconnaître pour celle des sphères mêlée aux chœurs des chérubins célébrant la gloire de Dieu; mais soudain de sombres vapeurs enveloppèrent les vermeils reflets de ces clartés pompeuses; errant en aveugle, l'ame se sentit entraînée vers des régions plus profondes, et à la mélodie qui l'avait charmée un moment succédèrent ces paroles menaçantes :

« Loin d'ici, ame réprouvée, il n'est point de paradis pour toi! »

Le silence régna dans l'espace; mais un silence affreux comme la pensée du néant. Après une longue chute par degrés insensibles, l'ame crut voir luire de nouvelles clartés; mais aussi pâles que celles qui éclairent une église gothique le jour où les prêtres en chapes de deuil, rassemblés autour d'un catafalque, célèbrent le lugubre anniversaire de quelque grand forfait. Des pleurs mêlés de sanglots et de tristes gémissemens se faisaient entendre autour de cette sphère près de laquelle l'ame était parvenue. — « Ah! pensait-elle, ici du moins où l'on souffre et où l'on se plaint, je trouverai un asile. » Mais au même instant les clartés s'évanouirent comme s'éteint un phare pendant la

tempête, au moment où le pilote égaré sur une côte inconnue levait les yeux vers sa lumière protectrice. Aux pleurs, aux sanglots, aux gémissemens succède la voix qui tout à l'heure a déjà repoussé l'ame d'Oran.

— « Ame réprouvée, dit-elle, loin d'ici, il n'y a point de purgatoire pour toi. »

L'ame désolée tombe dans les gouffres les plus sombres de l'espace, comme un navire sans gouvernail est soudain englouti dans l'abîme des flots..... Enfin elle s'arrête encore frappée par un tumulte toujours croissant, à l'approche d'une troisième clarté effrayante comme les nuages de feu qui s'élèvent d'une ville incendiée. Au milieu de ce tumulte, l'ame distingue des sanglots amers et des grincemens de dents. Cette clarté, c'est celle que répandent les torches des mauvais anges. L'un d'eux court à l'ame et la repousse.

« Ame réprouvée, dit-il, il n'y a pas encore d'enfer pour toi. »

Au même moment et d'une sphère s'élevait une voix amie. C'était celle de Colomba, qui rappelait l'ame dans le corps d'Oran.

Entouré de tous les chrétiens d'I-Colm-Kill, saint Colomba s'était avancé vers la tombe d'Oran. — « Le terme est expiré, le sacrifice

est accompli, avait-il dit; invoquons tous la grâce de Dieu et du bienheureux Patrice. » Après une courte prière, Colomba s'adresse à son ami enseveli :

« Ame d'Oran, en quelque lieu que tu sois errante, reviens habiter le corps que tu as naguère animé! Oran, sors de ton tombeau, et révèle à ce peuple fidèle les merveilles et les vérités d'un autre monde! »

O prodige! la terre s'ouvre, Oran se relève, et promenant sur la foule silencieuse des regards effarés :

« Malheur à vous tous qui êtes curieux de m'entendre, dit-il; malheur à vous qui m'interrogez sur les secrets de la tombe. Il n'y a point de Dieu, point de Paradis, point de purgatoire, point d'enfer..... »

Tout le peuple pousse un cri d'horreur. Saint Colomba, le premier, interrompit Oran. « — Quel fantôme maudit, s'écrie-t-il, a remplacé Oran dans sa tombe! Fidèles enfans de l'Église, armez-vous de vos pioches et recouvrez de terre le blasphémateur! »

Oran est retombé dans la fosse, et déjà la terre le recouvre. Saint Colomba rentre désolé dans le monastère; il y pleure et prie pendant neuf jours en observant un jeûne rigoureux, et

ne voulant admettre en sa présence aucun de ses frères.

Le dixième jour on introduit devant lui un pélerin qui, depuis la veille, implorait la grâce de tomber à ses genoux. Ce pélerin, c'est Macphaïl, arrivé secrètement, depuis le prodige qui a épouvanté tout l'archipel des Hébrides.

« — Homme de Dieu, dit-il à Colomba, vous voyez à vos pieds le plus malheureux de vos fils en Jésus-Christ. » Et il lui révèle l'histoire de la syrène et son long pélerinage. « — De retour sur vos pas, continue Macphaïl, ne pouvant être admis auprès de vous, apprenant la mort d'Oran, ayant trouvé son oratoire désert, j'ai osé, comme vous, interroger la tombe pour savoir, s'il était possible, de la bouche du mort, la destinée de Marie..... J'ai osé découvrir sa sépulture. Hélas! j'ai trouvé son cadavre insensible et muet; mais auprès de sa dépouille mortelle était une femme morte comme Oran, avec un enfant dans ses bras. Cette femme.....

— Mon fils, interrompit Colomba, je n'ignore plus rien de ce que vous venez m'apprendre; épargnons au peuple ce grand scandale. Dieu vous a sévèrement éprouvé; mais votre ame ira joindre un jour celle de Marie et de son fils, si vous ajoutez à tous vos mérites celui de

taire les secrets de la mort. . . . . . .
. . . .»

Ici finit la légende d'Iona. On ajoute que Macphaïl ne reparut plus dans cette île; mais que ses cendres reposent à côté de celles de Marie, dans le cimetière appelé encore de nos jours *Reilig-Ouran*.

LES SIRÈNES,

APPENDIX A LA LÉGENDE DE SAINT ORAN.

Come, worthy Greeke, Ulysses, come,
Possesse these shores with me,
The windes and seas are troublesome,
And here we may be free.
Here may we sit and view their toyle
That travail in the deepe,
Enjoy the day in mirth the while,
And spend the night in sleepe.

(DANIEL, *Ulysses and the Syren.*)

Viens, noble Grec, Ulysse, viens partager ces rivages avec moi; les vents et les flots sont orageux, mais ici nous pouvons être libres. Ici nous pouvons nous reposer, voir les travaux et les jeux des habitans de l'abime, consacrer tout le jour au joyeux plaisir, et la nuit au sommeil.

(BALLADE D'ULYSSE ET LA SIRÈNE.)

LES SIRÈNES.

§ Ier.

Miramos sobre las aguas,
Nunca hasta ahora descubiertos.
CALDERON DE LA BARCA. (El golfo de las Sirenas.)

—

Les sirènes de l'antiquité sont reléguées aujourd'hui dans le Dictionnaire de la Fable avec les néréides, les naïades et toutes les nymphes mythologiques qui peuplaient jadis la mer, les fleuves, les eaux, etc.

En histoire naturelle, la sirène est un reptile batracien, de la famille des *urodelles*, reconnaissable par des caractères particuliers et surtout par une queue qui la distingue des crapauds, des pipas, des rainettes, des grenouilles et autres reptiles sans queue.

Mais existe-t-il un être amphibie de la taille de l'homme, à peu près conformé comme lui, sauf les modifications qui lui permettraient de

respirer à volonté ou dans l'eau avec des branchies, ou dans l'air avec des poumons?

Plusieurs voyageurs affirment l'existence de ces hommes-poissons et de ces femmes-poissons que les langues du Nord appellent MERMAN et MERMAID[1].

En 1430, la mer ayant rompu les digues de la Hollande, quelques jeunes filles d'Edam, ville de la Finlande occidentale, trouvèrent une sirène engagée dans la vase, l'emmenèrent dans leur bâteau, l'habillèrent comme elles et lui apprirent à filer. Cette sirène se nourrissait comme une créature ordinaire, mais ne parlait pas. On la conduisit à Harlem, où elle vécut deux ou trois ans et acquit quelque connaissance de Dieu; elle ne passait du moins jamais devant un crucifix sans faire le signe de la croix; mais elle manifesta toujours, dit Parival (DÉLICES DE LA HOLLANDE), une grande inclination pour l'eau. La date de 1430 est déjà bien ancienne, malheureusement, pour vérifier si tout ce que dit Parival est exact.

En 1531, on fit présent à Sigismond, roi de Pologne, d'une sirène prise dans la Baltique; mais elle ne vécut que trois jours.

[1] Homme de la mer et femme de la mer.

En 1560, des pêcheurs de la côte de Ceylan prirent d'un seul coup de filet sept sirènes mâles et sept femelles. Dimas Bosque, chirurgien du vice-roi de Goa, disséqua et puis empailla quelques-unes de ces créatures amphibies, qu'il trouva anatomiquement conformes à l'espèce humaine. Le fait de la pêche et de la dissection est cité dans l'HISTOIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, t. IV. Il est fâcheux que les jésuites aient contre eux le *mentiris impudentissime*, deux mots latins qui me mettent en défiance, moi élève d'un collége où Pascal était une autorité.

En 1610, le capitaine Richard Whitbourne vit une sirène vivante dans le port de Saint-Jean, à Terre-Neuve : « Surprenante créature, qui » nagea vers moi avec un gracieux sourire; — » en tout semblable à une femme par le visage, » les yeux, le nez, la bouche, le menton, le » cou, les oreilles et le front. » Le capitaine Richard Whitbourne a publié la relation de ses voyages, qu'il atteste véridiques d'un bout à l'autre. On peut commencer à douter.

En 1671, une sirène fut aperçue près du grand rocher appelé le Diamant, sur la côte de la Martinique : Ceux qui la virent en déposèrent la description chez un notaire de l'île; ils affirmaient qu'entre autres signes de vie donnés par

la sirène, elle avait essuyé son visage avec ses mains ou ses mains sur son visage, et qu'elle avait éternué. Les témoins étaient deux Français et quatre nègres.

En 1725, selon les MÉMOIRES DE TRÉVOUX, tome 4, p. 1902, plus de trente personnes, à bord d'un navire commandé par le capitaine Olivier Morin, mouillé dans la rade de Brest, virent un homme marin qui ne différait de l'homme ordinaire que par des espèces de petites nageoires entre les doigts de la main comme les membranes des pates de canard. Cet homme marin prit la figure de l'avant du navire pour une femme et vint l'embrasser; puis pour narguer à son tour l'équipage, il se dressa un peu dans l'eau et affecta de se débarrasser de ses excrémens. Le contre-maître voulut le harponner comme une baleine, mais il eut peur tout à coup que ce ne fût le spectre d'un de ses camarades qui s'était noyé la veille: le harpon lui tomba des mains.

En 1737, les journaux du temps disent qu'on montrait une sirène pour de l'argent à Exeter. Il faut se défier des phénomènes montrés au son du tambour et pour de l'argent.

En septembre 1749, une sirène se laissa pêcher à Nikoping, dans le Jutland. Pontoppidan

n'a pas oublié les sirènes dans son Essai sur l'histoire naturelle de la Norwége. Malheureusement les fables de Pontoppidan sur le serpent marin qui a plus de cinq cents pieds de long, et sur le kraken, polype qui a plus d'une demi-lieue de circonférence, rendent un peu suspectes les sirènes de ces parages.

En 1750, les Parisiens furent favorisés, à la foire de Saint-Germain, du spectacle d'une sirène vivante. On la nourrissait de pain et de petits poissons dans un baquet où elle nageait avec beaucoup de volupté. Exposer aux badauds, pour quelques sous, Mélusine ou Viviane! la fée du lac à côté de l'âne savant ou du lapin à deux têtes!... Quelle profanation! Deux ans auparavant, on avait vu deux sirènes à la même foire, mais mortes et empaillées.

En 1761, s'il faut en croire le Mercure de France de 1762, deux jeunes filles de l'île de Noirmoutier surprirent une sirène dans une grotte. « Elle avait les seins très-développés, le nez plat et une queue de poisson avec une espèce de pied au bout. » Il est fâcheux que nous n'ayons pas l'avis des savans du temps sur cette sirène, qui avait de la barbe, au dire des deux jeunes filles.

Il est temps de nous rapprocher des témoi-

gnages contemporains pour prouver, s'il est possible, que la race des sirènes existe encore.

Le 22 janvier 1809, la fille d'un vénérable ministre de Reay, en Écosse, aperçut une sirène. Cette sirène fut décrite par elle très-exactement, dans une lettre signée. On mit en doute le récit de la jeune Écossaise; mais un témoin vint à son secours : la même sirène avait déjà été vue au même lieu par un maître d'école, M. W. Munro, qui confirma par écrit la déclaration d'Élisabeth Mackay.

Deux ans plus tard, une sirène se montra de nouveau, sur la côte de Kintyre, à Catherine Loynachan et à John Mac-Isaac. Quoique M. Hogg, le berger-poète, ait cherché en vain les sirènes sur ces côtes, la déposition de Catherine et de John a toute l'authenticité que peut lui donner le *visa* du ministre de Campbell-Town et celui de l'intendant des Maclean à Mull.

Depuis long-temps toutefois les sirènes se laissaient voir, mais ne se laissaient plus prendre, lorsqu'en 1823 on en apporta une vivante à Londres. Tous les savans anglais l'ont vue, et les journaux analysèrent leur jugement sur cette créature amphibie. Il était question de la marier, dotée par la société royale, qui en voulait perpétuer la race sur terre. Un fils de famille,

ruiné par ses folles dépenses dans les tavernes et comme membre du club des Beefsteaks, s'était offert pour l'expérience, lorsque la fille de l'eau cessa de vivre. Un mauvais plaisant prétendit qu'elle était morte de peur d'être la femme d'un ivrogne.

Malgré tous ces extraits de voyages et de rapports, aujourd'hui les sirènes des voyageurs pourraient bien, en France, n'être que des monstres : les monstres sont un genre à la mode; et si quelque tempête jetait une sirène sur nos côtes, elle reviendrait de droit au scalpel de M. Geoffroy Saint-Hilaire, avec les pauvres dauphins qui se sont échoués dernièrement en Bretagne, sans que nous sachions encore si leurs mamelles contiennent du lait ou du blanc-manger.

---

§ II.

> Par sainte Marie! si belle créature ne vis oncques en ma vie! Je crois que c'est un ange du ciel ou une sirène de mer; homme n'engendra oncques si belle créature.
>
> (LA FLEUR DES BATAILLES.)

La poésie et le roman du moyen âge avaient accepté la sirène de la Grèce et de Rome, sans

trop altérer ses attributs. Les superstitions locales, comme le roman et la poésie, mettent généralement la sirène au rang des fées.

Les sirènes de la superstition populaire apparaissent plus souvent dans le Nord que dans le Midi. Cependant nous avons aussi nos sirènes dans la riante mer Méditerranée; nous en avons dans les eaux du Rhône. C'étaient des tritons et des sirènes certainement que ces *dracs* [1] dont parle le maréchal du royaume d'Arles, Gervais de Tilbury (OTIA IMPERIALIA). « Les dracs du Rhône, dit le grave maréchal, prennent communément la figure humaine et se glissent parmi les habitans d'Arles jusque sur la place du marché. Quelquefois ils flottent le long du fleuve, sous la forme de coupes ou de bagues d'or, et attirent les femmes et les enfans pendant qu'ils se baignent. Lorsque ces baigneurs veulent s'emparer de ces objets précieux, qu'une vague perfide semble mettre sous leur main, le drac les saisit eux-mêmes et les entraîne jusqu'au fond de l'eau, dans un flot tourbillonnant. C'est ce qui arrive surtout aux nourrices, que les dracs recherchent pour leur faire allaiter leurs propres enfans. Les femmes ainsi enlevées par

[1] L'analogie est encore plus frappante cependant entre les dracs du Rhône et les *water-kelpies* des lacs d'Écosse.

les dracs sont assez souvent rendues à leur famille au bout de sept années. Quelques-unes racontent comment elles ont vécu avec les dracs, dans de vastes palais aquatiques.

» J'ai connu une de ces femmes, qui fut prise par les dracs, pendant qu'elle lavait sa lessive sur les bords du Rhône. En voulant attraper un vase en bois, qui passait à la portée de sa main, elle s'était laissée entraîner au fond de l'eau, où un drac la força de donner le sein à sa progéniture. Sept années s'étant écoulées, elle reparut saine et sauve; mais son mari et sa famille avaient peine à la reconnaître.

» Cette femme racontait des choses merveilleuses de son séjour parmi les dracs. On lui avait donné à manger du pâté d'anguilles. Il lui arriva de se frotter un œil avec ses doigts qui étaient enduits de la graisse de ce pâté, et depuis ce temps-là elle avait le don de la vision complète de tout ce qui se passait sous l'eau.

» Un jour, c'était trois ans après son retour dans sa famille, se trouvant à Beaucaire, elle y rencontra le drac dont elle avait nourri l'enfant. L'ayant reconnu, elle lui demanda des nouvelles de sa femme et de son fils, à quoi le drac répondit : « De quel œil me voyez-vous? » La nourrice lui montra l'œil gauche. A l'instant

même le drac le lui creva avec son doigt, et il se perdit dans la foule. »

En opposition à cette légende, en voici une autre, traduite du shetlandais, où c'est la sirène qui est enlevée de son élément, et qui se conduit à peu près comme « la chatte métamorphosée en femme. » C'est passer un peu brusquement du midi au septentrion, de l'île de Camargue aux Orcades; mais on a vu dans notre littérature des îles bien plus éloignées l'une de l'autre se donner la main et se raconter leurs prodiges, ce que je dis pour chercher une excuse, et non pour faire une critique.

La Sirène aux deux maris.

—Un soir d'été, par un beau clair de lune qui éclairait au loin la plage sablonneuse de la baie d'Unst, un jeune homme se promenait en respirant l'air frais et pur. A quelque distance il aperçut devant lui une bande d'habitans de la mer, qui dansaient joyeusement sur le sable. Non loin d'eux étaient plusieurs peaux de veaux marins.

— Lorsqu'il s'approcha des danseurs, son as-

pect troubla la fête, et ils coururent à leurs vêtemens, puis se plongèrent dans la mer, sous la forme de phoques; mais le Shetlandais s'aperçut qu'ils avaient oublié une peau; il la ramassa bien vite pour aller la cacher chez lui, puis revint au rivage.

— Là il rencontra la plus jolie fille qu'il eût jamais vue; elle allait et venait, pleurant et se lamentant, parce qu'elle avait perdu sa robe de veau marin, sans laquelle, hélas! elle ne pouvait espérer de rejoindre sa famille et ses amis sous les eaux. « Malheureuse que je suis! s'écriait-elle, me voilà forcée de rester, malgré » moi, parmi les habitans de ce monde desséché » par le soleil. »

— La pauvre fille pleurait tant que le Shetlandais en fut touché; il l'aborda pour lui offrir ses consolations; mais tout ce qu'il put lui dire fut inutile. Elle le suppliait avec douleur de lui rendre sa robe. Hélas! plus elle pleurait, plus elle lui semblait belle. Son cœur s'endurcit à ses plaintes; il lui représenta l'impossibilité de son retour; il lui dit que ses amis sous l'eau finiraient par l'oublier, et il conclut son discours par l'offre de sa main, de son cœur et de sa fortune.

— La fille de la mer, voyant qu'elle n'avait

pas d'autre alternative, consentit à être sa femme. Ils furent mariés, vécurent ensemble dix ans et eurent plusieurs enfans qui ne conservèrent aucun vestige de leur origine maritime, excepté pourtant un léger réseau entre les doigts et une courbure des deux mains, qui les faisaient ressembler aux pates du phoque ou veau marin. Ces traits caractéristiques distinguent encore aujourd'hui les descendans de cette famille.

—L'amour du Shetlandais pour sa femme était extrême; mais elle ne payait que d'un froid retour cette tendre affection. Elle s'échappait souvent seule de la maison et courait sur le sable de la plage. Là, à un signal donné, un énorme veau marin sortait de l'eau et s'entretenait avec elle dans une langue inconnue. Elle revenait toujours pensive et mélancolique de ces rendez-vous.

—Ainsi s'écoulèrent maintes années. Tout espoir était à peu près perdu pour elle de quitter notre aride monde, abandonné des eaux, lorsqu'un jour un de ses enfans, qui jouait derrière une meule de blé, découvrit une peau de veau marin. Ravi de sa trouvaille, l'enfant courut, tout essoufflé, la montrer à sa mère, dont les yeux brillèrent, à cette vue, d'un vif sentiment de

joie : c'était sa robe, sa robe des eaux, qui lui avait coûté tant de larmes.

— En possession de ce trésor, elle jouissait déjà par anticipation de sa liberté; elle se disait qu'elle pourrait enfin revoir ses amis de la mer. Une réflexion vint l'arrêter toutefois : elle avait contracté sur la terre des liens qui lui coûtaient à rompre ; elle était mère, elle aimait ses enfans : allait-elle les quitter pour toujours ? Elle hésita; mais enfin le plaisir du retour dans sa patrie sous-marine l'emporte ; elle embrasse ses fils et ses filles, prend la peau de veau marin et se dirige vers la plage.

— Quelques minutes après, le mari entre, et les enfans lui racontent ce qui vient de se passer. Il devine tout et court du côté de la mer avec toute la vitesse que peuvent donner l'amour et l'inquiétude; mais il n'arriva que juste à temps pour voir sa femme se changer en veau marin, monter sur un rocher et plonger sous les flots.

— Le grand veau marin était là, qui vint la joindre et la féliciter de son heureuse évasion. Ils s'éloignaient ensemble, lorsque, tournant la tête, elle aperçut son mari, muet de désespoir, sur le rocher solitaire. Un remords de pitié lui toucha le cœur; elle s'arrêta pour lui crier adieu :

« Adieu, dit-elle, et soyez heureux. Je vous ai aimé en femme fidèle tant que je suis restée avec vous; mais j'ai toujours mieux aimé mon premier mari que le second. »

Il y a dans les traditions fériques de l'Irlande une légende semblable, LA DAME DE GOLLORIS. Mais la peau de veau marin nous ramène à la prose de l'histoire naturelle. Il paraîtrait que beaucoup de sirènes aperçues par les voyageurs n'étaient que des phoques.

Le capitaine Burt, auteur anonyme d'un curieux recueil de lettres sur l'Écosse, où Walter Scott a beaucoup puisé, décrit la race amphibie des veaux marins, la guerre à mort qu'ils font aux saumons dans le lac Linne, et leur passion pour la musique, qui est telle, que les Montagnards, quand ils veulent les prendre, les attirent au rivage par les sons de la cornemuse. « La femelle, dit-il, a des seins comme une femme, et je ne doute pas qu'on ne l'ait souvent prise pour une sirène[1]. »

M. Forbes, qui a publié en 1813, à Londres, quatre volumes de MÉMOIRES SUR L'ORIENT très-

[1] Dans une note du dernier éditeur des *Lettres de Burt*, on lit qu'il y a encore sur les côtes d'Écosse un autre amphibie qui ressemble bien plus que le veau marin à l'espèce humaine, mais qu'il est devenu très-rare.

curieux, assure que les sirènes existent réellement sur la côte de l'Afrique orientale. M. Matcham, alors sur-intendant à Bombay, lui avait dit en avoir vu à Mozambique, à Mombaza et à Melinde. Selon M. Matcham, elles avaient de six à douze pieds de long; leur tête et leur visage ressemblaient à la tête et à la face humaines, excepté que le nez et la bouche se rapprochaient du grouin des pourceaux. Leur peau était fine et douce; le cou, la gorge et le corps de la femelle, jusqu'aux hanches, ne différaient en rien, disait encore M. Matcham, du cou, de la gorge et du corps d'une femme bien faite; mais depuis les hanches, l'inévitable *desinit in piscem*, la terminaison en poisson, complétait les plus belles. Au lieu d'avant-bras, elles avaient aussi des nageoires comme le pingouin. Au reste, savez-vous ce qu'on fait de celles qui se laissent prendre à Monbaza? « Ces créatures, ajoutait M. Matcham, sont découpées et vendues par tranches, comme les auters poissons. » Qu'on dise qu'il n'y a pas d'antropophages!

§ III.

And where was he the pilgrim of the deep,
Following the nereid? had they ceased to weep
For ever? or received in coral caves,
Wrung life and pity from the softening waves?
Did they with the Ocean's hidden sovereigns dwell,
And sound with mermen the fantastic shell?
Did Neuha with the mermaid comb her hair, etc.

BYRON, (*the Island.*)

Et où est-il le pélerin de la mer, suivant sa néréïde? Leurs maux sont-ils à jamais finis? Ou, reçus dans des grottes de cristal, ont-ils obtenu la vie de la compassion des vagues? habitent-ils avec les souverains cachés de l'Océan et sonnent-il avec les poétiques Tritons la conque marine? Neuba, peigne-t-elle sa chevelure avec les Sirènes? etc.

Il est, pour le *merveilleux* inventé par la superstition ou la poésie humaines, un cercle de vraisemblance dont les limites sont gardées ici par une sorte de bon sens relatif, là par la science elle-même.

L'homme peut-il être amphibie? S'il y avait des hommes-poissons, serait-il plus vraisemblable de voir l'homme-poisson vivre sur terre que de voir l'homme de la *terre ferme* vivre dans l'eau?

Un critique grave et un peu sceptique, quoique espagnol, le savant Benito Geronymo Feijoo

ne doute pas que les tritons des anciens poètes ne fussent des êtres réels; selon lui, il existe encore des tritons, moins la conque marine : après avoir donné ses conjectures sur leur conformation, il raconte un fait qui lui paraît si étrange, si extraordinaire, qu'il ne le citerait pas, dit-il, s'il n'avait recueilli à l'appui les preuves de la vérité des témoins oculaires, et entre autres du señor marquis de Valbuena, dans sa relation adressée au señor Don Jose de la Torre, très-digne ministre de Sa Majesté, dans l'audience royale des Asturies. Voici le fait :

A Lierganes, diocèse de Burgos, Francisco de la Vega et Maria del Casas, sa femme, avaient quatre fils : Thomas (qui fut prêtre), Francisco, Jose et Juan. Celui-ci vivait encore, âgé de sept ans, lorsqu'écrivait le véridique marquis.

Maria del Casas, devenue veuve, envoya son second fils Francisco en apprentissage, chez un charpentier de Bilbao. Francisco avait demeuré deux ans avec son maître, et était âgé de dix-sept ans, lorsqu'il alla se baigner un soir avec quelques-uns de ses camarades dans la rivière de la ville. C'était en juin 1674; Francisco se mit à nager en descendant le cours de l'eau; on le perdit peu à peu de vue, et comme il ne re-

parut plus on pensa qu'il s'était noyé. Son maître le dit ainsi à sa mère, qui pleura son fils comme mort.

En l'année 1679, quelques pêcheurs de Cadix pêchèrent dans la mer un homme qu'ils prirent d'abord pour un monstre, mais qui se trouva être un *homme raisonnable* (*hombre racional*), par sa conformation et la régularité de ses membres. Ils lui adressèrent la parole en diverses langues; et, comme il ne répondait en aucune, ils s'imaginèrent qu'il était possédé de quelque démon muet. On le conduisit à un couvent de franciscains, où les bons pères consentirent à l'exorciser. Ni les saintes paroles ni l'eau bénite ne purent guérir son opiniâtre mutisme; mais, au bout de quelques jours, on lui entendit prononcer le mot *Lierganes*. Ce mot restait sans explication, lorsque le hasard voulut qu'il y eût à Cadix un membre de la sainte inquisition, don Domingo de la Cantalla, natif de ce village, qui s'avisa d'écrire à un de ses compatriotes, qu'on avait pêché un homme dont tout le vocabulaire consistait à dire Lierganes : Alors le correspondant de l'inquisiteur lui ayant fait part de la disparition du fils de la veuve Maria del Casas, on commença à être sur la voie...

Un autre franciscain, arrivé depuis peu de la

Terre-Sainte en Espagne, pour y récolter des aumônes, avait occasion de passer à Lierganes. Il se chargea de l'homme pêché dans la mer, et quand il fut sur la hauteur qu'on appelle la Dehesa, à un quart de lieue du village, il lui dit: « Précède-moi, je te suis. » Le muet ne répondit pas, mais se mit à marcher et alla tout droit à la porte de Maria del Casas, veuve de Francisco de la Vega, et aussitôt que la pauvre femme le vit, elle le reconnut et lui sauta au cou en disant : « *C'est mon fils François que j'ai perdu à Bilbao :* » les frères de François, le prêtre et les deux autres, accoururent et l'embrassèrent comme leur mère; lui cependant, immobile, impassible, recevait froidement ces caresses, ne reconnaissant personne.

Le religieux laissa François dans la maison de sa mère, où il demeura neuf ans, toujours muet ou plutôt idiot, prenant ce qu'on lui donnait, ne demandant rien, tantôt mangeant à l'excès, tantôt oubliant de manger.

Son intelligence s'exerça un peu à faire des commissions; il était ponctuel à porter un paquet ou une lettre, et à rapporter la réponse. Il entendait ce qu'on lui disait et le faisait, mais il ne se mêlait en rien de la conversation.

On l'envoya un jour porter une lettre à San-

tander; ne trouvant pas le bac sur le bord de la rivière, qui a bien une lieue de large, il se jeta à l'eau, arriva à Santander à la nage, et revint de même sans rien dire.

Il avait six pieds de haut, les membres bien faits, les cheveux roux, le teint blanc, les ongles courts et comme si le salpêtre les avait rongés; il allait toujours pieds nus; mais si on lui mettait des souliers, il les gardait.

Il avait beaucoup aimé à pêcher dans son enfance, et il était grand nageur. Enfin, après neuf ans passés ainsi, vivant au milieu des hommes comme une machine, prononçant à peine de temps en temps les mots : *pain*, *vin et tabac*, sans y attacher aucun sens et comme par vaine réminiscence, il disparut de nouveau et ne revint plus. On dit vaguement depuis qu'il avait été reconnu dans un port des Asturies.

En terminant cette histoire, le Padre Feijoo cite encore cinq à six autorités qui en affirment la vérité historique; puis, ne pouvant résister à l'expression de ses poétiques conjectures, il s'écrie : — « Quel dommage que notre homme nageant eût perdu la raison, non-seulement pour lui, mais pour nous! S'il eût conservé le jugement et la mémoire, que de choses utiles en partie et en partie curieuses il nous eût racontées

de ses voyages maritimes ! Que de choses ignorées jusqu'à ce jour de tous les naturalistes, et relatives à la république errante des poissons ! Lui seul avait pu vérifier leur manière de se reproduire, de vivre et de se nourrir, leurs transmigrations, leurs guerres et leurs alliances. Combien de mers et d'océans avait-il explorés !... et puis tout ce qu'il avait observé des plantes qui naissent sous les ondes, et les transformations qu'y subissent les métaux, et les sources qui y jaillissent, et les cavernes qui reçoivent les eaux sous-marines pour les transporter au loin ! Enfin le philosophe aurait surtout aimé à interroger cet homme sur sa propre vie dans un élément si différent du nôtre : comment se nourrissait-il ? comment dormait-il ? comment respirait-il ? comment trompait-il la voracité de certaines bêtes marines ? etc. »

Voici une relation qui pourrait en partie répondre à ces questions de notre révérend bénédictin espagnol, mais je la puise, après Walter Scott, dans un ouvrage moins grave que le THEATRO CRITICO UNIVERSAL ; c'est une tradition assez curieuse de l'île de Man, empruntée au voyageur Waldron.

« On avait conçu le projet de trouver dans la mer un trésor par le moyen d'une cloche à plon-

geur. Un marin hardi descendit en conséquence, et tira à lui toute la corde qu'on avait à bord. Un mathématicien présent déclara, après un calcul précis, que l'aventureux jeune homme devait avoir fait sous les ondes le double des milles dont se compose la distance qui sépare la lune de la terre. A une telle profondeur, on pouvait s'attendre à des merveilles. Or voici le récit du plongeur lui-même :

« Après avoir franchi, dit-il, la région des poissons, je descendis dans un élément plus pur et aussi transparent que l'air au plus beau jour de printemps, à travers lequel j'aperçus le fond de la mer pavé de corail et d'une espèce de cailloux brillans comme les rayons du soleil réfléchis sur une glace. Il me tardait de parcourir ces délicieux sentiers, et je n'ai jamais ressenti plaisir plus doux que lorsque la machine dans laquelle j'étais enfermé en rasa la surface polie.

» En regardant par les petites fenêtres de ma cloche, je remarquai de tous côtés de larges rues et des places ornées d'immenses pyramides de cristal, qui étaient étincelantes comme le diamant. Je vis un beau palais en nacre, richement sculpté et orné de coquillages de mille couleurs. Une porte était ouverte; je fis tous mes efforts pour y diriger ma prison mobile : je

n'y parvins qu'avec peine et très-lentement. J'entrai enfin dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle était une grande table d'ambre et tout autour de jolis fauteuils de la même matière. Le sol était parqueté de diamans, de rubis, d'émeraudes, de topazes, de perles,... et je crus un moment que ma fortune était faite; mais toutes ces pierres précieuses étaient si fortement incrustées par le temps, que je ne pus en arracher une seule. Je vis aussi une grande quantité de chaînes, de colliers et de bagues, suspendues aux parois de jaspe de ce palais par des tissus déliés de mousse et d'herbes océaniques; je me préparais à tendre la main pour enlever une partie de ces trésors, qui m'aurait plus enrichi que mille naufrages sur nos côtes; mais je fus soudain arrêté et rappelé au-dessus des flots par le manque de corde. En revenant, je vis de charmantes *mermaids* et de beaux *mermen*, habitans de ces heureuses régions, qui descendaient du côté du palais. Ils parurent effrayés de ma présence et s'éloignèrent au plus vite de ma cloche de verre, me prenant sans doute pour quelque limaçon monstrueux d'une nouvelle espèce [1]. »

[1] VOYAGES DE WALDRON. Dans son poème de KEHAMA, M. Southey fait la description d'une ville sub-marine.

J'ai sous les yeux une autre relation d'une descente au fond de la mer par le même véhicule; et comme celle-ci est signée d'un docteur en médecine, il faut avouer qu'elle contient des anecdotes moins surprenantes. Le révérend bénédictin espagnol ne devait pas ignorer l'invention de la cloche à plongeur, car c'est en Espagne, du temps de Charles-Quint, en 1558, que la première de ces machines fut essayée par deux Grecs; mais il préfère ajouter à l'histoire de Francisco de Lierganes, celle de l'Italien Pesce Colas. Ce Poisson-Nicolas, né à Catane, s'était livré de bonne heure à l'exercice de la nage : ayant été pêcheur de perles et de corail, il s'était peu à peu familiarisé avec la mer, calme ou orageuse, peu lui importait; la nage devint même pour lui un besoin de tous les jours dont il ne pouvait se priver sans souffrir de l'estomac ou de la tête. Quand les marins les plus expérimentés n'osaient mettre leur barque à la mer, il servait de courrier d'un port à l'autre, ou quand un navire était en rade, il allait à la nage porter aux passagers les nouvelles de leur famille.

Le roi Frédéric de Naples et de Sicile ouït parler de ses prouesses de nageur et désira les mettre à l'épreuve. Il lui ordonna de plonger

dans le gouffre que l'antiquité désigna sous le nom redouté de Charybde, près du cap Faro. Pesce Colas faisant quelques objections en homme qui connaissait le péril, le roi prit une coupe d'or, la jeta dans l'abîme, et lui dit qu'elle était à lui, s'il allait la retirer. Pesce Colas n'hésita plus, se précipita dans les flots et ne reparut qu'au bout de trois quarts d'heure. Son rapport de ce qu'il avait vu excita la curiosité philosophique du roi, qui jeta une autre coupe d'or; mais voyant Nicolas hocher la tête en homme qui savait mieux que jamais à quoi s'en tenir, il lui montra une bourse de ducats, en lui promettant de la verser dans la seconde coupe s'il pouvait la lui rapporter. Nicolas plongea une seconde fois... mais ce fut la dernière, soit qu'il eût été brisé contre quelque rocher, soit qu'il eût été la proie de quelque monstre de l'abîme.

Cette aventure fournit un nouveau texte de conjectures au Padre Feijoo, charmé de démontrer qu'il est possible à l'homme de respirer sous mer comme sur terre.

Notre siècle préfère l'extraordinaire et le mystérieux au surnaturel : aussi je regrette de n'avoir pas fait du rival de saint Oran un bon nageur des Hébrides, et de la sirène qui l'enlève une autre Neuha transportant Torquil au fond d'une ca-

verne. Par malheur, quand j'écrivis SAINT ORAN, lord Byron n'avait pas publié encore l'ILE ou CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS, poème qui, certes, vaut nos meilleurs contes maritimes. Byron, comme on sait, était aussi fier de ses exploits de nageur que de ses plus belles poésies : ses plus magnifiques comparaisons, ses plus riches apostrophes appartiennent à ses souvenirs de l'Océan. Mais dans l'ILE, où il a mis en scène les aventuriers révoltés de la *Bounty*, il n'y a que des allusions indirectes aux *néréides;* Byron a redouté le surnaturel autant que Walter Scott, qui donne comme une tradition fort incertaine l'histoire de la sirène dont un des ancêtres du Maître de Ravenswood avait indiscrètement causé la mort violente [1].

---

§ IV.

> « Il faut plaindre les anciens qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre ame. »
>
> CHATEAUBRIAND, *Génie du Chistianisme.*

Un poète anglais qui, avant de s'inspirer de la Bible, avait su s'identifier avec le même bon-

[1] *La Fiancée de Lammermoor.*

heur que notre Fénelon au génie de l'antiquité grecque et latine, Milton, dans le *Masque de Comus*, a imaginé une *sirène* pour dénouer son drame. Le *masque* de la littérature anglaise est une espèce *d'intermède* ou de *pastorale*, tantôt *féérique*, tantôt *mythologique;* celui de Milton est une allégorie participant de la féerie et de la mythologie, mais qui émane plus directement de cette dernière. Je vais en dire le sujet, et j'en traduirai un passage qui contient l'énumération des divinités de la cour d'Amphitrite, moyen détourné d'introduire dans cette dissertation les sirènes de la fable classique que je voulais d'abord laisser dormir en paix dans l'étang de mon collége.

C'est sur une aventure réelle arrivée aux enfans du comte de Bridgewater, que Milton a bâti son allégorie. Lady Alice-Egerton s'égare un jour dans une forêt du comté d'Héreford et cause quelques heures d'inquiétude à ses frères. Le poète n'en demande pas davantage et fait de la forêt la demeure d'un perfide magicien, Comus. Ce fils de Circé se compose une cour à l'imitation de celle de sa mère, en métamorphosant en bêtes tous ceux qui se laissent prendre à ses piéges et à ses poisons. Comus devine qu'une jeune et châste lady approche de ses domaines,

et il vient à elle sous la forme d'un berger qui prétend la ramener à ses frères. Alice le croit et le suit. Ses frères font à leur tour la rencontre d'un berger; mais celui-ci est un bon génie, protecteur de la chasteté, qui leur révèle le danger de leur sœur et les conduit au palais de Comus. — Le magicien a enchanté lady Alice sur un fauteuil de marbre; il cherche à la séduire par ses discours et par toutes sortes de mets délicats. Lady Alice confond Comus par sa sagesse et sa vertu. En ce moment surviennent les deux frères, qui se précipitent l'épée à la main dans la salle, arrachent des mains du magicien la coupe qu'il offrait à sa captive, la brisent et mettent tout le cortége en déroute... Le bon génie qu'ils ont devancé dans leur impétuosité arrive lui-même et leur reproche alors d'avoir agi étourdiment: il eût fallu pour délivrer Alice, ne pas laisser échapper Comus, mais le garrotter, s'emparer de sa baguette pour la tenir renversée, et prononcer à rebours les termes de son grimoire... Heureusement le bon génie se souvient d'une nymphe qui aura probablement le pouvoir de délier les invisibles nœuds qui fixent la pauvre lady Alice sur son fauteuil de marbre.

— « Le Génie : — . . . . . Il est, non loin d'ici, une aimable nymphe qui tient le cours

de la calme Severn sous son sceptre humide; elle se nomme Sabrina, vierge pure; elle fut jadis la fille de Locrine qui avait hérité du trône de son père Brutus. Princesse innocente, elle fuyait la persécution injuste de sa marâtre, la furieuse Guendolen, lorsque arrêtée par le fleuve elle confia à ses ondes la garde de sa vertu. Les nymphes fluviales qui jouaient dans son lit la soutinrent de leurs bras ornés de perles, et la transportèrent au palais du vieux Nérée. Touché de son malheur, Nérée releva sa tête mourante, et dit à ses filles de la plonger dans un bain de nectar et d'asphodèles. Une vie nouvelle, une vie d'immortalité pénétra par tous ses pores et dans tous ses sens avec les gouttes de l'ambroisie; elle devint une déesse, la déesse de la Severn. Dans ce changement elle a conservé sa douceur virginale; souvent à la lueur du crépuscule elle visite les troupeaux le long des prairies pour écarter les souffles funestes ou guérir avec un baume souverain les sortiléges dont un mauvais génie aime à frapper les agneaux. C'est pourquoi les bergers dans leurs fêtes célèbrent ses bienfaits par des chants rustiques, et jettent dans le cours de ses ondes des guirlandes de pensées, d'œillets et d'asphodèles dorées. Comme me l'a dit ce vieux berger, elle

a le pouvoir de dénouer les liens d'un charme, si elle est invoquée par d'harmonieuses paroles, car elle aime la chasteté, et elle s'empressera de secourir une vierge qui a couru les mêmes dangers qu'elle. Je vais donc essayer de la toucher par la vertu d'une conjuration poétique :

» Belle Sabrina, chaste déesse, écoute-nous, sous l'onde fraîche et limpide, où tu mêles aux tresses de tes cheveux parfumes des guirlandes de lis; écoute-nous au nom de l'honneur virginal, déesse de l'onde d'argent, écoute-nous et protége-nous.

» Écoute-nous et montre-toi, au nom du grand Océan, par le trident de Neptune ébranlant la terre, par la démarche d'Amphitrite, par le front ridé du vieux Nérée, et les attributs du magicien de Carpathie, par la conque de Triton et le charme du vieux devin Glaucus; par les jolies mains de Leucothoé et par son fils qui règne sur les plages; par les pieds gracieux de Thétys et les chants des douces sirènes, par la tombe de la tendre Parthénope et le peigne d'or dont la belle Ligée se sert, assise sur un rocher de diamant, pour démêler sa douce chevelure; par toutes les nymphes au fin sourire que la nuit voit danser sur les eaux, parais, relève ta tête vermeille, quitte ton lit incrusté de corail, mets

un frein à tes flots impétueux, et réponds-nous.»

Sabrina ne reste pas sourde à cette mythologique invocation, dont, à vrai dire, aucuns vers dans la langue anglaise ne surpassent la mélodie : elle chante elle-même en vers harmonieux, et vient délivrer lady Alice, puis elle retourne dans le palais d'Amphitrite, où Milton la laisse pour ne plus invoquer désormais que la divine Uranie, et cet ange que Dieu envoya avec un charbon ardent purifier les lèvres du prophète.

En Amérique, dans l'Amérique anglaise, un romancier marin, sir Fenimore Cooper a placé dernièrement une sirène à la proue d'un de ses navires, auxquels nous nous intéressons comme à des êtres doués de vie et d'ame. Mais par malheur LA SORCIÈRE DES EAUX[1], au lieu d'être une vraie sirène, se trouve n'avoir d'autre existence magique qu'un artifice digne des joueurs de gobelets.

[1] *The Water-Witch*.

§ V.

Les poètes du Nord ont fait tour à tour de la sirène un monstre et un démon aquatique [1].

Dans le vieux poème anglo-saxon intitulé BEOWULF, le héros, entre autres exploits herculéens, détruit aussi son hydre de Lerne : c'est un géant aquatique appelé Grendel, qui vit avec sa mère au fond d'un lac. Plus loin, Beowulf est aussi entraîné au fond de la mer par des espèces de *nixes* fort dangereux, et que le vieux poète traite de bêtes païennes. Ce sont les nixes, nicks, nickars de la mythologie scandinave, qui ont comme on voit beaucoup de rapport avec les tritons et les sirènes.

Dans la HIÉRARCHIE DES SAINTS ANGES, d'un vieux poète anglais, Heywood, je trouve parmi les notes sur les esprits aquatiques l'anecdote d'une sirène qui n'avait rien de gracieux dans sa forme extérieure : « On soupçonnait qu'un esprit avait établi sa demeure en un lac de Pologne, et les pêcheurs, jetant leurs filets, amenèrent un poisson à tête de bouc cornu, aux yeux em-

[1] La sirène est l'un et l'autre dans les *Histoires prodigieuses* de Belleforest, Boistuau et autres auteurs. Il y avait aussi la sirène géante et le géant marin dans les mers du Nord : ces *hafstrambures* (géans de mer), et ces *mar gigas* (géantes de mer), vivent de poisson. (*Speculum regale* 1768.) Le père Kircher n'a pas oublié non plus les sirènes.

flammés et brillans comme le feu. Effrayés de son aspect et de sa sale odeur, ils se mirent à fuir. Le monstre retomba dans l'eau avec un bruit horrible comme le hurlement d'un loup, en troublant la limpidité du lac. »

Selon Collins, l'île de Man fut long-temps cachée par un nuage à tous les navigateurs, par suite du dépit d'une sirène magicienne dont l'amour pour un jeune homme de cette île n'avait été payé que de mépris.

Ce n'était pas un bon augure que l'apparition d'une sirène en pleine mer, comme on le voit par la touchante ballade écossaise de sir Patrick-Spens. Sir Patrick avait été chargé de conduire en Norwége, Marguerite, fille du roi Alexandre III (en 1282), lorsque Éric la demanda en mariage. Il y avait sur le navire l'abbé de Balmerinoch et cinquante-cinq chevaliers, la fleur de la noblesse d'Écosse. A leur retour,

Upstartit the mermaid by the ship
With a glass and a kame in her hand,

La sirène se dresse près du vaisseau avec un miroir et un peigne à la main. « Courage, leur dit-elle, mes braves, vous n'êtes pas loin de la terre. « Mais sir Patrick, vieux marin, lui répond : « Tu ne dis pas vrai, tu ne dis pas vrai,

ma jolie sirène, tu ne dis pas vrai, car puisque j'ai vu ton visage cette nuit, je ne reverrai jamais la terre. » — En effet, la tempête ne tarda pas à soulever les vagues et le vaisseau fit naufrage.

Resenius, dans la VIE DE FRÉDÉRIC II, parle d'une sirène qui prédisait non-seulement l'avenir, mais qui encore, comme on pouvait s'y attendre, d'après son élément naturel, prêchait avec véhémence contre le péché d'ivrognerie. Il semble, au reste, pour justifier le bon mot déjà cité sur la sirène morte à la veille d'épouser un buveur, que les sirènes regardent naturellement l'eau, malgré son abondance, comme bien plus précieuse que le vin. S'il y a chez ce peuple aquatique des Hutoniens et des Werneriens, le système le plus général sur la fin du monde doit reposer sur cette idée de Telliamed, que le globe s'en va se desséchant, et qu'il serait possible de calculer le moment où, par suite de l'évaporation totale des eaux, un embrasement universel détruira le monde. Une sirène fut pêchée en 1750 par des pêcheurs d'Iona. Comme elle refusait de manger et de parler, on craignit que quelque étrange calamité n'affligeât l'île si elle se laissait mourir de faim. Dans cette crainte, la troisième nuit la porte lui fut ouverte; la sirène se hâta d'en profiter. Elle fut épiée dans

sa fuite jusque sur les bords de la mer, où elle se précipita et fut accueillie joyeusement par ses compagnes. On les entendit distictement lui demander ce qu'elle avait vu de remarquable parmi les hommes. « Rien, répondit-elle, rien de remarquable, si ce n'est qu'ils sont assez dupes pour jeter l'eau qui leur a servi à faire cuire leurs œufs. » Le neptuniste De Maillet était de l'avis de cette sirène. Ses hommes-poissons sont trop connus, et Voltaire s'en est trop moqué pour que nous les citions ici [1].

Ma sirène de la légende de Saint-Oran est à peu près celle du docteur Leyden, dont la ballade est fondée sur une tradition des Hébrides : ou qui plutôt est une imitation d'une ballade en langue gaélique, intitulée : MACPHAEL DE COLONSAY ET LA SIRÈNE DE CORREVREKIN.

Le golfe de Correvrekin est situé entre les îles de Scarba et de Jura, où Macphaël de Colonsay, selon la tradition, fut enlevé par une sirène qui l'emporta dans sa grotte, et le rendit père de sept enfans ; mais Macphaël, ennuyé de sa vie sous-marine, obtint un congé de la sirène, et, une fois de retour à Colonsay, oublia de revenir.

Leyden a supposé que Macphaël avait été pré-

(1) TELLIAMED (anagramme de De Maillet), ou *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*.

venu par sa fiancée des périls du golfe de Correvrekin. Il a fait de Macphaël un amant fidèle à sa fiancée terrestre, insensible aux menaces comme aux caresses de la fée des eaux. Il a supprimé les enfans : je l'ai imité en cela dans mon petit roman; mais, du reste, je n'ai pris à sa fable, assez obscure, que la poétique description de la sirène. Quelques stances de cette ballade sont très-harmonieuses : il faudrait les rendre en vers pour faire juger cette poésie, un peu chargée d'épithètes.

M. Allan Cunningham a trouvé une tradition à peu près semblable dans le comté de Nith, et en a composé aussi une ballade intitulée The Mermaid of Galloway. Il y a encore dans cette ballade un luxe d'images et de mots harmonieux qui n'est pas toujours d'accord avec la naïveté du genre. Ici nous avons un fiancé qui se détourne de sa route pour écouter une sirène, se laisse séduire à ses chants, et périt à peu près comme le pêcheur de Goëthe. M. A. Cunningham décrit les liens magiques au moyen desquels la sirène noie le jeune homme, enivré de ses accords perfides. Puis, quand vient le soir, la fiancée se couche triste et solitaire; minuit sonne, elle se réveille sous l'empreinte glaciale d'un baiser : c'est son amant qui vient lui ap-

prendre qu'il n'y a plus d'autre lit nuptial pour lui que le sein humide des flots, plus d'autre épouse que le nénuphar, etc.

M. Allan Cunningham s'est rencontré en partie avec Leyden et en partie avec un vieux poème teutonique (SIRE PIERRE DE STAUFFENBERG ET LA SIRÈNE), que je ne connais que par la traduction littérale de M. Jamieson, et qui a obtenu, à ce qu'il paraît, une grande popularité en Allemagne par un opéra intitulé LA NYMPHE DU DANUBE, imité en Russie, où il est devenu la NYMPHE DU DNIEPPER. Le poème original, assez rare, date du quinzième siècle. On l'attribue à un auteur nommé Eckanolt, et il forme sept petits chants, assez dramatiquement divisés dans leur simplicité. Rien n'indique que la nymphe soit une fée des eaux plutôt qu'une fée de l'air; le titre seul en fait une sirène. En voici l'analyse :

CHAPITRE I. — Pierre de Stauffenberg est un beau paladin qui revient glorieux, après maintes batailles, à son manoir héréditaire. Il rencontre une dame d'une rare beauté qui lui propose d'être sa maîtresse, à condition qu'il ne se mariera jamais, sous peine de mourir trois jours après. Le chevalier le jure, et donne sa bague en gage de sa foi.

Chapitre II. — Arrivé à son château, Stauffenberg reçoit de nouvelles visites, il voit des chevaliers, des dames ; aucun chevalier ne l'égale en bravoure, aucune dame n'est comparable à celle qu'il connaît seul : la nuit vient, il se couche, et forme le souhait que l'inconnue partage son lit. A peine a-t-il parlé, la voilà! L'auteur tire les rideaux comme on baisse la toile dans le drame moderne; le lendemain le chevalier croirait avoir fait un songe s'il ne lui manquait toujours sa bague.

Chapitre III. — Le frère de Pierre de Stauffenberg s'étonne que, riche comme il est, il ne se choisisse pas une épouse. Pierre fait entendre qu'il a tout ce qu'il faut pour se passer du mariage. La sirène lui prodigue trésors et faveurs, mais en lui rappelant toujours à quelles conditions.

Chapitre IV. — Le roi donne un tournoi. Pierre y est vainqueur, et reçoit le prix dû au plus brave, des mains de la cousine du monarque. Cette cousine est une belle princesse qui serre la main au chevalier en le couronnant : elle lui fait une déclaration plus libre encore ou du moins plus claire.

Chapitre V. — Le roi songe dans son lit à

sa cousine, et juge à propos de la marier. On devine que, tout roi qu'il est, Pierre ne lui semble pas indigne d'être son cousin. Il envoie donc un messager à Pierre pour lui proposer sa cousine, qui est princesse, jeune, jolie et avec une dot royale. Le chevalier refuse, et confesse son motif; là-dessus, ses amis, son frère, l'évêque, tous bons courtisans, de se récrier sur ce commerce diabolique. L'évêque surtout parle de l'excommunier; mais il lui fait entrevoir, pour le toucher plus sûrement encore, qu'avec sa sirène il n'aura pas d'enfans. Le chevalier se décide à être le cousin du roi, pour ne pas mourir sans postérité.

Chapitre VI. — La sirène vient passer sa dernière nuit avec le chevalier, qui n'ose lui avouer son mariage. La sirène lui en parle la première, et lui rappelle la menace qu'elle lui fit : hélas! elle n'est que trop persuadée qu'il sera possédé de la fatale ambition, et elle pleure en lui disant adieu.

Chapitre VII. — Il y a fête au palais, une fête de noces : on danse, on chante; les ménestrels, la musique, rien ne manque au banquet. Tout à coup, au milieu du bal, on aperçoit un pied qui traverse la salle, un pied sans corps, ou

dont le corps reste invisible. Cette singulière apparition frappe tout le monde de terreur : c'est un pied charmant qui a la blancheur de la neige; le chevalier le reconnaît et tremble comme tout le monde. « Hélas ! dit-il à sa fiancée, je suis perdu ! dans trois jours, je ne vivrai plus ! »

Chapitre VIII. Sa fiancée lui jure de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ.

Les trois jours écoulés, le chevalier meurt ; la cousine du roi lui érige un monument, se fait recluse, et la sirène vient quelquefois pleurer avec elle dans sa cellule. —

Le fameux Paracelse, qui s'appelait aussi Philippe-Auréole-Téophraste Bombast, ce fameux alchimiste qui fondait la cabale dans la médecine, le premier inventeur de la mythologie de l'abbé de Villars (1), citait souvent le vaillant chevalier Pierre de Stauffenberg à l'appui de ses ordonnances, et il recommandait à quiconque épouserait une nymphe ou une ondine d'être constant et fidèle, sous peine du même sort. On a dit de ce médecin enthousiaste, qu'il était fou : peut-être fallait-il se contenter de dire qu'il faisait volontiers la médecine pour les fous.

[1] *Entretiens du comte de Gabalis.*

Je regrette la courte portée de mon érudition en fait de légendes allemandes; car les ondines ou les sirènes jouent un grand rôle dans les rêveries de la littérature du Nord. Odin lui-même, le grand Odin, ne dédaigne pas de se métamorphoser en Nick, et, sous le nom du Nickar ou Hnickar, il habite quelquefois les lacs et les rivières de la Scandinavie, pour y soulever les eaux par d'affreuses tourmentes. Le Nickar des Scandinaves est le père de toutes les nixes teutoniques; mais aucune de ses filles n'égale la sirène de l'Elbe, créature gracieuse qui apparaît quelquefois encore peut-être à Magdebourg, les jours de marché, habillée comme une jolie bourgeoise, son panier au bras gauche, sans autre indice de son origine aquatique qu'un petit coin de son tablier blanc qui est toujours mouillé. On l'a vue aussi sur le bord de l'Elbe peignant sa chevelure d'or avec un beau peigne de nacre, comme la sirène d'Écosse — Mais il est temps de conclure.

Dans le même ouvrage, où j'ai trouvé l'histoire du paladin de Stauffenberg, est une note que je citerai pour terminer cette esquisse, parce qu'elle m'avertit qu'on pourrait écrire des volumes sur les sirènes avant d'avoir tout dit; cette note est un calcul mathématique sur

la longévité des sirènes classiques, d'après cinq vers d'Hésiode : je crois seulement que ces sirènes d'Hésiode étaient plutôt des sirènes-oiseaux que des néréides : *partim virgines*, *partim volucres* [1].

« Le corbeau vit neuf fois l'âge florissant de l'homme, le cerf quatre fois autant que le corbeau, le phénix neuf fois autant que le cerf [2]; mais vous, nymphes aux beaux cheveux, filles de Jupiter tout-puissant, vous vivez dix fois autant que le phénix. [3] »

En admettant que l'âge florissant de l'homme soit de trente ans, la vie de la sirène peut durer 291,600 ans. Pauvres éphémères que nous sommes, soyons fiers après cela de nos vieillards lorsqu'ils peuvent se parer de leur âge de quatre-vingts à cent ans !

[1] *Dulce malum pelago siren, volucresque puellæ*. CLAUDIANUS.

[2] La longévité du cerf serait incalculable, si, comme on le croyait au moyen-âge, un vieux cerf n'a qu'à manger un serpent venimeux et boire à une fontaine, « *après quoi*, dit le troubadour Gerveri de Girone, *il court tant çà et là que le venin mêlé avec l'eau le renouvelle, le fait changer d'ongles, de peau, de cornes, et il redevient sain, jeune et léger.* »

[3] *Illustrations of northern antiquities*, 1 vol. in-4°.

LITTÉRATURE ARLÉSIENNE.

§ I.

LE TRÉSOR

DU

PLAN DE LA COUR.

« Chanson, va-t'en, et ne t'arrête point; va-t'en à Arles où habite la prouesse même.

DEUDES DE PRADES, *chanoine de Maguelone*

« Il nous reste de glorieuses ruines que l'étranger nous envie et dont les villes privilégiées sont fières d'orner leurs musées ou leurs édifices modernes. Semblable au sol profané de la Grèce, le royaume de Bozon se voit ravir peu à peu ses dieux mutilés, les fragmens de ses temples, et jusqu'à ses tombeaux!

Trop indifférens peut-être à la perte de ces richesses, sachons du moins jouir avec un noble orgueil de celles dont on ne pourra nous dépouiller. N'avez-vous jamais, madame, arrêté vos pas sur ces restes de nos remparts qui conservent encore le nom poétique de Laure [1]? n'y avez-vous jamais admiré avec enthousiasme le sublime tableau qui s'offrait soudain à votre vue : presque sous vos pieds cette église d'architecture grecque et le cyprès solitaire qui rappelle le palmier du temple de Thésée [2]; à gauche la Durance accourant sur les arceaux pittoresques d'un aqueduc; à droite les rians jardins tributaires de ses ondes; devant vous une verdoyante plaine demi-circulaire, au milieu de laquelle s'élève un élégant rideau de peupliers, et plus loin l'humide ceinture du Rhône, ses îles de saules, et parfois une flottille de navires aux blanches voiles arrivant de la colonie des Phocéens? »

VOYAGE, etc.

[1] C'est la contraction du mot latin *aura* avec l'article : *l'aure*.

[2] A mon dernier voyage je n'ai plus retrouvé mon cyprès; j'en ai bien voulu à l'administration.

A MON AMI

Honoré Clair de Saint-Michel.

Arcades ambo.

« Je trouve délicieux, dit le troubadour Pierre Vidal, l'air qui vient de Provence, tant j'aime ce pays. Lorsque j'en entends parler, je me pâme de joie, et pour un mot qu'on en dit, j'en demande cent. J'ai laissé mon cœur parmi cette aimable nation. Je lui dois tout ce que j'ai d'esprit, de savoir, de joie et de talent pour chanter. »

Le provincial qui, devenu un des enfans adoptifs de la capitale, conserve encore une pieuse mémoire de son berceau, prête quelquefois à rire aux Parisiens, s'il se laisse aller au plaisir d'exalter le lieu qui le vit naître. Cet amour de la petite ville, tour à tour si tendre et si enthousiaste, n'est guère compris des citoyens de la grande cité; car l'amour des Parisiens pour Paris est un patriotisme où il entre plus de vanité que de sentiment, un patriotisme à la fois trop large et trop étroit pour sympathiser avec ces idées de la famille et du voi-

sinage, avec ces souvenirs des jeux de l'enfance, des premières amours et de tant d'émotions naïves que réveille dans un cœur de provincial le nom seul du clocher de son village. Un égoïste cosmopolitisme domine à Paris ; c'est que Paris est la ville de tout le monde, autant la capitale de l'Europe que celle de la France, la ville des étrangers autant et plus que celle des Français de la Provence ou de la Bretagne. Pour classer Paris, pour lui trouver des sœurs ou des rivales, il faut passer le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et les mers, ou rapprocher sur la carte les capitales des autres empires : Londres, Rome, Saint-Pétersbourg, Vienne, Madrid, Naples, etc., toutes cités qui se connaissent, se donnent la main avec Paris, correspondent et trafiquent ensemble sans intermédiaire, ou se visitent en grand cérémonial par ambassadeurs, et ignorent jusqu'aux noms des villes tributaires de leur centralisation dévorante.

Chose singulière, les premiers regards du Parisien s'ouvrent sur toutes les merveilles de la civilisation. Enfant, il joue et grandit à l'ombre des palais et des monumens ; son intelligence se familiarise de bonne heure avec tous les chefs-d'œuvre de l'industrie et des arts ; il prend directement sa part de tous les compli-

mens que l'étranger adresse à la capitale de la France; il est le citoyen de la plus belle ville — du plus beau royaume — de la plus belle partie du monde... Comment se fait-il donc qu'en général le Parisien soit comparativement moins poète que l'habitant d'une ville du troisième ordre? C'est que, blasé de bonne heure, rien ne l'étonne, mais rien ne l'émeut; c'est qu'il a peut-être trop d'esprit, trop de goût, trop de peur du ridicule pour avoir de l'imagination. Presque tous les poètes, presque tous les littérateurs de Paris lui viennent de la province. C'est Paris qui les révèle au monde et souvent à eux-mêmes, qui les forme, qui les polit; mais c'est la province qui les a vus naître : dans les villes de province sont les mines d'or ou de diamans, à Paris, les orfévres, les bijoutiers, l'hôtel de la Monnaie; là tout ce que produit la nature, ici l'art.

Cette différence d'organisation qui distingue le Parisien proprement dit du provincial, je l'attribue a l'égoïste cosmopolitisme du premier, au patriotisme plus circonscrit, mais plus tendre, du second. Paris est une mère riche qui a beaucoup d'enfans : ils sont tous bien nourris et bien tenus dans une belle et large maison, mais aimés d'une manière trop égale pour que leur

propre tendresse n'en contracte pas quelque chose de moins expansif, de moins reconnaissant que celle d'autres enfans à la fois plus pauvres et plus *gâtés*.

Enfin, quel besoin aurait Paris d'être défendu, flatté et embelli par l'imagination de ses enfans! Qui est-ce qui conteste la supériorité morale et matérielle de Paris? Nos petites villes, de tout temps obscures, ou déshéritées de leurs grandeurs, attendent de nous quelques consolations dans leur délaissement. Madame de Staël, vivant loin de son père, préférant Paris à Coppet, le ruisseau de la rue du Bac au lac de Genève, ne payait encore qu'à demi sa dette d'amour filial lorsqu'elle ne cessait de vanter les talens et les vertus incomparables de M. Necker.

Nous devons l'avouer, beaucoup de provinciaux devenus Parisiens aiment leur ville natale comme madame de Staël aimait son père. Il ne faut donc pas leur en vouloir de tout l'amour qu'ils portent au clocher du village dans les salons de Paris, dans les Revues de Paris![1]

[1] En ces derniers temps, la province a rêvé la décentralisation littéraire; franchement, ce n'est encore qu'un rêve. Beaucoup d'excellens livres nous sont venus directement des départemens, beaucoup d'excellentes Revues de province; mais ces livres, ces Revues, ont un grand défaut : dans les formes du style, sinon par le sujet, les auteurs

A mon tour, je m'accuse de ce crime d'*absenteïsme* pour lequel les Anglais, qui, eux aussi, adorent assez volontiers leur île sur le continent, ont inventé un mot nouveau dans leur langue. Hélas! j'avais quitté Ithaque en pleurant, et j'y ai laissé mourir mon jeune chien qui, pendant sept ans, ne cessa de japper et de bondir chaque fois qu'on lui prononçait mon nom.

Je commence dans ces volumes à acquitter une dette d'honneur que je m'imposai le jour où la partialité de mes compatriotes voulut bien accepter un de mes livres dans la bibliothèque de la ville.

L'histoire et le roman d'Arles ont toujours été depuis le rêve chéri de ma vie d'auteur. Les esquisses qu'on va lire sous le titre de littérature arlésienne, ne sont encore que des épisodes, ou plutôt des pierres d'essai d'un monument plus considérable.... s'il m'était donné d'élever ce qu'on peut appeler des *monumens*. Heureux du moins,

en général ont toujours Paris en vue, le Paris des feuilletons, des vaudevilles et des romans. Oser être soi est un grand courage, à ce qu'il paraît, pour un littérateur de province; le plus mince journaliste d'un chef-lieu de préfecture veut paraître savoir par cœur Paris et ses théâtres, Paris et ses petits journaux. De l'autre côté de la Manche, Walter Scott est resté Écossais dans tous ses romans, Burns Écossais dans ses poésies.

si j'excitais l'émulation de ceux qui ont été plus fidèles à notre beau ciel et à nos belles ruines. Il y en a plusieurs, je le dis avec l'orgueil du Spartiate qui se félicitait qu'il y eût à Lacédémone trois cents citoyens meilleurs que lui.

A une époque où j'espérais, comme le Jédediah Cleishbotham de Walter Scott, dissimuler mes péchés littéraires sous un pseudonyme, ce qui m'est arrivé quelquefois, j'avais conçu le projet d'attribuer mensongèrement mes romans arlésiens à l'un des auteurs mes compatriotes qui figurent dans la biographie des provençaux célèbres, mais de préférence à un de ceux qui ont écrit dans l'idiome local, peut-être parce que ma vanité d'écrivain jeune encore se réservait, dans un demi-incognito, de pouvoir au moins réclamer les honneurs de la *traduction* du provençal en français. Dans ce but, je m'étais mis moi-même à essayer des vers *patois;* et peu à peu, comme un autre Chatterton, méditant une supercherie complète, j'avais inventé un autre moine Rowley, qui eût été le chroniqueur de notre moyen-âge arlésien, et dont j'aurais trouvé le manuscrit dans une liasse de vieux papiers. Justement, mon grand-père paternel avait été, si je m'en souviens bien, la chargé d'affaires d'un couvent. Il y avait pour

moi toute une Iliade à déchiffrer dans ses vieux *mémoires* à demi rongés par les rats au fond d'un grenier. J'étais tout fier de pouvoir bientôt embarrasser M. Raynouard, qui éditait alors les vieux poètes provençaux : mais avant de m'adresser aux érudits, c'était ici ou jamais le cas de faire comme Molière, et je consultai sinon ma servante, du moins un poète-artisan sur mes fausses *reliques* : ce poète sourit malicieusement et me traita de *franciot*. Plus honteux que Théophraste, quand la marchande d'herbes découvrit à son accent qu'il n'était pas de l'Attique, je me gardai bien de poursuivre mon plan et de m'exposer au démenti qui m'attendait chez le digne éditeur « des poésies originales des troubadours. » Le fait est qu'ayant été transplanté à l'âge de neuf ans de ma ville natale dans un des colléges des environs de Paris, où l'on parlait le français le plus pur, j'ai eu beau apprendre de nouveau la langue de ma nourrice, je ne la sais que comme on sait une langue étrangère.

Ce n'étaient pas seulement les formes du langage qui m'eussent trahi : mes études des littératures modernes avaient, pour ainsi dire, imprégné mon esprit d'allusions, d'images et d'idées bien différentes de celles de nos vieux poètes. Tous mes *provençalismes* sentaient le

pastiche par la forme et par le fond. Si mon vieil ami Jacob le bibliophile était né sur les bords du Rhône, il aurait eu sans doute plus de persévérance que moi.

Me voilà enfin condamné à me donner au public pour ce que je suis, mi-partie Parisien, mi-partie Arlésien, trop heureux si j'ai pu du moins me créer en français un style qui ne soit pas trop chargé d'alliage malgré cette double nature. Au reste, il faut bien en convenir, c'est par la langue que s'achève la conquête de nos provinces méridionales : le Français envahit tous les jours jusqu'aux locutions populaires de nos marins, de nos artisans et de nos cultivateurs. Le canal de Bouc à Arles livré à la navigation, la route de poste et les diligences auront justifié avant cinquante ans l'ancienne phrase qui disait : *Arles en France.* La langue de Coye sera une langue morte, au grand désespoir de M. Michel de Truchet, de M. Dégut et autres heureux héritiers de Coye.

Déjà combien de gallicismes dans les vers de Coye lui-même ! Hélas ! Coye regardait sa poésie comme une poésie roturière, et il humiliait le *patois* de ses épîtres énergiques devant les rimes françaises de la versification de M. de Morand.

Ce Jean-Baptiste Coye, fort peu connu hors d'Arles, vivait vers le milieu du dernier siècle. Il était né à Mouriés, village à quatre lieues d'Arles, mais il se proclamait l'enfant adoptif de la ville où il passa la plus grande partie de sa vie. Ses biographes disent de lui « qu'il aimait la bonne chère, qu'il parlait beaucoup, mais qu'il avait bon cœur et parlait bien. » Quant à ses vers dans le dialecte arlésien, il serait difficile d'en donner une idée par la traduction : rien de commun entre sa périphrase un peu lâche et la poétique concision de Burns, auquel j'aurais voulu le comparer autrefois; je citerai cependant ici ce que j'en disais dans un autre ouvrage, à propos de l'idiome de la Basse-Écosse :

« Qu'on se garde bien de croire que la langue de Burns ne soit qu'un *patois;* les habitans polis des capitales, telles que Paris et Londres, se hâtent trop de proscrire, comme grossiers, les dialectes provinciaux : il faut les plaindre de ne pouvoir pas en sentir le charme. Pope et Gay se faisaient traduire les vers d'Allan Ramsay. Nous autres Français des provinces, transplantés à Paris, nous pouvons retrouver, dans nos patois dédaignés, une foule de ces mots naïfs ou énergiques, et de ces vieux tours de phrase dont l'absence a singulièrement appauvri la lan-

gue de Froissard, de Montaigne et de Marot. Pour moi, je vois dans mon dialecte arlésien le langage d'un état jadis indépendant qui eut ses lois, son caractère et ses mœurs à part. Ma pensée l'associe à l'histoire de ces vieux temps, dont le prisme de la poésie adoucit les formes saillantes et un peu rudes. Ce fut le langage de plus d'un ancien héros encore populaire, et de ces troubadours qui ne vivaient en quelque sorte que d'amour, de poésie et de gloire; ce fut aussi le langage de mon enfance, de mes premiers jeux autour du foyer domestique, de mes premières amitiés de l'école. Wordsworth a peint dans une de ses ballades une pauvre servante anglaise qui, entendant chanter une grive en cage, se croit tout à coup ramenée au milieu des champs qu'elle a quittés pour venir chercher une condition à Londres. Que de fois au milieu des bruits de Paris, traversant les rangs pressés d'une foule, j'ai tourné la tête, tout ému en entendant une parole ou une exclamation familière du pays natal!... cette voix, comme le chant de la grive pour la pauvre Suzanne, évoquait soudain des images chéries et de touchans souvenirs.

» Il y eut jadis des poètes arlésiens, dont on rencontre parfois le nom oublié en feuilletant

une biographie, tels que ce Morand, auteur de *Téglis*, qui jetait son chapeau au parterre, et le dédommageait par cette boutade d'originalité provençale d'une mauvaise scène de sa pièce; ou encore ce Roubin qui écrivit un placet en vers à Louis XIV, et prouva combien l'art de tourner élégamment un éloge s'était perfectionné, même en province, sous la dictature classique de Boileau :

> Que faire de mon île? il n'y croît que des saules,
> Et tu n'aimes que les lauriers.

» Mais Morand et Roubin n'ont écrit qu'en français; ils sont oubliés complétement de notre peuple, qui sait par cœur un grand nombre des vers de Coye, dont le nom n'est peut-être dans aucun dictionnaire : ce Coye a écrit dans la langue des troubadours avec une grande énergie et une véritable verve de gaieté souvent bouffonne. Il aurait pu, lui aussi, être un Burns Arlésien; mais à quelques allusions domestiques, qui seules nous font sourire ou nous émeuvent dans ses productions, il a mêlé trop d'images étrangères aux idées locales; quoique peu lettré, il a moins étudié les traditions des vieux âges et leur littérature, que la poésie académique de

Paris moderne. Écrivant la langue du peuple, on dirait qu'il a dédaigné son suffrage pour celui de notre très-ridicule académie arlésienne de trente gentilshommes. Héritier des troubadours, le malheureux n'a pas soupiré un couplet de tendresse, et n'a laissé qu'une ode trop fameuse sur les regrets de l'amour physique : il néglige les superstitions populaires pour invoquer Apollon, Pégase, tout l'olympe classique, et nous parler du pieux Énée! Dans son poème du DÉLIRE, ou la *Descente aux enfers*, il nous décrit le Styx, Caron, les Euménides, Pluton, Proserpine, etc.; et c'est dans l'*Élysée* de Virgile qu'il va chercher un archevêque d'Arles, le vertueux Janson. Mais, comme si la muse nationale eût voulu le punir de trahir ainsi son inspiration et les vrais titres de notre gloire, elle a rendu sa vision du passé incomplète; il n'a pu apercevoir et nommer, parmi ceux à qui la mort est douce, nos Wallaces et nos Bruces, — ni ce Porcelets que sa vertu fit excepter du massacre général des Vêpres Siciliennes, ni ce chevalier Bozon qui tua le dragon de Rhodes, ni ce Quiqueran de Beaujeu qui osa concevoir et exécuter seul le projet de délivrer son oncle de la captivité des Musulmans; ni enfin, si nous remontons aux temps de notre république, les Pons

Gaillard et les Bertrand Ventairon, dont l'énergie et le courage protestèrent contre la trahison de ce Baral des Baux et de ce lâche prélat, Jean Baussan, par qui notre indépendance fut vendue à Charles d'Anjou.

» Je me serais mal expliqué, si on croyait que je voulusse entièrement proscrire les comparaisons et les noms mythologiques. Il en est de consacrés : ceux de ces noms qui expriment une idée morale ou un phénomène physique, peuvent être d'heureux synonymes en poésie; comme Phébus pour le soleil, Vulcain pour le feu, etc. D'ailleurs nous tenterions vainement d'échapper tout-à-fait à l'influence de l'éducation des colléges. Quant à Coye, quoiqu'il ne fût guère mieux *élevé* que Burns, il est d'autant plus excusable d'invoquer les dieux du paganisme, qu'il écrivait dans une ville toute couverte des débris du culte et de la puissance de Rome païenne. La Vénus d'Arles était admirée au Musée de Paris, lorsque même la Vénus de Médicis y brillait; à chaque pas Coye pouvait contempler quelque noble ruine, une statue de Jupiter, les portiques d'un ancien temple, des tombeaux dédiés aux dieux mânes, l'obélisque du soleil, enfin notre magnifique amphithéâtre, une de ces créations gigantesques, destinées à perpétuer la di-

vinité du peuple romain, et dignes des architectes de cette Rome impératrice du monde, qui jurait par son éternité. Ce que je reprocherai à Coye, c'est d'avoir trop oublié que la croix plantée par Trophime domine tous ces monumens; les uns encore debout, les autres ensevelis à demi sous leurs propres décombres. »

VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE, etc.

Les pages qui précèdent ont été écrites il y a douze ans : j'avais déjà renoncé alors, comme on voit, à publier mes histoires arlésiennes sous le nom de Coye. Je n'ai pas à rétracter aujourd'hui cette opinion sévère sur un poète auquel je reproche surtout de n'être pas assez *arlésien* [1].

Il me reste à dire deux mots sur le TRÉSOR DU PLAN-DE-LA-COUR; quoique cette légende soit fondée sur une tradition locale qui se retrouve en-

[1] D'auteur en auteur j'étais remonté jusqu'à Bertrand Boysset, bourgeois d'Arles du 14[e] siècle, qui, ayant laissé des mémoires authentiques, devenait mon moine Rowley. Ce Bertrand Boysset avait toute la superstition de son siècle. Il nous dit gravement dans son journal : « L'an que dessus (1396), le jour VI de septembre, naquirent deux enfans mâles d'une bête asinaire appelée Saume (une ânesse), ainsi faits comme s'ils fussent nés de femme. Et ils naquirent au château de Montpellier. *Item* fut consulté le pape en Avignon pour savoir s'ils seraient baptisés ou non ; là-dessus fut grand débat, mais pourtant fut convenu que les deux enfans se baptiseraient. »

core par allusion dans les DEUX BABANDYS, elle n'est pas exclusivement arlésienne : elle est allemande, anglaise, espagnole aussi bien que provençale; il existe à Séville une tradition semblable qui se lie à l'histoire de l'expulsion des Maures d'Espagne sous Philippe II.

Le peuple d'Arles vous parle encore du trésor des Maures comme s'il était caché, non pas dans les caves du Plan-de-la-Cour, mais dans la montagne de Cordes, où quelques fouilles ont été faites plus d'une fois, assure-t-on, avec l'espoir de le trouver au fond de la *Grotte des Fées*.

La dernière fois que je visitai la Grotte des Fées ce fut avec quelques amis d'enfance, Honoré Clair, Bourdelon, Richaud, etc., nous y fîmes un déjeûner champêtre assaisonné de cette gaieté arlésienne dont les chercheurs de trésors n'ont aucune idée. En sortant de la grotte, nous vîmes fuir une de ces jolies couleuvres qui habitent les environs de Montmajor, et qu'on pourrait croire animées par la fée Manto de l'Arioste, tant leur forme est gracieuse et leurs couleurs brillantes. Cette pensée poétique sauva la fugitive au moment où l'un de nous allait la frapper avec sa canne de vigne sauvage. Dans l'Orient, on eût pris le pauvre reptile pour le gardien du trésor. Je lisais dernièrement dans les *Mémoires* de

Forbes, que, se rendant de Baroche à Dubhoy avec une escorte, il fit halte à Nurra, ville en ruines que les Marattes avaient pillée et brûlée peu de temps auparavant. La maison principale appartenait à un homme riche qui avait émigré pendant la guerre, et était mort loin de Nurra. Ce n'était, comme les autres, qu'une demeure dévastée. On dit à M. Forbes d'un air de mystère, que, sous une des tours, il y avait un caveau pratiqué exprès pour renfermer le trésor du propriétaire; cette relation méritait de n'être pas méprisée, parce qu'elle était faite par le maçon même qui avait construit le caveau. M. Forbes suivit cet homme à travers plusieurs cours spacieuses jusqu'au lieu indiqué. Le caveau occupait juste l'espace de la tour, environ huit pieds carrés. M. Forbes le fit ouvrir, et, au moyen d'une échelle, deux hommes de son escorte y descendirent avec des torches, non sans s'être fait long-temps prier, prétendant que partout où un trésor était caché, il y avait un démon préposé à sa garde sous la forme d'un serpent. L'échelle se trouvant trop courte, il fallut leur jeter des cordes pour qu'ils pussent parvenir jusqu'au fond du caveau; tout à coup ces deux hommes poussèrent des cris et demandèrent qu'on les remontât, assurant être enfermés

avec un énorme serpent. M. Forbes restait incrédule, et avant de céder à leurs vaines terreurs, il voulait voir le serpent lui-même. A l'aide des torches, il aperçut enfin dans un coin quelque chose qui ressemblait à un rouleau de câble; puis, au milieu des cris redoublés des deux hommes, il vit distinctement ce *quelque chose* lever la tête : c'était un serpent, un vrai serpent, qui déroulait indolemment ses longs replis. « Je laisse à deviner, continue M. Forbes, quelle fut mon horreur en pensant que deux de mes semblables se trouvaient ainsi, par mes ordres, avec un monstre aussi effrayant dans un si petit espace. Nous nous hâtâmes de les retirer plus morts que vifs; puis nous jetâmes sur les torches échappées à leurs mains, un tas de foin qui prit feu, et quand la flamme fut éteinte, nous descendîmes de nouveau dans le caveau, où nous reconnûmes un serpent étouffé et brûlé, mais pas de trésor. Probablement le propriétaire avait emporté son trésor, mais laissé le pauvre serpent, qui, étiolé et mourant de faim, était incapable de nuire. »

Je préviens ceux qui voudraient descendre dans le caveau du Plan-de-la-Cour, qu'ils pourraient bien y trouver si non des serpens, du moins de petits lézards. Je me rappelle en avoir

fait entrer moi-même en assez grand nombre, quand j'avais assez joué avec ces pauvres reptiles, dont, comme tous les enfans d'Arles, j'ai été dans mon temps un grand destructeur.

LE TRÉSOR

DU

PLAN DE LA COUR.

Légende Arlésienne.

Se ne vede ancor segno in quella terra,
Che presso ad ARLI, ove il RODANO stagna
Piena di sepolture e la campagna.
(Ariosto, *Orlando furioso*, canto XXXIX.)

Si quelqu'un doutait que les Sarrazins d'Espagne aient autrefois étendu leur empire depuis Cadix jusqu'aux dernières limites du royaume d'Arles, je l'engagerais à lire, non pas seulement les *Annales d'Aniane*, et les *Manuscrits de Lérins*, mais encore les *Chroniques de France* de Nicole Gille, dont le plus beau chapitre est, sans contredit, celui *de la bataille d'entre le roi Charlemaigne et le roi de Sebille, et Laumatour de Cordes* (Cordoue), *Sarrazins qui firent porter à leurs gens des habits de dyables pour*

espoventer les chevaulx des chrétiens. Cette histoire d'ailleurs est écrite en pierres, si j'ose m'exprimer ainsi, par les ruines mauresques qu'il est facile de distinguer parmi les ruines romaines et gothiques dont se compose l'antique métropole des Gaules. Les auteurs ne sont pas d'accord relativement à la durée du séjour que firent sur le territoire arlésien les Maures cordouans, jusqu'à ce que la victoire de Charlemagne eût forcé Jussef-Ibin, lieutenant de l'émir de Cordoue, à repasser les Pyrénées; mais je soupçonne que ce séjour se prolongea près d'un quart de siècle, car plusieurs officiers maures s'étaient déjà établis dans la ville avec leurs familles, se fiant à la promesse du prophète, qui avait prédit à ses sectateurs l'éternelle possession de l'Occident.

La retraite des Sarrazins fut si imprévue que la plupart d'entre eux ne purent emporter les trésors qu'ils avaient amassés par la guerre et le pillage. On n'a pas tout-à-fait perdu l'espoir de retrouver celui que Jussef-Ibin laissa enfoui dans le trou des Fées de la montagne de Cordes. D'autres précipitèrent leurs richesses dans le lit du Rhône, d'où les marins de Trinquetaille et de la Roquette en retirent de précieux débris de temps en temps. Quelques-uns enfin les ca-

chèrent sous ces voûtes romaines servant de caves aux maisons qui avoisinent aujourd'hui l'hôtel-de-ville. La façade nord de cet édifice, construit d'après les dessins de Mansard, s'élève sur une petite place longue appelée le Plan-de-la-Cour, et pavée de jolis cailloux de toutes couleurs, artistement disposés de manière à figurer une espèce de mosaïque. Quoique les maisons qui font face au palais municipal soient d'une mesquine architecture, ce quartier est sans contredit le plus beau de la ville. Il l'était déjà du temps de la domination des Maures, et Cid-Hamed, un des principaux officiers de Jussef-Ibin, avait choisi pour sa demeure la troisième maison du Plan-de-la-Cour, dont il me serait facile de faire une longue description.

Le Maure Cid-Hamed ne quitta Arles qu'avec l'espoir d'y revenir un jour. Ayant d'ailleurs à sauver sa fille, la jeune Gulbeyaz, qu'il aimait par-dessus tous les biens de ce monde, il ne voulut pas embarrasser sa fuite par un trop lourd équipage. Il se contenta donc de déposer ses joyaux et son or dans un caveau recouvert de larges dalles, et pratiqué sous le *Ciel-Ouvert*, espèce de petite cour intérieure de sa maison. En notre siècle de lumières, où les arts mécaniques sont si merveilleusement per-

fectionnés, on a je ne sais combien de ressorts secrets pour protéger contre les mains des voleurs de semblables cachettes; en ces temps de superstition et d'ignorance on y suppléait par la magie. Cid-Hamed, après avoir remis en place la dernière dalle du Ciel-Ouvert, prononça, dit la chronique, un mot cabalistique dont telle était la vertu que le caveau devait rester fermé quelques efforts que pût faire celui qui voudrait en forcer l'entrée, à moins de répéter le mot mystérieux avec certain verset du Koran. Cid-Hamed eut la précaution de rendre sa fille témoin de cette opération importante, et il partit avec ses compatriotes vaincus.

Les Maures firent encore quelques excursions en Provence; mais les portes d'Arles ne s'ouvrirent plus à leurs bannières, et Cid-Hamed succomba dans une bataille, après avoir marié Gulbeyaz à un autre capitaine sarrazin, qui périt lui-même à son tour de la mort des guerriers, laissant sa veuve avec une fille âgée de treize à quatorze ans.

L'adversité ne cessa depuis cette époque d'accabler Gulbeyaz. Obligée de vendre ses biens, les uns après les autres, pour satisfaire les créanciers de son père et de son mari, elle se vit réduite pour vivre au travail de ses mains. Négli-

gée du prince, car la mémoire des chevaliers morts ne protége pas long-temps à la cour leurs filles et leurs veuves; repoussée peu à peu de tous ceux qu'elle avait crus ses amis dans des temps plus prospères; effrayée de l'indigence qui la menaçait, Gulbeyaz se souvint de la ville où elle avait passé son enfance, et du trésor que son père y avait enfoui sous ses yeux vingt ans auparavant. Cette pensée finit par occuper exclusivement son esprit, d'abord comme un regret, et puis comme un espoir. Après bien des hésitations, elle résolut d'entreprendre le voyage d'Arles. Emportant le peu d'argent qui lui restait, elle se rendit avec Zara, sa fille, au port le plus voisin de Cordoue, et s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour les côtes de Provence. La jeune Zara, initiée dans le secret de sa mère, et séduite surtout par ce qu'il y avait de mystérieux et de romanesque dans ce voyage, partagea l'enthousiasme de Gulbeyaz, lorsqu'elles abordèrent au rivage de cette contrée, dont elle avait été si souvent entretenue depuis le berceau. La mère et la fille ayant revêtu en débarquant le costume des femmes chrétiennes d'Espagne, firent à pied la route de Marseille à Arles, se livrant à mille suppositions pour chercher d'avance un moyen de s'introduire dans la mai-

son où les attendait le trésor de Cid-Hamed. Leur bagage était des plus légers. Un grand panier qu'elles portaient tour à tour contenait, avec quelques hardes, une forte corde de la longueur de vingt à trente pieds environ, et roulée sur elle-même.

Cette corde était, selon Gulbeyaz, le seul objet matériel qui fût utile au succès du voyage. « Il n'en fallut guère plus à Fatima, la femme du visir Hassem, pour délivrer son époux, » disait-elle à sa fille; et, afin de lui prouver qu'on réussit quelquefois à de grandes choses par de petits moyens, elle lui racontait l'histoire du visir, vieux récit de l'Ésope des Orientaux. Le visir Hassem, ayant encouru la disgrâce du Kalife son maître, fut condamné à passer le reste de sa vie renfermé au faîte de la plus haute tour de Bagdad; mais Fatima, sa femme, au lieu de s'abandonner à des larmes inutiles, vint, aux approches de la nuit, sous la fenêtre du prisonnier, avec un escarbot, un peu de beurre, un écheveau de soie, un paquet de ficelle et un paquet de cordes. Elle attacha autour du corselet de l'escarbot, une des extrémités du fil de soie, et, lui ayant frotté légèrement la tête avec le beurre, posa l'insecte contre le mur. L'escarbot, trompé par l'odeur du beurre, et croyant

qu'il y en avait une provision au haut de la tour, grimpa d'une pierre à l'autre jusqu'à la fenêtre du visir, et lui porta ainsi le fil de soie. Avec le fil de soie le visir soutira le paquet de ficelle, et avec la ficelle la grosse corde, qu'il fixa par un nœud au barreau de la fenêtre pour descendre et s'échapper. Par ce récit et par d'autres du même genre, Gulbeyaz entretenait sa propre confiance et celle de sa fille.

Ce fut le soir du second jour depuis leur débarquement qu'elles aperçurent le terme de leur pélerinage; et en reconnaissant ces lieux, où s'étaient passées ses premières années, Gulbeyaz, oublia un moment qu'ils n'étaient plus une patrie pour elle. Elle fit admirer à Zara la forme élégante de cette antique cité, qu'un poète maure avait comparée à une harpe. Elle lui montra à quelques milles de distance la montagne de *Cordes*, qui conservait et qui conserve encore ce nom de la conquête sarrazine. Elle lui fit suivre des yeux le cours majestueux du Rhône, entourant de ses deux vastes bras le fertile delta de Camargue; elle lui fit remarquer les quatre tours carrées qui dominaient le Cirque, rival du Colysée de Rome, et dernière citadelle où les Arlésiens avaient bravé les armes de Jussef-Ibin. Enfin elle nommait à sa fille les

clochers de toutes les églises qui avaient, pendant vingt ans, servi de mosquées aux vainqueurs. Tout à coup les cloches chrétiennes sonnèrent l'*Angelus*. Dans son attendrissement, Gulbeyaz, quoique fidèle musulmane, ne put entendre cette harmonie solennelle sans se prosterner religieusement, comme si c'était encore la voix du muezzin qui invitait les croyans à la prière, du haut de la tour de Saint-Trophyme.

Les émotions de Gulbeyaz eurent quelque chose de plus triste lorsqu'elle passa le long du fameux champ d'Alyscamp, cimetière consacré aux braves qui avaient payé de leur sang la défaite des Maures. Mais déjà elle n'était qu'à quelques centaines de pas des remparts, et elle n'hésita plus à franchir une des portes, en suppliant le bon génie qui semblait avoir jusque-là favorisé son voyage de l'empêcher d'échouer au port. En effet, venant au-devant de tous ses vœux, le hasard, sinon un bon génie, introduisit la mère et la fille dans la maison de Cid-Hamed dès cette nuit même.

Embarrassée de demander un asile, après avoir erré pendant une heure dans les rues tortueuses d'Arles, écoutant tous les bruits, lançant des regards furtifs à chaque fenêtre où scintillait une lumière, Gulbeyaz s'arrêta enfin

au Plan de la Cour, pour se reposer avec Zara sur le banc même de l'habitation qui fut autrefois la sienne. Qu'on devine quelles nouvelles sensations agitèrent, à cette place, la fille de Cid-Hamed, qu'on se la représente oppressée par ses souvenirs, n'osant prononcer une parole, pendant que Zara, épuisée de fatigue, penche sa tête sur ses genoux; qu'on se la représente, étrangère et musulmane, au milieu d'une cité chrétienne, tremblant, comme si elle était venue pour commettre un larcin, ou se comparant à un espion engagé dans un camp ennemi.....

Tout à coup des cris partent de la maison; ce sont des cris de douleur, les accens d'une femme..... Zara se réveille en sursaut de son demi-sommeil. Gulbeyaz se lève pour s'éloigner avec elle, lorsque la porte s'ouvre; et une servante, qui sort, aperçoit les deux musulmanes: « *Malavalisque!* (malpeste!) s'écria-t-elle après un mouvement de peur, qui sont ces inconnues? Je ne m'étonne plus que ma pauvre maîtresse ne puisse être délivrée du mal d'enfant lorsqu'il y a sous sa fenêtre une pareille sorcière!

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Gulbeyaz d'une voix si persuasive que la servante eut

quelque regret d'avoir ainsi rudoyé l'inconnue; nous sommes deux pauvres pélerines venues à la Sainte-Beaume du fond de l'Espagne, et le ciel nous a inspiré sans doute en faveur de votre maîtresse la pensée de traverser Arles à notre retour : car ma fille, en ramassant çà et là des fleurs et des plantes sur les bords des chemins, en a justement cueilli une qui contient un remède que j'ai vu souvent employer avec succès dans les cas difficiles par les médecins arabes. »

Passant d'un extrême à l'autre, et naturellement plus portée, comme toutes les servantes du monde, à croire à l'empirisme qu'à la médecine, l'Arlésienne s'empressa de faire entrer les deux étrangères dans la maison et les supplia elle-même de tenter au plus tôt l'essai d'un spécifique arrivé si à propos. Gulbeyaz ne la trompait pas : elle choisit un épi de seigle dans le bouquet de bleuets, de pavots et d'autres plantes cueilli par Zara, fit tomber une poussière végétale de quelques-unes des capsules du grain, et la mêlant avec un peu d'eau, dit à la servante de faire avaler à sa maîtresse cette potion, qui n'est plus un secret pour la médecine moderne. Une heure suffit pour en démontrer la vertu : l'accouchement eut lieu presque sans

douleur, et la servante, après avoir réclamé pour elle le mérite de sa confiance, fit généreusement la part de Gulbeyaz, qui se vit dès-lors accueillie par la famille avec toutes les prévenances d'une cordiale hospitalité. La maison était habitée par un fermier de Camargue, qui avait vainement désiré jusqu'à cette nuit que sa femme le rendît père. Il aurait cru manquer au plus saint des devoirs s'il n'avait invité les deux pélerines à s'arrêter quelques jours chez lui. Gulbeyaz n'eut garde de refuser. Tout allait donc au gré de ses désirs : traitée plutôt comme une parente et une amie que comme étrangère chez ses hôtes, elle eut un moment l'idée de leur révéler le but de son voyage; mais elle craignit malheureusement de changer leurs sentimens à son égard en éveillant leur cupidité. Peut-être devenant déjà avare elle-même au moment où elle avait son trésor sous les yeux et presque sous sa main, elle résolut de s'en emparer le plus secrètement possible, de peur d'être obligée de le partager.

Au bout de trois jours, ayant annoncé son départ pour le lendemain, elle attendit que la nuit fût venue pour procéder seule avec sa fille à l'enlèvement des diamans et de l'or de Cid-Hamed. Quand elle crut tout le monde endormi

dans la maison et dans la ville, elle descendit, à petit bruit de sa chambre, alluma une lanterne à l'aide d'un dernier charbon à demi éteint sous le couvre-feu, et passa de la cuisine au Ciel-Ouvert, suivie de Zara, qui portait la corde et le panier. La nuit était sombre quoique étoilée; le mistral, qui soufflait depuis la veille, s'engouffrait en mugissant dans la petite cour, et Gulbeyaz était obligée de protéger avec sa main la lumière vacillante, en dirigeant ses rayons sur la dalle principale du caveau. Le mot magique fut prononcé ainsi que le verset du Koran, et, docile à ce charme récité d'une voix tremblante, le caveau s'ouvrit : « Courage, ma fille, dit alors Gulbeyaz à Zara, en fixant la corde autour de sa taille comme une ceinture; courage, c'est à toi de descendre hardiment, et de remplir le panier. Vois quels brillans reflets fait jaillir de l'or et des diamans la lumière, qui, depuis plus de vingt années, n'avait pas visité cette ténébreuse voûte. Ne crains rien, ma fille, il n'y a là que le trésor déposé jadis par mon père; descends hardiment; dès que j'entendrai ton signal je t'aiderai à remonter.

— Je ne sais pourquoi je tremble, ma mère, dit Zara; mais il me semble que c'est dans mon tombeau que je descends pour jamais.

— Courage, ma fille, répéta Gulbeyaz; chasse ces vaines terreurs. C'est là vie et non la mort que tu vas chercher pour toi et pour moi. Si la force t'abandonne, les bras de ta mère ne laisseront pas échapper cette corde qui doit rester nouée autour de ton corps. »

Zara se recommanda au prophète, et se laissa enfin descendre dans le souterrain. Quand ses pieds atteignirent le sol, ils frappèrent sur un monceau d'or, et firent rouler quelques pièces monnoyées dont le son fit battre plus vivement le cœur de sa mère. « Vite, mon enfant, vite, lui cria-t-elle, remplis le panier. Encore, encore; je me sens la force de le soulever tout entier. Encore, encore; ne laisse pas un diamant ni un milleret : tout est à nous, c'est l'héritage de mon père.

— Voilà le panier rempli, dit Zara au bout d'un quart d'heure.

— Eh bien! maintenant délie la corde qui te ceint les reins, et attaches-y le panier; quand je l'aurai retiré du caveau, tu en sortiras à ton tour. »

Zara fit ce que lui commandait sa mère, et celle-ci essaya de tirer le panier à elle. Mais elle avait trop presumé de la force de ses bras, la corde lui échappa tout à coup, le panier retom-

balourdement au fond du caveau, et la dalle se referma d'elle-même. Gulbeyaz fut saisie d'horreur à cet accident inattendu. « Ma mère, ma mère, j'étouffe, je me meurs; de l'air, de l'air!... Avez-vous abandonné votre fille? »

Ces cris sourds, dont l'accent avait quelque chose de fantastique en traversant l'épaisseur du caveau, achevèrent de troubler la malheureuse Gulbeyaz; elle crut sa fille perdue, et oublia le mot magique ainsi que le verset du Koran qu'elle aurait dû prononcer, au lieu de se livrer au désespoir. Elle se prosterna furieuse sur les dalles, et chercha à les soulever ou à les écarter avec ses mains. Le sang jaillit de ses ongles, mais la pierre n'offrait aucune prise à leurs empreintes convulsives. « Ma mère, ma mère, je me meurs!... Ce cri parvint une dernière fois jusqu'à l'oreille de Gulbeyaz, et elle n'entendit plus rien que le sifflement de la bise. Alors elle poussa elle-même un cri déchirant, heurta violemment la tête contre la caveau, et resta là immobile, privée de ses sens, jusqu'au point du jour.

Ses hôtes se levèrent avec une inquiétude vague; ils avaient cru entendre des sons étranges pendant leur sommeil. La vue de Gulbeyaz étendue dans le Ciel-Ouvert, son visage teint de

sang, ses mains déchirées, leur révélèrent que ces sons effrayans n'avaient pas été l'illusion d'un rêve. Leurs secours empressés rappelèrent l'infortunée à la vie; mais elle avait perdu la raison sans retour. Ses discours incohérens ne purent apprendre rien de certain sur ce qui s'était passé. Aux questions qu'on lui adressait sur la disparition inexplicable de sa fille, elle éluda long-temps de répondre autrement que par des imprécations contre elle-même, ou quelquefois, en imposant silence à ceux qui l'interrogeaient, elle se baissait précipitamment et appuyait une oreille contre terre, comme si une voix souterraine lui parlait. La médecine déclara sa démence au-dessus de son art; un savant moine de l'abbaye de Montmajor fut appelé pour calmer cette ame en peine; mais comme elle répondait aux paroles de l'Évangile en invoquant Allah et Mahomet, il la crut possédée d'un démon musulman. La vue de l'or et des bijoux excitait les crises les plus cruelles de ce délire. Se dérobant aux soins de ses hôtes, Gulbeyaz déserta leur maison pour vivre errante dans la ville, tantôt sollicitant l'aumône, tantôt la repoussant. Les bruits les plus opposés, les soupçons les plus contradictoires pesèrent tour à tour sur l'étrangère; c'était chaque jour une

nouvelle interprétation de ses récits, où la vérité se mêlait souvent aux rêves de la folie. Mais l'étrangeté même de son malheur et de ses aveux protégea sa liberté. Elle vécut une année encore, mendiante, vagabonde, sans autre toit que la voûte du ciel ou quelque porche solitaire, et désignée par le peuple sous le nom de la pélerine folle.

Un matin on la trouva morte sur le Plan de la Cour, l'oreille contre terre, dans l'attitude qu'elle prenait si souvent, comme pour écouter les sons étouffés de la voix souterraine de sa fille.

Lecteur, je voudrais bien pouvoir vous dire si le trésor de Cid-Hamed a été enfin trouvé; je l'ignore, et ce n'a pas été du moins par le dernier propriétaire de la maison du Plan de la Cour, qui ne s'est pas même donné la peine de le chercher. Ce qu'il estimait le plus dans sa propriété, c'était une espèce de terrasse mauresque où il se rendait souvent pour contempler de plus près et face à face l'homme de bronze qui surmonte la tour de l'horloge, admirable statue dédaignée des antiquaires, mais dont tout véritable Arlésien est plus fier que le peuple de Rhodes ne l'était de son fameux colosse.

LITTÉRATURE ARLÉSIENNE.

---

§ II.

PASSEROUN.

HISTOIRE D'UN CHEVAL.

—

J'ai annoncé depuis long-temps un roman en deux volumes, Barral des Baux, qui est à peu près terminé, mais dont diverses circonstances peuvent retarder encore la publication. Dans l'origine, Passeroun ne devait être qu'un épisode de ce roman ; j'avais conçu Barral des Baux comme un récit presque entièrement historique ; tout l'intérêt romanesque était dans les épisodes, empruntés les uns à la tradition, les autres purement imaginaires ou fondés sur une anecdote, une note, une phrase, un simple nom de l'histoire.

En détachant Passeroun du roman où cet épisode, tel qu'il est développé ici, ne saurait plus trouver place, j'ai pour but de populariser par l'attrait de la fiction cette histoire de la république d'Arles, et ce nom des Baux, qui, je l'avoue, n'éveillent plus que des sympathies locales, et vont s'effaçant de plus en plus de la mémoire des hommes. Peut-être aussi les recherches que m'a coûtées un roman si court feront-elles présager favorablement des études que j'ai dû faire pour l'histoire proprement dite à laquelle il devait se rattacher. Je me garderai bien de hérisser de notes savantes cette composition légère ; elles ne prouveraient rien aux lecteurs qui ne les vérifieraient pas ; elles seraient inutiles à ceux qui possèdent mieux que l'auteur les vieux livres qu'il a dû feuilleter avant de prendre la plume.

L'idée de faire jouer un rôle qui ne soit pas purement passif à mon dextrier, appartient à tous les poèmes et romans de chevalerie, sans remonter à Homère, sans descendre jusqu'aux romanciers contemporains ; cependant je la dois à deux passages des *Loisirs Impériaux* du maréchal Gervais de Tilbury, que je citerai tels que je les trouve dans les Mémoires de l'avocat Annibert.

« Alphonse, roi d'Aragon, se piquait de donner

aux dames des fêtes publiques, des joutes, des carrousels, où les Arlésiens et les Aragonais, mêlés ensemble, se disputaient le prix de l'adresse, de la force et de la légèreté.

« Dans un de ces spectacles, où la plupart des chevaliers de la ville et de la suite du roi parurent armés et montés sur des chevaux caparaçonnés *à la mode d'Espagne et de Provence*, le coursier d'un d'entre eux, qui parcourait avec la rapidité d'un *oiseau* le champ destiné à la course, s'abattit tout à coup avec son homme, et resta étendu sur l'arène sans force et sans mouvement. Cet accident fut attribué par la multitude à une cause surnaturelle. Le cavalier culbuté apercevant dans la foule un gentilhomme, son ennemi, qu'on regardait comme l'auteur de l'aventure, le supplia humblement de ne point consommer sa vengeance, dans une aussi belle assemblée. Attendri par ses prières, l'auteur du prétendu maléfice, qui, dit-on, l'avait opéré en détournant la tête et proférant certaines paroles magiques, tourna son corps entier dans un sens opposé, et, au moyen de quelques mots non moins puissans, redonna au cheval sa première vigueur, si bien que ne lui restant de sa chute qu'une sueur abondante, il remporta toute la gloire de la journée. »

« ... Dans un bal que le roi d'Aragon donna à Arles, dans la maison de Gervais de Tilbury lui-même, tandis qu'un chevalier, habile musicien et ardemment convoité par les dames (*à dominabus invidiosè desideratus*) les faisait danser au son de la viole ou de la guitare, son cheval suivait la cadence et étonnait les spectateurs par la justesse de ses mouvemens. On ne manqua pas d'imaginer qu'il était fée ou d'une race mêlée avec les démons; mais le pauvre animal eut une destinée bien triste; car son maître étant mort, il refusa obstinément à manger, et se brisa la tête contre une muraille. »

Je n'ai pas fait de Passeroun un cheval fée, mais j'ai

profité de l'indication pour le faire passer pour tel. Le conte de son origine aurait pu être encore plus merveilleux, mais je l'ai mis dans la bouche d'un personnage qui est plus heureux de *conter* que de *croire*. Je dois ajouter en passant que l'idée de ce conte du second chapitre me fut suggérée par le début d'une nouvelle insérée dans un *Annuaire* anglais, que je voulais d'abord traduire pour la *Revue de Paris* de 1830, et que je publiai comme traduit, mais qui se trouva être tout-à-fait de mon invention, sauf le premier paragraphe, que j'ai encore changé depuis, en transportant la scène d'Espagne en Provence.

Malgré la couleur historique du récit, tout le roman de Passeroun est une fiction : je ne pourrais même que très-difficilement réconcilier les dates avec les noms, quoiqu'il s'agisse évidemment, quant aux faits, de la grande querelle entre la maison de Barcelone et la maison des Baux, dans la seconde partie du douzième siècle. Je puis renvoyer le lecteur au chapitre VI du second volume d'Annibert, et au narré du sujet de la guerre entre les comtes de Provence et les princes des Baux, dans l'*Histoire de Provence* de Bouche, tome II, p. 124. Mais n'ayant nullement écrit avec les livres de ces auteurs sous la main, je serais une autorité bien inexacte si on me lisait moi-même autrement que comme un romancier. Je m'estimerai fort heureux si je n'ai pas été trop infidèle aux caractères du temps; car, persuadé que le costume change, mais non les hommes ni leurs passions, j'ai mis en scène des caractères vrais dans notre siècle comme dans le douzième, entre autres M. Espeli, l'aubergiste de La Graïlle, que l'orthographe, sinon la chronologie, empêchera j'espère de confondre avec M. Expilly, neveu de l'abbé Expilly, et mort depuis quelques années seulement : — honneur à sa mémoire! il mourut marguillier de l'église principale de Saint-Remy, et, plus patient encore que notre Espeli, non-seulement il avait

dressé admirablement son âne, mais encore un dogue de boucher, qui allait seul à la chasse, et lui rapportait des lièvres ou des perdreaux avec toute la conscience d'un bon serviteur de la race canine.

J'ai bien emprunté à l'histoire Hugues des Baux, Dragonet de Mondragon, la comtesse de Roquemartine, Pierre Vidal, etc.; cependant, si l'histoire les réclamait, je ne pourrais les lui rendre tels qu'elle me les a fournis. Ce ne sont d'ailleurs que des esquisses; peut-être ai-je pris moins de libertés avec Barral des Baux, l'archevêque Jean Baussan, Bertrand Ventairon et les autres caractères du roman plus considérable, où je raconterai l'extinction de notre république en 1250. Il serait donc superflu de transcrire ici une longue notice sur la maison des Baux que je réserve pour cet autre ouvrage: je me contenterai de rappeler au lecteur que les seigneurs des Baux balançaient, dans le douzième siècle, l'influence du roi d'Aragon et des comtes de Provence sur nos provinces méridionales. Cette maison des Baux, aujourd'hui éteinte, mais dont le sang coule encore dans les veines de mainte race royale, faisait remonter son origine jusqu'à Balthazar, un des trois Mages, quoique certains généalogistes se contentent de la faire dater des pairs de Charlemagne. L'histoire ne s'en occupe sérieusement qu'au onzième siècle, où la possession du Rocher des Baux lui donna son nom (en latin *Baussio*). Le mot *Baux* s'applique, en vieux provençal, à tous les lieux élevés; mais le rocher des Baux était le rocher par excellence, l'aire d'où ces aigles redoutés s'élançaient à la conquête de tout le Midi, prenant position de distance en distance, tantôt dans la plaine, tantôt sur les montagnes, ici pour recueillir la dîme des troupeaux, là pour créneler les hauteurs. En vain le Lion d'Arles, jaloux de ce voisinage, hérissait sa crinière, et *s'armait de son épée*, la république anti-féodale n'avait pu empêcher le fier baron de se fortifier à sa porte même.

Le château de Trinquetaille appartenait au seigneur des Baux, en vertu d'une charte. La superstition seule avait pu borner les envahissemens des princes de la maison des Baux : leurs domaines, les terres baussenques, étaient au nombre de 79; mais une tradition mystérieuse leur défendait d'aller au-delà de ce chiffre, dont les figures se combinaient selon les règles de la cabale. Leur ambition n'avait donc plus d'autre but que le titre de comtes de Provence et de rois d'Arles, qu'ils disputaient aux Bérengers et aux divers princes de la maison de Barcelone.

Dans l'énumération des gentilshommes rangés sous la comète aux seize rais d'argent à champ de gueules (blason des Baux qui rappelait probablement l'étoile apparue aux trois mages), C. Nostredame nomme soixante chevaliers, chefs de famille ou représentant les branches cadettes, et il n'en compte que quatre de plus sous la bannière du comte de Provence.

La maison des Baux signa sa propre déchéance le jour où Baral vendit lâchement et perfidement à Charles d'Anjou la république d'Arles, qui dans le péril commun l'avait élu son podestat. Depuis ce jour, il semble que le sol provençal refusa ses sucs nourriciers de prouesse et vaillance à cette souche ingrate. Ses titres lui restent, ils augmentent même, mais elle perd une à une toutes ses racines, et se transplante sur la terre d'Italie, où elle périt faute de rejetons, dans le quinzième siècle, dans la personne d'Elise des Baux, dame des Baux et d'Eguilles, comtesse d'Avelin, de Fribourg, de Neufchâtel et de Beaufort, vicomtesse de Turenne, etc. L'héritier de la dame des Baux fut, par substitution, Louis de Châlons, son neveu, prince d'Orange, fils de Jean, prince d'Orange, et de Marie des Baux, sa sœur germaine.

La maison de Montdragon, également éteinte, était originaire de Dauphiné; son blason repose sur une fable,

la destruction d'un de ces dracs ou dragons d'eau qui ravageaient le pays, comme jadis la Tarasque. Ses vrais titres de noblesse sont pour nous Arlésiens dans nos chartes républicaines, où les Dragonet de Montdragon figurent plusieurs fois comme podestats. La poésie des troubadours a consacré aussi ce nom dans la description de ce tournois où Raimbaud de Vacqueiras raconte si froidement les prouesses de la chevalerie du douzième siècle.

Je ne me charge pas de prouver que Passeroun repose sous le cyprès planté au Mâs de Gaillard par Dragonet de Montdragon. Cet arbre, qui n'a qu'un rival et un contemporain en Europe, le cyprès du Généralife de Grenade, donne aujourd'hui son nom au nouveau Mâs de Gaillard dont il domine la toiture. La tradition du pays rattache à cette pyramide végétale d'autres souvenirs que ceux de mon roman. Après avoir protégé une humble maisonnette, LE CYPRÈS a vu s'élever à l'abri de ses myriades de rameaux une résidence élégante. Une fée est venue du continent américain présider à cette construction nouvelle, et admirer cet arbre géant, digne des vieux sapins de ses forêts natales.—Pour moi, je n'ai jamais pu apercevoir de loin cette haute et verte cime, respectée par la foudre depuis neuf siècles, sans éprouver un sentiment de vénération que n'inspirent pas ordinairement les êtres inanimés; c'est qu'il y a pour moi mieux qu'une hamadryade ou une des fées de la forêt enchantée du Tasse, sous cette rugueuse écorce..... A sa vue, je puis d'un seul mot évoquer les plus touchans souvenirs de mes premières années avec les patriarcales figures d'un aïeul et d'une aïeule souriant à mes jeux, et qui avaient eux-mêmes joué, enfans, sous cette ombre protectrice.

PASSEROUN.

CHAPITRE PREMIER.

« Je voudrais savoir, dame Doloride, dit Sancho, quel nom a ce cheval? — Quel nom? répondit la Doloride, ce n'est pas le nom du cheval de Bellérophon qui s'appelait Pégase, ni le nom de celui d'Alexandre-le-Grand, appelé Bucéphale, ni le nom de celui de Roland-Furieux qui avait nom Brillador; il ne se nomme pas davantage Bayard, comme le cheval de Renaud de Montauban, ni Frontin comme celui de Roger, ni Bootes, ni Pirithous, comme on dit que s'appellent les chevaux du soleil; enfin il ne se nomme pas non plus Orélia, comme le cheval que montait l'infortuné Rodrigue, dernier roi des Goths, à la bataille où il perdit la vie et son royaume.

Don Quichotte, 2e Part., chap. XL.

Malgré son ciel presque toujours bleu et sans nuage, sa riante mer Méditerranée, son Rhône au limon fécondant, qui comme le Nil jette ses deux bras autour d'un autre Delta, ses vallons aux fruits savoureux et ses montagnes parfumées de lavande et de thym; malgré ses villes modernes et ses ruines rivales des ruines de

l'Italie des Romains, ou de l'Espagne des Goths et des Maures, la Provence est souvent plus belle des dons que lui prête l'imagination poétique de ses troubadours, que des trésors réels de son climat, de ses sites et des monumens de trois civilisations successives. Il est même plusieurs lieues d'étendue à travers cette contrée où le voyageur peut, à bon droit, s'étonner du caractère âpre et sauvage de la nature, de l'infertilité rebelle du sol et même de la triste monotonie du paysage. Qui oserait vanter les charmes de la Provence sur cette route de Lambesc à Orgon, que bordent par intervalles quelques saules au tronc mutilé ou des mûriers dépouillés de leurs feuilles, avec de rares oliviers gris de cendre épars dans un champ, et çà et là une masure abritée contre une palissade de sombres cyprès? Supposez que sur cette route le mistral impétueux soulève les épaisses couches de la poussière, et qu'un soleil ardent achève de brûler la dernière verdure d'une végétation avare ou épuisée par six mois de sécheresse, pendant que l'invisible cigale vous poursuit de son bruit importun, vous chercherez bientôt du regard si quelque oasis ne complette pas au moins la comparaison que vous vous permettez de faire entre les déserts de l'Afrique et ceux de la Provence...

Consolez-vous, vous approchez des lieux où le moyen-âge tenait ses cours d'amour; la silhouette des Alpines se dessine devant vous plus élégante, un clocher en aiguille va se dresser à l'horizon; voici des prairies, des jardins, une eau limpide et une ville entourée d'une ceinture d'ormeaux qui a remplacé son enceinte crénelée... C'était le vieux Glanum des Romains, c'est aujourd'hui Saint-Remy.

Je ne sais si, à l'époque où commence ce récit, au milieu du douzième siècle, la route d'Orgon à saint Remy était plus riante; j'en doute, et si nous y trouvons un cavalier qui y voyage sans éperonner sa monture, ce n'est pas qu'il soit moins pressé que nous d'arriver à la ville, où il doit passer la nuit. Ce cavalier est de ceux qui, par métier, ménagent leur monture: il escorte en personne quatre coursiers de prix, qu'un palfrenier conduit en lesse; il va et vient autour d'eux avec une surveillance jalouse; inquiet de leur moindre mouvement, il arrange sans cesse les housses qui les protégent imparfaitement contre les mouches dont leur queue frappe, en vain, le nuage tourbillonnant. C'est un marchand, un courtier de chevaux, un maquignon, comme nous dirions aujourd'hui, et non un chevalier. Arrivé récemment d'Égypte, il

chemine par petites journées depuis Marseille, et se send à Arles, où il espère trouver des amateurs dignes d'apprécier ses quadrupèdes de pur sang arabe, et dont la généalogie est aussi bien constatée que celle du plus illustre baron.

Avec les premières ombres du crépuscule, le marchand entra dans Saint-Remy, et il s'arrêta à la première auberge qu'il trouva sur sa gauche, soit que ce fût la meilleure, soit que ce fût la seule. C'était l'auberge de la GRAÏLLE, ainsi nommée de la corneille qui lui servait d'enseigne, oiseau loquace comme la pie, et que les mauvais plaisans du pays affectaient quelquefois de prendre pour l'emblême parlant de maître Espeli quand ils voulaient dénoncer aux étrangers le caractère de l'hôtelier, un des plus bavards de sa profession. Cette auberge existe encore; l'enseigne du moins, car la maison a été rebâtie plus d'une fois, ce qui fait que je renonce consciencieusement à la décrire, quoique j'en connaisse tous les recoins, et surtout le jardin, pour y avoir souvent joué dans mon enfance, pour y avoir même reçu mon baptême de franchise. C'est là qu'un jour, ayant grimpé imprudemment sur la margèle du puits afin d'atteindre la branche la plus élevée d'un abricotier chargé de fruits encore verts, le pied me glissa, et

sans les cris d'effroi d'un mien cousin, mon complice, je ne serais peut-être pas sorti vivant de cette piscine. En effet, le jardinier me retira à demi asphyxié; mais en revanche, condamné par la vertu miraculeuse de cette immersion, à ne jamais trahir la vérité..... même en écrivant des contes.

L'aubergiste de la *Graïlle*, qui descendait plus souvent dans la cave que dans son puits, n'était pas comme son historien, le plus véridique des conteurs : il ne se piquait même pas de rester toujours dans les limites du vraisemblable, quand il cherchait à dédommager ses hôtes de la maigre chère de son auberge par les agrémens de sa faconde. C'était à la fois le complimenteur le plus amphatique et le plus obstiné contradicteur qu'on pût voir. Avec ces deux qualités d'esprit qui sembleraient devoir s'exclure, maître Espeli était riche en ressources pour empêcher la conversation de languir.— Notre maquignon, qui le connaissait de longue date, sourit quand il le vit s'approcher de la table où déjà on lui servait son souper. « A beau mentir qui vient de loin; » il pensait sans doute à ce proverbe, et se sentait de force à lutter avec son hôte, sur quelque sujet que celui-ci voulût l'entreprendre.

« En vérité, maître Coussane, dit maître Espeli en l'abordant, je vous félicite de votre heureux retour : vous ne pouviez ramener de plus beaux coursiers, sur mon ame! ni arriver plus à propos. Le comte de Barcelone, qui est à Arles, ne quittera pas la république sans donner au moins un tournoi, et ses chevaliers ou les nôtres ne laisseront pas long-temps dans vos écuries des montures comme celles à qui je viens de faire mesurer moi-même une bonne ration d'avoine.

— Grand merci, deux fois grand merci, maître Espeli, car votre avoine est certes ce que vous avez de meilleur dans votre auberge, et vos complimens sont d'un connaisseur; aussi j'ai dû m'étonner en apercevant dans votre étable, au lieu du bon cheval que je vous vendis il y a quelques années, un coursier aux longues oreilles, qui usurpe, il me semble, le meilleur coin du ratelier.

— Ne dites pas de mal de mon roussin, maître Coussane; il y a six mois, je me suis défait de votre cheval, avec un honnête bénéfice, en prenant cet âne par-dessus le marché. Mais aujourd'hui, j'ai si bien dressé l'âne que je ne le céderais pas à moins d'un bénéfice égal à celui de mon premier troc.

— Quoi donc! vous êtes-vous donné la peine de dresser au manége le plus entêté des quadrupèdes?

— Le plus entêté des quadrupèdes! voilà justement ce que me disaient nos Remigeois, maître Coussane : pas si entêté que moi, répondis-je aux railleurs, et en effet, je leur ai montré qu'il n'y avait pas de Bucéphale qui ne pût trouver son Alexandre. Ma persévérance n'a pas été perdue : on ne saurait citer un cheval plus docile à son maître que mon âne; il n'en est pas de plus infatigable à la marche et de plus vite à la course, excepté toutefois, j'en conviens, le coursier par excellence, celui du seigneur Dragonet de Montdragon... et encore si Passeroun n'était pas un cheval-fée, mon âne ne craindrait pas de le défier comme les autres.

— Ce fameux Passeroun vit donc encore?...

— Il vit, maître Coussane, et il n'est ni fourbu ni poussif, je vous assure. Il fallait voir comme au dernier tournoi son maître le faisait caracoler dans l'arène, et avec quelle facilité il désarçonna, l'un après l'autre, selon son usage, tous les champions rangés sous la bannière du seigneur Hugues des Baux.

— J'espère bien, cependant, maître Espeli, que parmi mes quatre arabes, il en est au moins

un qui soutiendrait victorieusement le choc de votre Passeroun...

— Ne vous y fiez pas, maître Coussane; et vendez-les avant de les mettre à cette épreuve.

— Je vous ai laissé vanter votre âne, maître Espeli; à mon tour, permettez-moi donc de vous demander si vous avez remarqué cet alezan que j'ai bouchonné moi-même en arrivant à l'écurie, en l'appelant familièrement Alibey... dites-moi si Passeroun a cette encolure, ces jambes de cerf, cet œil ardent, ces oreilles qu'on prendrait pour de petites ailes...

—Je me contenterai de vous dire que ce n'est pas Passeroun.

— Mais savez-vous qu'Alibey m'a coûté cinq cents marcs d'argent? Savez-vous que le chef sarrazin, son dernier maître, avait donné pour l'avoir un beau cimeterre de Damas à poignée d'or inscrustée de diamans et la plus belle femme de son harem?

— Je sais que Dragonet de Montdragon ne céderait pas son Passeroun pour tous les cimeterres et toutes les femmes du monde.

— Oh! le dernier maître d'Alibey n'eût pas donné non plus Alibey pour tous les trésors de l'Orient; mais les armes sont journalières : fait prisonnier dans un combat, il reconnut qu'il y

avait quelque chose qui lui était plus nécessaire encore que son cheval : sa liberté, — et il consentit, en pleurant, à abandonner son cheval pour sa rançon.

— Il y a cette différence, maître Coussane, entre votre Alibey et Passeroun, que celui-ci ne laisserait jamais tomber son maître au pouvoir d'un ennemi : gravissant les montagnes comme un chevreuil, franchissant barrières et murailles comme un oiseau, nageant dans l'eau comme un poisson, s'élançant avec la même intrépidité à travers une forêt de lance, ou à travers les broussailles et les haies vives... C'est un cheval-fée, vous dis-je.

— Un cheval-fée, un cheval-fée! S'il était fée ne devrait-il pas faire trouver de temps en temps quelques sous melgoriens ou raymondins, à son maître, car, si je m'en souviens bien, Dragonet de Montdragon était avant mon voyage le plus pauvre chevalier de la république d'Arles.

— L'objection est spécieuse, maître Coussane; Dragonet de Montdragon est aujourd'hui plus pauvre que jamais. Il ne lui reste guère que le Mas de Gaillard, à une demi-lieue d'ici; et encore tous les Juifs de la république ont, je crois, hypothéque sur ce petit domaine où, quand il n'est pas à Arles, Dragonet vit en vrai fermier

plutôt qu'en chevalier avec la jolie Annette Perdigoune, sa maîtresse.

— Sans lui faire tort, je prévois que votre Dragonet pourra bien finir par être forcé de vendre son cheval pour payer son fourrage.

— C'est justement là, peut-être, que Passeroun l'attend, soit pour reconnaître les bons soins de son maître par quelque tour de son métier de fée, soit pour s'en retourner là d'où il est venu il y a cent ans.

— Il y a cent ans, maître Espeli ?

— Pour le moins, maître Coussane ; certaines gens, qui ont peur de passer pour crédules, prétendent avoir connu le père de Passeroun, dans les écuries du père de Dragonet ; mais je suis convaincu, quant à moi, que c'est toujours le même cheval qui sert de monture à cette famille, depuis que le sire de Montdragon-Gaillard l'acheta, il y a plus d'un siècle, à mon trisaïeul.

— Votre trisaïeul avait-il donc l'honneur d'être marchand de chevaux, maître Espeli ?

— Il avait l'honneur d'être aubergiste, maître Coussane, et c'est ce qui lui procura l'agrément de recevoir un jour, dans ce logis, un maquignon plus madré que vous encore, maître Coussane.

— C'était...

— Le diable en personne.

— Oh! c'est une de vos vieilles histoires...

— Je vous l'ai peut-être déjà contée.

— Mais non, je ne crois pas, et tenez, pendant que je soupe, je puis bien vous écouter, maître Espeli : car je suis curieux de savoir si la généalogie de Passeroun vaut celle d'Alibey, que je pourrai vous raconter à mon tour. »

En ce temps-là, les jongleurs, les troubadours et les conteurs comme maître Espeli, n'imprimaient pas leurs sirventes, leurs légendes et leurs contes : ils se contentaient généralement du succès d'un récit oral : maître Espeli commença le sien en ces termes, aussi enchanté de trouver un auditeur pour un conte qu'il avait fait déjà dix fois, que nous le serions aujourd'hui, nous autres auteurs, de trouver un libraire qui accepterait la dixième édition de nos romans, de nos nouvelles et de nos poèmes.

CHAPITRE II.

« Ses pieds étaient plats comme l'argent battu ; quand il hennissait, il semblait au moment de parler, et ses oreilles étaient comme de petites ailes. Son père avait nom Wasil, et sa mère Hemema. »

(*Roman d'Antar.*)

Este tal caballo, segun es tradicion antigua, fue compuesto por aquel sabio Merlin.

(*Don Quijote*, part. 2.)

Et ce cheval, selon une antique tradition, fut créé par le sage Merlin.

—

Le Conte de l'aubergiste.

—« C'était au mois de novembre, le lendemain du jour des Morts ; depuis le matin il avait plu ; mais après le coucher du soleil ce fut le tour du mistral, qui souffla toute la nuit. Mon bisaïeul, aubergiste qui n'était pas plus charitable qu'il ne faut, trouvait un sujet de gaieté dans le bruit des tourbillons de sable et de gravier qui frappaient obliquement les carreaux de ses fenêtres. « Croyez-moi, disait-il à deux convives attablés avec lui dans sa cuisine, et qu'il aidait à vider un flacon de vin blanc, croyez-moi,

une nuit comme celle-ci est une bénédiction pour nous autres publicains; elle nous amène toujours quelque voyageur qui, trop heureux de trouver un abri, s'inquiète peu que l'omelette soit faite avec des œufs frais, ou que le vin sente un peu l'aigre. L'auberge de la *Graïlle* vaut ce soir le meilleur palais d'Avignon pour le voyageur le plus difficile; car le diable lui-même, s'il était en route, ne saurait aller plus loin que Saint-Remy par un temps pareil. Qu'en dites-vous, père Hilarion? Ai-je tort, maître Saturnin?»

— Les deux hôtes de mon trisaïeul, l'un gros moine de l'ordre de Saint-Benoît, l'autre barbier, apothicaire et chirurgien de son triple métier, allaient sans doute lui répondre, lorsqu'ils entendirent le galop d'un cheval, et presque en même temps le marteau de la maison violemment agité prouva que les aubergistes n'ont pas tort de compter sur les bénéfices de la tempête. Mon trisaïeul se leva lui-même pour aller ouvrir, disant à sa fille Louison d'apporter un second flacon au moine et au barbier. Il trouva à sa porte un cavalier qui descendait d'un beau cheval blanc. « Vous arrivez à temps, senhor, dit mon trisaïeul au nouveau venu, car voilà une nuit comme je n'en avais pas vu encore depuis celle où dom Bernard, Dieu ait son ame! se noya

dans le grand torrent. Entrez, seigneur, je vous promets un chapon gras pour votre souper, avec le meilleur vin de toute la Provence. Si vous voulez venir à la cuisine, vous vous y réchaufferez, en attendant, auprès d'un excellent feu et en bonne compagnie. Entrez, senhor, le garçon d'écurie aura soin de votre cheval; permettez que je porte moi-même votre valise...

— Mon hôte, merci pour mon cheval, répondit l'étranger d'une voix sombre qui fit tressaillir mon trisaïeul malgré lui, mais le souper que tu m'offres sera pour un autre; conduis-moi à la chambre que tu me destines, car j'ai plus besoin d'un lit et d'un médecin que de ton chapon gras et de la meilleure compagnie du monde. Je suis bien malade, mon ami.

Mon trisaïeul regarda plus attentivement celui qui parlait ainsi, et ne sut que répondre à un pareil refus, quoiqu'il ne pût penser, à en croire ses yeux, que cet inconnu fût réellement malade, ni qu'il eût l'habitude de jeûner. Il le précéda sans rien dire jusqu'à sa chambre et y déposa sur une chaise la lourde valise qu'il avait détachée de la croupe du cheval. Là, il se préparait à recommencer au moins la moitié de son offre, lorsque le voyageur lui répéta qu'il

allait se coucher et qu'il n'avait besoin que d'un médecin.

« Senhor, lui dit mon trisaïeul, cela se trouve à merveille; il y a dans la salle du bas le docteur Saturnin, digne par sa science d'être le médecin d'un pape, car il a étudié à Montpellier, où il a fait pendant trois ans la barbe à toute l'Université. Pendant que vous vous coucherez, je vais lui dire de monter, et j'espère que le docteur vous prouvera que vous n'avez rien de mieux à faire que de vous livrer à votre appétit. En tout cas le chapon vous sera servi en bouillon... »

— Après ce discours mon trisaïeul redescendit.

« Eh bien! dit-il à ses deux convives de la salle basse, je me suis trompé. C'est une pratique qui vous regarde, maître Saturnin; le voyageur se croit malade; montez donc pour le voir et le dissuader de faire diète; car, par saint Paul! je ne comprends pas qu'on demande un médecin avec une figure enluminée comme la sienne.

— Ne vous fiez pas aux apparences, mon cher hôte, dit le docteur-barbier tout ravi de trouver une occasion d'exercer son art, et qui s'empressa de se draper avec son manteau pour se donner un air plus doctoral; ne vous fiez pas aux apparences : j'ai vu bien des malades tré-

passer qui ne se mettaient entre nos mains qu'avec répugnance, parce qu'ils pensaient n'avoir qu'une indisposition légère. D'ailleurs les nobles voyageurs sont plus délicats que nos rustres qui, Dieu me pardonne! avec leurs robustes santés, laisseraient mourir de faim leur docteur s'ils n'avaient besoin du barbier le dimanche. Soyez tranquille, maître Espeli, si je ne rends pas l'appétit au voyageur, ce sera chez vous que nous boirons à sa santé. »

Le docteur monta, rêvant déjà dans l'escalier à la manière dont il s'y prendrait pour entretenir le plus long-temps possible la maladie qu'il était appelé à soigner. » N'allons pas, disait-il, comme cela m'est déjà arrivé, le saigner à blanc du premier coup. Je veux le guérir pour être payé par lui-même; les héritiers de ce temps-ci sont la plus ingrate engeance du monde. »

Sûr de ses bonnes intentions, maître Saturnin s'approcha du lit où le malade s'était déjà étendu :

« Serviteur à votre seigneurie, dit-il; je suis le docteur qui vous apporte la santé.

— La santé! docteur; il est trop tard.

— Trop tard! s'écria maître Saturnin, qui se hâta de prendre le bras et de chercher le pouls du voyageur, comme s'il eût craint que son ma-

lade ne lui échappât avant qu'il eût le droit de réclamer au moins le prix d'une visite; trop tard! mais non, senhor, rassurez-vous, ce pouls est encore plein de vie, il bondit sous mon index comme un jeune chevreau. Je vais vous ouvrir la veine, et vous en verrez jaillir un sang riche, rutilant, dont la trop grande abondance cause seule votre mal...

— Il est trop tard, vous dis-je, répliqua le malade; mon mal est au-dessus de votre science.

— Au-dessus de ma science! dit le docteur, qui laissa aller le pouls avec quelque dépit, l'amour-propre l'emportant un moment chez lui sur l'intérêt.

— Au-dessus de votre science, quoique vous soyez l'Hippocrate de la Provence, continua le malade d'une voix ferme qui commandait le silence; ne m'interrompez pas. Il est onze heures: à minuit je ne serai plus. Je ne vous ai point fait appeler, docteur, pour demander les secours de votre art, je savais qu'ils seraient inutiles; mon heure est venue. Mais avant de mourir j'ai des réparations à faire à ce monde que je quitte. Dans cette valise est une bourse de velours rouge qui contient environ dix mille sous melgoriens. Par votre profession vous êtes à même de m'indiquer quelqu'un dans ce vil-

lage à qui je pourrais laisser cette somme pour être employée en bonnes œuvres. »

Le malade avait placé sa valise sous son chevet; il en tira un énorme sac de velours rouge; et, quoiqu'il fût plein, il en sortit un son qui accusait la présence de l'or. Le docteur, à ces paroles, à cette vue et à ce son tentateur, oublia tout d'abord son amour-propre de savant; et là, tout éveillé, oubliant aussi la médecine en présence de son malade, il fit dans l'espace de quelques minutes le rêve le plus éblouissant.

« Eh bien? lui dit le voyageur, qui attendait sa réponse.

— Pardon, seigneur, répondit enfin maître Saturnin, je cherchais dans ma mémoire tous les malheureux et tous les malades de cette contrée, qui, Dieu le veut, est la plus pauvre de toute la Provence. Je les rassemblais en imagination; je les conduisais tous dans un magnifique hôpital que je bâtissais avec votre or; je les voyais pourvus de tout, et recevant gratuitement les soins qu'exigent leurs souffrances ou leur misère; je me voyais moi-même heureux du simple titre de physicien de cette maison des pauvres, et leur montrant votre nom, celui de leur bienfaiteur, gravé en lettres d'or sur le marbre, au frontispice de l'entrée principale.

— Vraiment, dit le malade, votre idée est aussi ingénieuse que charitable. Vous êtes bien l'homme que je cherchais : voilà l'argent destiné à cette pieuse fondation ; mais je vous dispense de l'honneur que vous voulez faire à mon nom, car je prétends rester inconnu. Adieu, docteur ; daignez seulement venir demain assister à mes funérailles, et avoir soin que mon cheval accompagne mon cercueil.

Si maître Saturnin n'eût pas reçu le sac et senti le poids de son contenu, il aurait pu douter encore ; mais comment douter des paroles de l'inconnu avec des preuves palpables dans la main ? pour lui montrer jusqu'au bout qu'il avait trouvé en lui un vrai chrétien, il lui dit en le saluant :

— Vos instructions seront remplies ; mais, senhor, puisque votre mort est si proche, vous avez plutôt besoin du médecin de l'ame que du médecin du corps. Il y a là-bas un bon moine de l'ordre de Saint-Benoît... Dois-je lui dire de monter ?

A peine maître Saturnin eut-il prononcé la première de ces phrases qu'il se mordit les lèvres à cause d'une mauvaise idée qui lui vint, et s'il continua, ce fut si bas, si bas..... qu'il espérait ne pas avoir été entendu ; mais le malade lui dit : — Un moine ! seigneur doc-

teur; je vous remercie. En effet; priez-le de monter, je serai charmé de le voir.

— ... Peut-être, reprit maître Saturnin, qui voulut réparer sa sottise, peut-être est-ce chose inutile pour un homme aussi bien préparé que vous à mourir, pour un homme si charitable, et dont l'ame ira tout droit dans le ciel...

Le malade fit entendre un murmure qu'on aurait pu prendre soit pour le premier bruit du râle des moribonds, soit aussi pour le ricanement du délire. Le docteur tressaillit, quoiqu'il dût être habitué à tous ces symptômes de maladie.

— Priez-le de monter, répéta le malade; l'heure approche...

— Peut-être votre seigneurie, dit maître Saturnin hasardant enfin l'expression de sa véritable pensée, peut-être votre seigneurie fera bien de ne pas parler au père Hilarion du sac de velours. Ce bon père pourrait croire que l'argent que vous me remettez serait mieux dans la caisse de son couvent... Et s'il allait jeter quelque soupçon sur ma moralité...

— Ce qui s'est passé entre nous, répondit l'étranger, restera entre nous; mais, docteur, faites monter le moine.

Maître Saturnin cacha le sac sous son manteau,

et après un dernier adieu descendit dans la salle basse, où le moine et l'hôte l'attendaient.

— Eh bien? demanda mon trisaïeul.

— L'étranger avait raison, répondit maître Saturnin, il n'a pas long-temps à vivre. Père Hilarion, mon rôle est fini, le vôtre commence; il vous prie de monter... Adieu, amis...

— Vous êtes bien pressé, dit mon trisaïeul; l'orage gronde toujours... Allons, encore un verre de ce bon vin.

— Il n'y a pas d'orage qui tienne; il est temps que je rentre chez moi. Bonne nuit!

Mon trisaïeul resta seul pendant que le moine montait auprès du malade, et que le docteur, bravant la pluie, le vent et le tonnerre, s'en allait bien vite porter chez lui son précieux dépôt, s'occupant déjà de l'emploi qu'il devait en faire. Mais, soit qu'il n'eût réellement pas eu un seul moment la pensée qui semblait avoir si bien répondu à la charité du malade, soit qu'il n'eût fallu que la possession du legs pieux pour le faire changer d'idée, il se disait déjà, à peine sorti de l'auberge de la Graïlle : « Saturnin mon ami, enfin le ciel est juste. Après avoir, pendant quatre ans, servi de valet à toute l'université de Montpellier par amour de la science, après avoir pendant vingt ans rasé les manans de ce village

à barbe de bouc, accouché leurs femmes et drogué leurs bestiaux, tu étais encore pauvre comme le premier jour. Toi, le plus habile docteur de toute la Languedoc, tu étais condamné à être ignoré dans une bourgade, pendant que des charlatans ignares sont en chaire à Montpellier. Or, à ton tour, Saturnin, tu vas tâter le pouls du pape et des cardinaux. Demain, sans rien dire, je pars; et quand une dévote en mal d'enfant enverra à deux heures du matin appeler l'accoucheur, ce ne sera plus moi qu'on réveillera. »

Rentré chez lui, maître Saturnin n'eut rien de plus pressé que de s'enfermer dans sa chambre, et là de contempler le sac de velours rouge avec amour, sans songer à se plaindre d'être couvert de sueur et tout essoufflé pour avoir porté de l'auberge jusqu'à son logis le trésor des pauvres. Après l'avoir bien contemplé et bien pesé, il en délie le cordon, allonge la main droite pour retirer une poignée de la précieuse monnaie qu'il contient..... Mais c'est assez nous occuper pour le moment de la joie du physicien : retournons auprès du malade, que nous avons laissé, il est vrai, en sainte compagnie.

« Mon frère, lui dit en entrant le père Hilarion, puisque vous avez confiance en la sainte

Église, tout n'est pas désespéré dans votre état; la confession, en vous débarrassant des souillures du péché, sera peut-être pour vous comme la piscine de Siloé, qui purifiait l'ame et le corps. Prenez en main ce scapulaire, il est plus fort que les câbles des plus gros navires, car il a servi maintes fois à attacher le diable en personne; tant que vous le tiendrez, vous ne risquez pas d'être entraîné dans l'autre monde, et, quelque longue que soit votre confession, vous pouvez la commencer, vous ne mourrez pas qu'elle ne soit finie.

— Elle sera courte heureusement, répondit le malade après un soupir comme celui qui avait fait trembler Saturnin. Je n'ai aucun péché à avouer, aucune absolution à recevoir. Je savais depuis long-temps que mon heure était fixée: j'étais préparé; mais, ayant quelques comptes à régler avec ce monde, je suis bien aise de rencontrer, en ces derniers momens, un saint homme comme vous. Cette valise contient un sac que voici, et ce sac une somme de dix mille sous melgoriens que je voudrais placer en bonnes œuvres sans que mon nom fût connu, sans qu'on sût d'où vient cet argent.

— En vérité, dit le moine, la charité efface tous les péchés; avec un legs aussi considérable

fait aux pauvres, je comprends que la confession est à peu près inutile; mais vous ne pouviez mieux vous adresser. Le couvent dont je suis un membre indigne s'est ruiné en aumônes; une pareille somme viendrait bien à propos dans notre caisse au secours des pauvres.

— Mon père, la voilà; portez-la à votre trésorier, et vous, daignez demain venir m'accompagner au cimetière, où je n'aurai d'autre ami que mon fidèle cheval. Adieu, père Hilarion, à demain; priez mon hôte de monter. »

Le moine prit le sac de velours rouge sous sa robe, ne se plaignit pas plus que maître Saturnin de le trouver trop lourd, et descendit sans répliquer un mot de plus; car il était déjà bien tard, et d'ailleurs un malade si charitable n'avait besoin ni d'exhortations ni de prières. Le père Hilarion traversa rapidement la cuisine, dit d'un air très-pressé à mon trisaïeul de monter auprès du voyageur, et s'achemina du côté de son couvent; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il se parla ainsi à lui-même : « Quand j'y pense, j'ai fait là un petit mensonge à ce saint personnage; car notre couvent a de bons revenus, et nous avons un trésorier si économe du bien de l'Église que c'est toujours vigile et jeûne quand un pauvre lui dit qu'il a faim. Porter cet

argent au couvent, c'est porter de l'eau dans le Rhône. Je prétends en faire d'abord usage. J'ai du talent pour la prédication; notre supérieur doit m'envoyer prêcher le prochain carême à Avignon. Avec dix mille sous melgoriens je ferai taire les envieux qui s'aviseraient de ne pas trouver mes sermons excellens. Une juste renommée me fera donner une mitre, et alors, une fois récompensé selon mon mérite, je restituerai à saint Benoît cette somme que je veux lui emprunter. »

Ce disant, il était arrivé près d'une meule de blé appartenant à maître Isnard, un des fermiers de l'ordre. Il glissa sous une gerbe le sac de velours rouge, puis rentra au couvent, les mains vides, comme un apôtre de la primitive Eglise, avec la résolution de revenir le lendemain accompagner le donataire charitable à son dernier gîte et preparer de là une cachette à son trésor.

Cependant le malade était en conférence secrète avec mon trisaïeul : « Mon hôte, lui disait-il, j'ai terminé avec le physicien et le moine; il me reste à peine une demi-heure jusqu'à minuit. Je désire te dédommager de l'embarras que vont te causer demain mes funérailles, et en même temps te consulter pour l'emploi d'une somme de dix mille sous melgoriens contenus dans ce

sac. Je ne laisse aucun parent ici-bas; te chargerais-tu de distribuer cette somme en bonnes œuvres, et comment t'y prendrais-tu? Commence par toi-même : c'est la première loi de la charité. Au fait donc, car le temps presse, tu as une fille?

— Oui, senhor, et je suis bon père. D'ailleurs si vous avez vu Louison, vous conviendrez qu'elle mérite bien une dot. Cinq cents sous melgoriens suffiraient pour rendre le vieux fermier Isnard favorable à l'amour de son fils Michel pour elle. Une fois ce mariage conclu, et ma fille heureuse, il ne me manquerait plus rien. Je convertirais cette petite maison en une grande hôtellerie, où tous les voyageurs seraient admis gratis, eux et leurs gens et leurs bêtes, mais les pauvres surtout, qui n'ont ni bêtes ni gens. En souvenir de vous, ceux qui auraient besoin de quelques sous melgoriens pour continuer leur route les trouveraient toujours à leur service, tant qu'il en resterait dans le sac de velours rouge.

— Prends-le donc, dit l'étranger; je ne pourrais le placer en de meilleures mains, mon cher hôte; tout ce que je te demande, c'est de vouloir bien faire pour moi les frais de mes simples obsèques, et de suivre mon cercueil avec mon

cheval jusqu'au cimetière. Adieu; laisse-moi seul pendant le quart d'heure qui me reste, et demain matin, fais-moi porter en terre avant midi. »

Mon trisaïeul reçut le sac de velours, salua son hôte, et, selon ses ordres, le laissa mourir en paix. Il alla cacher d'abord le trésor dans l'armoire de sa chambre. S'étant assuré ensuite que tout le monde était couché dans la maison, et que les portes étaient bien fermées, il se mit lui-même au lit. Il crut entendre un grand soupir au coup de minuit; mais il y fit à peine attention; il était trop occupé pour cela de l'emploi du legs qui venait de lui être confié; ..... car il n'eut garde de dormir.

«Par saint Joseph! se disait-il, c'est sans doute quelque grand pécheur que mon hôte; mais que le ciel ait son ame! Sa dernière action répare le mauvais usage qu'il a pu faire de son argent pendant sa vie. Pour nous, soyons plus sage. Dix mille sous melgoriens! me voilà riche. Je vais d'abord marier ma fille : je l'ai promis... mais ce ne sera pas avec Michel. Fi donc! le fils d'un petit fermier, il me faut pour gendre au moins le fils d'un comte; moi-même je suis jeune encore, et quand j'aurai acheté quelque bonne terre, je puis avantageusement remplacer

la défunte, et doubler mes dix mille sous melgoriens par un bon mariage. Tiendra qui voudra l'auberge de la Graïlle! Une fois mon hôte enterré, je remplace l'enseigne par un écriteau de maison à vendre... Quels beaux rêves je fais cette nuit! Mais non, ce ne sont pas des rêves, se dit-il quand il vit poindre le jour; levons-nous, et voyons si l'empreinte de cette monnaie en vaut le son. »

Mon trisaïeul se lève, s'habille à demi, se penche vers l'armoire, prend le sac, l'ouvre, et y introduit une main avide qui saisit une poignée d'or..... mais, ô douleur! il la retire, en poussant un cri affreux, tout enflée, rouge et brûlée comme s'il avait touché des charbons ardens.

Louison accourt : — Qu'avez-vous, mon père? — Au secours, au secours! s'écrie mon trisaïeul, j'ai senti le feu de l'enfer. Qu'on aille quérir le docteur Saturnin et le père Hilarion. Je suis mort, je suis damné!

Louison alla en toute hâte chercher elle-même le docteur Saturnin et envoya le garçon d'écurie au monastère.

Le moine et le docteur arrivèrent presque en même temps, car le valet avait rencontré le père Hilarion en chemin. Le moine et le doc-

teur avaient l'air également honteux l'un et l'autre. Mon trisaïeul remarqua que maître Saturnin avait un bras en écharpe. Sa douleur à lui s'était un peu calmée. Il regrettait d'avoir des témoins de sa mésaventure, et ne savait comment entrer en matière, tandis que le moine et le physicien hésitaient aussi à lui dire de s'expliquer. En ce moment entra Michel, le fils du fermier du couvent.

— Qui t'amène de si bon matin, lui demanda mon trisaïeul?

— Une bonne nouvelle, répondit Michel; voici un sac que j'ai trouvé tout à l'heure sous une meule; et quand vous aurez vu ce qu'il contient, j'espère que ni mon père ni vous ne me refuserez la main de Louison.

— Mais ce sac ne t'appartient pas, dit le moine, en avançant la main?

— Mais garde-toi d'y toucher, dit en même temps mon trisaïeul.

— Laissez-le faire, dit Saturnin, en cachant malicieusement sous son manteau son bras en écharpe.

— Regarde ma main, ajouta mon trisaïeul.

— Par saint Paul! dit Michel, où avez-vous attrapé une telle brûlure?... Je ne m'étonne pas

de trouver le physicien ici. Mais vous-même, docteur, que vous est-il arrivé depuis hier! Vous avez aussi une main malade?...

—Ce n'est rien, dit le docteur...

— C'est le diable, dit mon trisaïeul, tiens, Michel, vois ce sac, semblable au tien : c'est pour y avoir mis la main que je suis peut-être à jamais privé de l'usage de mes doigts.

— En vérité! s'écria le moine, en faisant un pas en arrière, au lieu de se jeter sur le sac trouvé par Michel, comme il avait semblé d'abord vouloir le faire; en vérité! *Sancte Benedicte, ora pro nobis !*

— Et vous, docteur, dit Michel, serait-ce dans un sac semblable que vous auriez gagné l'apostume de votre main?

— Peut-être, répondit le docteur, peut-être; mais voyons le tien.

— Ma foi, reprit Michel, j'en ai déjà fait l'épreuve, et je n'y ai trouvé que du bon or, qui est bien refroidi depuis qu'il est sorti des fourneaux de la Monnaie. Ce disant, il plongea sans crainte la main dans son sac, et la retira pleine de beaux sous d'or à l'empreinte du comte de Toulouse.

— Eh bien! lui dit mon trisaïeul, oseras-tu mettre aussi la main dans celui-ci?

— Pourquoi pas? dit résolument Michel; et, sans faire attention à un cri d'effroi de Louison, il plongea aussi la main dans le sac de mon trisaïeul; mais au lieu d'or il en retira un rouleau de parchemin sur lequel était écrit en toutes lettres : « Onguent pour la brûlure. »

— Ceci vous regarde, seigneurs, dit le moine rassuré à mon trisaïeul et à maître Saturnin. Frottez-vous de cet onguent, à moins que vous ne préfériez garder long-temps un de vos bras en écharpe. Voilà un miracle, dont je vais écrire à Rome et sur lequel je prêcherai quelque dimanche, après avoir donné la bénédiction nuptiale à Michel et à Louison : mais ce matin il s'agit d'une cérémonie plus triste ; nous avons là-haut un mort à ensevelir...

Pendant tout le jour, sonnèrent les cloches des funérailles ; à l'heure fixée pour le départ du convoi, le clergé, revêtu de ses chappes noires, arriva fort exactement devant la porte de l'auberge, et les fossoyeurs emportèrent le défunt. La cérémonie des funérailles fut belle, édifiante, touchante même, car les bonnes gens s'attendrirent en voyant un pauvre étranger s'en aller ainsi au cimetière, sans autre parent ou ami pour conduire le deuil, que son

cheval, qui suivait le cortége, triste et la tête basse : ce cheval, c'était Passeroun.

— Je craignais que vous l'eussiez oublié, maître Espeli.

— Pas du tout, et mon trisaïeul ne l'oublia pas non plus, car il le réclama pour garantie des frais de l'enterrement; mais il le vendit bien vite au sire de Montdragon-Gaillard assez hardi chevalier et assez bon écuyer pour se risquer sur sa selle... Il est vrai que les prières des funérailles auxquelles Passeroun avait assisté pouvaient équivaloir à un exorcisme, et le sire de Montdragon-Gaillard n'eut pas à se repentir du marché... Il y a donc cent ans que Passeroun marche, trotte et galope sous les Dragonet de Montdragon.

— Sans broncher, maître Coussane?

— Je souhaite que votre âne vive autant, maître Espeli.

— Je ne fais pas le même souhait pour vos chevaux, maître Coussane, car le métier ne vaudrait plus rien.

—J'aime autant, je le confesse, qu'un étalon, après avoir bien servi son maître, fasse place à son poulain, et si Passeroun est aussi vieux que vous le dites, je ne le prendrais pas en échange d'Alibey.

— Je connais pourtant quelqu'un, le seigneur des Baux, qui en a offert trois fois plus qu'il ne vous offrira de votre arabe.

— S'il faut au seigneur des Baux un cheval fée ou diable, je le conçois; mais j'espère qu'en vrai connaisseur il préférera à Passeroun mon Alibey, qui descend en droite ligne de la jument Barack...

— Qu'est-ce que c'était que cette jument Barack ?

— La jument de Mahomet le prophète, rien que cela, maître Coussane; la jument Barack est dans le paradis avec l'âne de la Crèche.

— Quelle histoire!

— Conte pour conte, maître Coussane: voulez-vous que je vous paie mon écot en vous faisant l'histoire de la jument Barack?

— Êtes-vous revenu païen du Levant, maître Coussane, que vous mettez des jumens et des ânes au paradis?

— Êtes-vous meilleur chrétien en nous faisant venir un cheval de l'enfer ?

— Et pourquoi n'y aurait-il pas des chevaux en enfer, puisqu'il y va tant de maquignons.

— Maître Espeli, je ne sais pas où vont les au-

bergistes, mais ni les païens ni les turcs ni les chrétiens n'ont pu encore leur trouver une niche dans leurs paradis divers.

La conversation fut heureusement interrompue par l'entrée d'un nouveau voyageur qui vint à propos demander maître Espeli, car celui-ci n'était pas disposé à laisser le dernier mot à son interlocuteur; mais il se consola en pensant qu'il mettrait sa réplique sur son mémoire.

CHAPITRE III.

Y tu pones por ocasion de olvidar me lo que avia de ser de querer me.

LA DIANA de George de Montemayor, liv. II.

Et tu te sers pour m'oublier de ce qui devrait être une raison de m'aimer.

LA DIANA.

—

Maître Coussane attendit l'après-midi du lendemain pour continuer son voyage, employant la matinée à montrer ses chevaux à quelques chevaliers de Saint-Remy ou des environs, mais sans en vendre aucun des quatre; car il espérait en obtenir un meilleur prix dans une ville comme Arles, qui lui offrirait une plus grande concurrence de chalans.

En partant, il prit non pas directement l'ancien chemin d'Arles le long de la chaîne des Alpines, mais le sentier qui passe plus bas devant le Mas de Gaillard, où sa curiosité excitée par la conversation de maître Espeli et sa légende, lui faisait désirer de comparer Alibey à Passeroun; peut-être même, marchand de chevaux avant tout,

avait-il quelque espoir de tenter Dragonet de Montdragon par une proposition de troc ou d'achat.

Il y a une demi-lieue à peine de Saint-Remy au Mas de Gaillard; au bout de vingt minutes notre maquignon apercevait déjà le mur d'enceinte de ce domaine, dernier débris de l'héritage du chevalier Dragonet..... Mais il m'en coûte à moi de franchir si rapidement cette distance que j'ai tant de fois parcourue dans mon enfance, tantôt seul, tantôt avec une cousine qui était pour moi une tendre sœur. Pauvre Adèle! je crois la voir encore qui m'attend au sortir de l'école pour recommencer nos promenades aventureuses de tous les jours: — ordinairement nous nous arrêtions au milieu du lit aride du grand torrent, pour y faire une riche provision des cailloux abandonnés à mi-chemin par l'eau écoulée de la montagne, ou si l'eau les roulait encore, charmés de braver son flot impétueux, nous n'avions pas peur de la traverser pieds nus dans sa partie la moins guéable. Plus loin, là ou le sentier se rétrécit entre de larges dalles qui servent de barrières à deux champs voisins, d'autres distractions ralentissaient notre marche; à gauche, sous l'ombre d'une touffe de sureaux et d'églantiers, une folle,

debout, immobile, le doigt sur les lèvres, nous apparaissait tout à coup comme un fantôme et nous fascinait de son regard fixe : c'était la pensionnaire d'un médecin qui avait converti une petite ferme, située près de là, en succursale de l'hospice Saint-Paul. Parfois nous surmontions notre terreur mystérieuse et passions outre; mais plus souvent c'était un prétexte pour revenir sur nos pas et aller chercher, à droite, un autre chemin qui ne nous semblait jamais trop long;—quelquefois, encore au lieu de redescendre jusqu'au torrent, nous préférions nous aventurer dans les humides labyrinthes que dessine le cours des ruisseaux d'irrigation sous des tonnelles de lambrusques ou vignes sauvages, de sorbiers et d'aubépines. Là c'était notre tour de faire peur, par notre apparition inattendue, aux oiseaux qui viennent se désaltérer à l'ombre et se nourrir des baies rouges et noires de l'une et l'autre rive. Quel bonheur quand au prix de quelques lambeaux de nos vêtemens accrochés aux ronces, nous arrivions sous le toit de notre aïeul avec un nid de bergeronnettes, ou bien encore avec une de ces belles demoiselles au corsage bleu et or qui volent le long des ruisseaux. Heureux enfans! au lieu d'être grondés pour avoir fait ainsi l'école buissonnière, nous recevions de

ma mère des complimens sur notre adresse et notre bonne chasse.

Combien de pages je remplirais de ces délicieux souvenirs!

Mais maître Coussane qui ne songeait guère à ramasser des cailloux dans le torrent, qui ne rencontra pas de folle pour lui faire peur, qui ne troubla ni le repos des timides oiseaux, ni le vol des demoiselles au corsage bleu et or, qui enfin ne pensa même pas à dérober une grappe aux lambrusques, ou une mûre aux buissons, maître Coussane, au bout de vingt minutes, dis-je, était devant le Mas de Gaillard : là, une jeune fille accourue sur le seuil en pierre de la porte lui épargna la peine de pénétrer dans le domaine. Après l'avoir saluée du compliment des voyageurs : « Le chevalier Dragonet de Mondragon, demanda maître Coussane, est-il dans son Mas?

— Non, senhor, lui fut-il répondu : il est encore à Arles.

— Avec son cheval?

— Croyez-vous donc que monseigneur chemine à pied?

— Je vous remercie : alors j'espère l'y retrouver.

— Vous pourriez bien plutôt le rencon-

trer en chemin, car je l'attends aujourd'hui même.

— Mais sans doute il retournera bientôt à Arles pour le tournoi et les fêtes qui vont avoir lieu.

— Un tournoi! senhor, prépare-t-on un tournoi? Oh! sans doute, alors vous l'y verrez, et ces beaux chevaux que vous conduisez là y verront aussi Passeroun.

— Grand merci, madame, je continue ma route, » répondit maître Coussane qui ne se souciait pas de recommencer la conversation que le nom de Passeroun avait provoquée à la Graïlle entre maître Espeli et lui.

Restée seule, la jeune fille rentra dans le Mas.

« Des fêtes! un tournoi! se dit-elle : Dragonet revient pour me chercher et m'y conduire sans doute. Je vais revoir ma sœur..... Je vais entendre la messe et vêpres à Saint-Trophyme, et puis je verrai le tournoi et les fêtes. »

Cette dernière pensée charmait surtout l'imagination de la jeune fille, car l'amour des spectacles est toujours vif chez celles qui ont la conscience de faire partie elles-mêmes plus ou moins directement de toute cérémonie et de tout divertissement public. Aussi la jeune fille,

comme si elle s'y préparait déjà, ne put s'empêcher de visiter sa garde-robe et ses tiroirs, de donner un coup d'œil à sa plus riche parure, à ses pendans d'oreilles, à ses bracelets, à tous ses bijoux; puis dans l'inoccupation de l'attente, se plaçant devant un miroir, elle se mit à essayer l'un après l'autre tous ces ornemens dont elle avait besoin moins que personne pour plaire. Car cette jeune fille était Annette, surnommée Perdigoune, la maîtresse de Dragonet de Montdragon.

Aucune des beautés arlésiennes de ce temps-là ne surpassait Annette en gentillesse. C'était une de ces figures à la fois fines et naïves, aux yeux noirs et doux, au teint brun et cependant pur, dont heureusement le type n'est pas perdu. Sa physionomie était l'expression de son caractère: franche et étourdie, toute aux impressions du moment, son regard, son sourire, les intonations de sa voix, tout en elle annonçait la femme restée enfant; coquette par instinct et non par calcul, ne taisant jamais un désir, pleurant à la moindre contrariété, mais facile à consoler, crédule et soumise, elle avait conservé dans la faiblesse qui l'avait livrée à Dragonet de Montdragon, une sorte de virginité de l'ame entretenue d'ailleurs par l'isolement où elle passait sa

vie. Elle aimait son amant de si bonne foi, qu'elle croyait avoir rempli un devoir en renonçant à tout pour le suivre, pour être sa servante autant que sa maîtresse; non que ce caractère n'eût pas son orgueil, mais cet orgueil elle le plaçait dans son dévouement à un homme supérieur à elle par son titre d'homme, par son rang de chevalier, par quelques succès qui lui avaient fait un nom parmi la jeunesse d'Arles; c'était la femme en un mot telle qu'elle est sortie des mains du Créateur, être faible et tendre, à qui aucun sophisme de la civilisation n'a encore donné cette fausse nature d'où naissent tant de fausses vertus, tant de faux héroïsmes et tant de vices brillans.

Dragonet de Montdragon avait long-temps mis tout son bonheur dans ce devouement et cette innocence; — n'ayant d'abord recherché Annette que pour satisfaire un caprice plutôt qu'une véritable passion, quand il vit quelle ame candide il avait séduite, il se fût estimé lâche de détruire brusquement ses illusions; depuis, cédant à demi aux railleries de ses compagnons moins scrupuleux, il avait fait d'autres maîtresses, mais sans quitter Annette, et se condamnant à de continuelles inventions pour détourner sa défiance quand il s'éloignait d'elle.

Depuis deux ans, ayant dévoré peu à peu son patrimoine, il avait relégué la pauvre Annette dans son dernier domaine, et venait plus souvent y vivre avec elle, mais pour s'échapper encore de temps en temps à la ville, où il achevait de dissiper le peu de revenus qui lui restaient. Annette se résignait sans murmure à cette espèce de réclusion; cependant, lorsqu'une cérémonie religieuse ou un spectacle extraordinaire, comme un tournoi, lui offrait l'occasion d'aller faire un court séjour à Arles, elle ne cachait pas le plaisir qu'elle en éprouvait. Dragonet lui-même était souvent le premier à lui proposer cette distraction à la monotonie de sa vie retirée.

Ce jour-là, tout entière à son innocente coquetterie, Annette n'avait pas entendu, sans doute, les pas du cheval; cela fit que, contre son usage, elle n'alla pas au-devant de Dragonet lorsqu'il arriva. Celui-ci en entrant, après avoir débridé Passeroun dans l'écurie, trouva Annette qui, la tête penchée devant un petit miroir, attachait à son oreille un de ses pendans : un peintre qui l'eût surprise dans cette attitude aurait regretté de n'avoir pas avec lui ses pinceaux et ses couleurs; un amant aurait dû l'adorer à genoux; mais Dragonet arrivait dans une de ces tyranniques dispositions d'esprit où les amans

comme les époux, quand ils sont seigneurs et maîtres depuis quelque temps, font injustement peser sur une pauvre et faible femme tout le poids d'une mauvaise humeur dont elle est innocente. En le voyant croiser les bras sur sa poitrine, et lui adresser un regard de sombre étonnement, Annette crut que Dragonet feignait de la gronder pour provoquer une de ces mutineries enfantines qui allaient si bien à sa folâtre ingénuité. Au lieu de s'avouer coupable de négligence, et de réparer ce tort par son empressement, elle prit un air de boudeuse fierté : « Eh bien, seigneur, dit-elle, ne me trouvez-vous pas assez belle à votre gré? me voilà parée comme une reine : resterez-vous debout au lieu de me rendre votre hommage de chevalier féal?.... J'espère que j'apprends avec vous à parler le langage des châtelaines, » continua Annette en s'avançant vers Dragonet, lorsqu'elle commença à craindre que son sévère regard n'exprimât sérieusement quelque colère; mais elle recula et se tut, en entendant Dragonet lui dire avec une véritable dureté : « Que signifie tout cela? Êtes-vous devenue folle, Annette? est-ce ainsi que vous passez votre temps, au lieu de vous occuper du souper, quand je vous ai fait prévenir ce matin que je serais ici au coucher du soleil?

— Seriez-vous fâché tout de bon, Maurice, où auriez-vous quelque chagrin? dit Annette; oh! alors, mon ami, pardonnez et embrassez-moi: j'ai mal choisi mon temps pour mon badinage...» Mais, sans l'embrasser encore, elle se contenta de détacher l'agrafe de son manteau, et elle continua sa petite harangue avant de hasarder une caresse qui pouvait être repoussée, en voyant qu'il fronçait toujours le sourcil: «... En vérité, je ne vous avais pas entendu venir, Maurice; Passeroun est bien nommé, il vole comme un oiseau, et ses pieds de biche rasent à peine la terre :... puis, s'il faut tout dire, j'étais vraiment dans un rêve de vanité, ou plutôt, Maurice —(voyant qu'il s'était assis de manière à lui tourner le dos pour détacher ses éperons), j'avais dans les oreilles un bruit de fanfares, en pensant au tournoi qui, m'a-t-on dit il y a une heure, doit avoir lieu incessamment à Arles,... et voilà toute l'histoire de ma parure. Oui, tout en essayant ma croix de diamans et mes pendans d'oreille..... c'est votre dernier cadeau, Maurice (Dragonet gardait toujours un fâcheux silence); je m'imaginais être déjà à cette fête; je vous voyais faire caracoler Passeroun, et renverser du premier choc tous les champions qui s'étaient un moment flattés de

la victoire, car il en était de cette joute comme de toutes celles où vous vous mêlez aux combattans, Maurice.

— Vous pourrez bien aller toute seule à celle-ci. Mais de grâce finissez ce bavardage qui m'importune, » dit enfin Dragonet, en l'interrompant.

La pauvre Annette se tut,... accablée de cette rebuffade; et ayant serré le manteau, elle fit mine de sortir en disant : « Je vais voir si Passeroun a du foin au ratelier, et recommander à Pierre de le faire boire.

—Mêlez-vous de ce qui vous regarde, cria alors Dragonet : Passeroun a tout ce qu'il lui faut; servez-moi à souper; où, si vous êtes devenue trop grande dame pour me servir, dites-le, je me servirai moi-même.

— Trop grande dame! répéta Annette; mais, Maurice, qu'avez-vous ce soir? trop grande dame! lorsque vous me traitez comme si je n'étais plus que votre servante.

— Je ne suis pas assez riche pour donner des gages; allez-vous aussi me le reprocher? et ces bijoux, comptez-vous donc me les étaler sans cesse pour faire encore mieux ressortir la modestie forcée de mon costume. Ah! vous vous préparez déjà à briller au tournoi parmi les belles dames, pour que j'entende redire à mes

côtés : Voyez cette beauté coquette, comme elle est radieuse et parée... Oh ! c'est Annette, la maîtresse du plus gueux des chevaliers ; pendant qu'elle se pavane sous ses diamans, le fier Dragonet de Montdragon engage sa dernière quarterée de terre aux juifs, pour paraître décemment parmi les tenans de la joute ; faut-il s'étonner s'il s'expose avec tant de témérité, lui et son fameux Passeroun ; il ne craint pas qu'un coup de lance bosselle son casque d'emprunt, ou déchire les harnachemens déjà usés de sa monture. Ces pauvres hérauts qui crient *largesse* de si bon cœur à chaque ennemi que le Dragonet désarçonne,..... qu'ils feraient bien mieux de faire des vœux pour le seigneur des Baux !... Mais nous avons trop d'orgueil, Passeroun et moi, pour nous exposer à ces affronts, madame, et vous irez recueillir toute seule les complimens des galans Arlésiens. »

Ici, Dragonet de Montdragon fut interrompu par les sanglots de celle à qui il s'adressait avec tant d'amertume. Heureusement que ces larmes long-temps dévorées en silence éclatèrent lorsque Dragonet se sentait déjà un peu soulagé par l'expression de sa plainte; car si Annette eût pleuré à son premier mot, elle n'eût peut-être qu'irrité son impatience. Mais ayant déjà donné

pleine carrière à sa mauvaise humeur, Dragonet reconnut son injustice; et quoiqu'un peu embarrassé pour l'avouer d'abord tout haut, s'il ajouta encore quelques paroles amères, ce fut avec un accent qui demandait grâce indirectement. Mais Annette avait été cruellement blessée par ses reproches:

« Maurice, dit-elle, ce serait bien tard me faire apercevoir que les dons de votre amour ne peuvent être pour moi qu'une parure humiliante; avec toute ma légèreté, croyez-vous que je n'y aie pas quelquefois songé au fond de mon ame? croyez-vous que, sous cette folle étourderie qui vous amusait naguère, je n'aie pas quelquefois étouffé une pensée triste, un jugement sévère sur moi-même? mais mon choix était fait; tant que vous m'aimerez, cet amour me consolera de ma honte; je ne l'aurai pas trop payé... Ce langage grave vous étonne, n'est-ce pas, dans ma bouche d'enfant: mais depuis que vous me laissez plus souvent seule j'ai eu le temps de réfléchir; et tout en souhaitant que ce moment fût bien loin encore, je m'étais dit quelquefois que vous pouviez devenir malheureux et avoir besoin, non plus d'une enfant pour vous distraire, mais d'une compagne digne de comprendre et de partager vos chagrins. Je m'étais

préparée à tout, Maurice.... excepté à vos reproches. »

Ce n'était plus là en effet le langage d'un enfant, mais d'une femme, et non pas seulement l'expression exaltée que peut inspirer un outrage à l'ame la plus timide, mais l'expression réfléchie d'une raison que la solitude et le chagrin avaient nourrie de leurs tristes leçons. Dragonet était comme confondu ; — en se livrant à son humeur, il s'attendait bien à une bouderie, il voulait bien qu'Annette lui prouvât par ses larmes qu'il avait tort, il eût volontiers consenti à lui demander pardon de son humeur pour les essuyer, mais il n'était pas préparé à cette explication solennelle qui s'adressait à la conscience du chevalier plutôt qu'au cœur de l'amant. Tout en restant attaché à Annette, il aimait à se dire que la supériorité de son intelligence, de son caractère et de son rang garantissaient à son orgueil le droit de rompre ce lien fragile quand il voudrait et aux conditions qu'il voudrait. Mais entrevoir tout à coup dans cette femme-enfant les sentimens réfléchis d'une passion qui s'est analysée elle-même, c'était alarmant pour son système de despotisme domestique. Quoi qu'il en soit, il jugea prudent d'éluder la réponse sérieuse que réclamait peut-être cet appel fait à sa gé-

nérosité : il s'accusa pour s'excuser, et il y parvint d'autant plus aisément, qu'il eût été difficile à la pauvre Annette de soutenir long-temps sur ce ton de solennité une explication qu'elle n'avait pas prévue elle-même, dans sa timide résignation, devoir être si prochaine. La paix fut bientôt faite entre les amans, parce que tous deux furent tacitement d'accord pour se réserver le droit de quelques réticences. Après avoir essuyé ses larmes, Annette, dissimulant pour la première fois, se montra d'autant plus folâtre et plus enfant, qu'elle méditait déjà l'exécution d'un projet inspiré par les reproches de Dragonet. De son côté, Dragonet, tout en ne s'épargnant pas pour réparer ses torts, tout en se traitant de fantasque, d'injuste, de barbare, n'osa s'humilier devant Annette jusqu'à lui avouer que son humeur provenait d'une rencontre qui avait réveillé dans son ame une coupable tentation. Moins discret que lui nous raconterons qu'en tournant la montagne de Pomerolles, à mi-chemin entre Arles et Saint-Remy, il avait aperçu sur la lisière du bois une bande de cinq à six de ces pillards vagabonds connus alors dans la Provence sous le nom de Brabançons ou d'Aragonnais. Un d'entre eux, qui semblait avoir l'autorité de chef sur les autres, lui avait fait signe de s'arrêter :

Dragonet se préparait au combat, et tirait déjà son épée du fourreau : « Vous vous méprenez sur nos intentions, lui avait dit cet homme, seigneur chevalier, si nous sommes ici en embuscade, ce n'est pas vous que nous attendions au passage; vous attaquer! non, non, combat inutile; vous n'avez que votre cheval à perdre, et il faudrait tuer le maître pour avoir le cheval : vous êtes trop de nos amis pour cela.

— De vos amis? avait répondu Dragonet.

— De nos amis ou bien près d'en être, seigneur chevalier; j'ai voulu profiter seulement de l'occasion, pour vous prévenir que lorsque vous aurez vendu votre dernière quarterée de vigne, et que votre Passeroun aura mangé sa dernière botte de foin, vous n'aurez qu'à venir à nous, vous trouverez une compagnie de cent hommes d'armes très-disposés à combattre sous la bannière du Dragon. Ne froncez pas le sourcil, Dragonet, nous avons parmi nous des champions qui vous valent, par le courage, sinon par le blason. Adieu, seigneur chevalier, allez revoir votre Annette et soyez-lui fidèle, plutôt que d'aller implorer le pardon de vos péchés de jeunesse aux genoux de votre aïeule grondeuse. »

A ces mots le chef brabançon, sans attendre de réponse, s'était retiré dans le bois avec sa

bande. Dragonet avait continué sa route, honteux de reconnaître dans sa conscience que ce qu'il venait d'entendre ressemblait à une prédiction.

« Si ce bandit, pensait-il, allait un jour avoir raison! Le descendant des Dragonets, chef de voleurs! O honte sans doute! mais quelle ressource me restera bientôt, si ce n'est celle de me mettre à la tête de quelques-unes de ces compagnies franches qui, en temps de paix, lèvent l'impôt de leur solde sur les voyageurs? Cruelle alternative! Est-il donc trop tard pour aller, comme a dit ce brigand, implorer ma rentrée en grâce auprès de la comtesse de Roquemartine? capituler par famine aux pieds d'une aïeule! Autre humiliation! plutôt vivre de la lance et de l'épée comme ces braves. Vienne une nouvelle guerre entre les princes de Catalogne et le seigneur des Baux, aucun de ces deux chefs ne me refusera pour auxiliaire, si je lui conduis deux ou trois cents soldats. Mais écartons ces idées sinistres; » et comme si ces idées l'eussent poursuivi sous une forme matérielle, Dragonet, pour leur échapper, fit sentir l'éperon aux flancs de son coursier. Passeroun n'avait ordinairement besoin que d'un mot de son maître ou d'une légère

impulsion donnée à sa bride pour prendre son élan. Il partit donc au galop, et ce fut au moment de la plus grande vitesse de sa course, que Dragonet se croisa avec maître Coussane et ses étalons, de sorte que celui-ci ne put lui parler comme il en avait formé le projet.

Cet incident fit le malheur du pauvre maquignon, car si une conversation s'était engagée entre Dragonet de Montdragon et lui, probablement le chevalier aurait été assez charitable pour le prévenir de la rencontre qu'il risquait de faire aux abords de Pomerolles.

CHAPITRE IV.

Vienne Rinaldo; et come se n'accorse
Con alti gridi e gran minacce accorse.
Voltaron i malandrin tosto le spalle
Che'l soccorso lontan vider venire
E s'appiattar nella profonda valle.
Il paladin no li curò seguire:
Vienne alla donna...

ARIOSTO; ORLANDO FURIOSO, canto IV.

Renaud survient et accourt avec de grands cris et de grandes menaces. Les malandrins tournent le dos en voyant de loin venir le secours, et ils se sauvent dans la vallée profonde. Le paladin, au lieu de les poursuivre, s'approche de la dame.

Le lendemain Dragonet de Montdragon, en se levant, ne vit pas Annette dans la maison; mais pensant qu'elle n'était pas loin, et sans qu'il s'en inquiétât autrement, il alla, selon sa coutume, visiter le râtelier et la litière de son bon cheval. S'adressant à Pierre, le seul valet de ferme que sa fortune lui eût permis de garder pour cumuler les fonctions de palefrenier et de jardinier, il demanda si rien ne manquait à sa provende quotidienne : tout allait bien : Passeroun était déjà étrillé; il avait été conduit à l'abreuvoir. A l'approche de son maître, qui promena une main caressante sur sa crinière et sa croupe, il interrompit un moment son repas

du matin pour le saluer de son hennissement amical; mais il entama bientôt une nouvelle touffe de foin odorant. Dragonet, satisfait de son appétit, quitta l'étable pour aller respirer l'air pur du jour naissant, baume souverain pour l'ame et le corps. Ses regards charmés admirèrent un moment les beaux effets de lumière et d'ombre dont le soleil méridional aime à varier les teintes des montagnes : après avoir fait le tour de la prairie et du verger, il s'arrêta à la limite que lui opposait le mur d'enceinte du château de Roussan, et revint sur ses pas jusqu'à la fontaine, qui alors, comme aujourd'hui, s'échappait par une excavation latérale d'un acquéduc souterrain, pratiqué, dit-on, du temps de Rome antique, pour conduire l'eau des sources de Saint-Remy jusqu'à Arles. Près de là, Dragonet apercevant la femme de son paysan qui arrachait quelques mauvaises herbes : « Où se tient votre maîtresse, lui demanda-t-il?

— Monseigneur doit savoir, répondit la paysanne, que madame Annette est partie ce matin pour Arles.

— Pour Arles! s'écria Dragonet.

— Oui, monseigneur, avec Gantelme le jardinier du château de Roussan, qui s'en va chaque samedi vendre ses légumes au marché, et

avec qui madame Annette reviendra ce soir. Quand monseigneur voudra ordonner, je suis là pour obéir, en attendant le retour de madame. »

Dragonet se détourna, sans pousser plus loin l'explication, de peur de laisser voir jusqu'à quel point il était préoccupé : « Que signifie tout ceci? cette scène d'hier, ce départ de ce matin? je ne reconnais plus Annette, se disait-il; je me croyais injuste; n'aurais-je été que trop aveugle? Hier elle a trouvé tout à coup un ton grave qui m'avait presque interdit. Ce matin, ce départ serait-il une fuite concertée, ou un nouveau trait de cette légèreté d'enfant sur laquelle reposait ma confiance? Qu'est-elle donc allée faire à Arles sans moi, sans m'en avertir? Est-ce bravade, acte de rébellion, ou folle bouderie? Serais-je obligé de changer de rôle avec cette innocente? Faudrait-il la traiter à son tour comme ces coquettes raffinées qu'on prévient tout juste d'un jour quand on les quitte? Toutes les femmes seraient-elles les mêmes? Autant vaudrait alors, s'il en est temps, entrer dans les vues de ma sévère aïeule, et, joug pour joug, accepter celui d'une union qui comblerait les vœux de sa vieillesse, et réparerait au moins les torts de la fortune ou de ma conduite. Pauvre dupe! moi qui me reprochais

mon humeur comme un crime! Vraiment, je m'effrayais de voir Annette s'armer contre moi de tout son dévouement, de sa docilité, pour me convaincre d'ingratitude : mais si, comme les autres, elle se raille de mon amour, eh bien! elle me rend tous mes avantages; il y a compensation. » Dans ce conflit d'idées contradictoires, Dragonet cherchait à donner le change à un involontaire dépit mêlé d'impatience et d'inquiétude, lorsque, dans l'après-midi, survint au Mas de Gaillard l'aubergiste de la Graïlle, maître Espeli, avec qui le chevalier aimait à causer lorsqu'il passait à la ville. Maître Espeli l'aborda avec l'air important d'un messager de récentes nouvelles.

«Eh bien! chevalier, s'écria-t-il, vous savez ce qui est arrivé... Mais d'abord que je vous félicite sur le nouvel exploit de Passeroun; je le disais bien l'autre soir à maître Coussane, que c'était un cheval fée.

— Laissez là vos prodiges, maître Espeli; où voulez-vous en venir?

— Je veux en venir, chevalier, à oser dire que, quelle que soit votre vaillance, vous l'avez échappée belle, et que si Passeroun n'avait pas volé comme une flèche à travers les trois cents Brabançons qui vous barraient le chemin, vous

auriez pu, sans déshonneur, retourner à Arles au lieu de venir coucher ici. Ce pauvre maître Coussane a reconnu trop tard à qui il avait affaire; quand il a voulu tourner bride, prendre à gauche ou à droite, il s'est vu cerné de tous les côtés.

— Je me rappelle en effet avoir rencontré hier, sur la route, un homme avec quatre chevaux qui m'ont semblé d'une beauté remarquable : lui serait-il arrivé quelque accident? qui était-ce ?

— C'était maître Coussane qui conduisait à Arles quatre étalons, dont il espérait tirer un bon prix. Mais justement les Brabançons avaient besoin de remonter leur cavalerie; ils ont profité de l'occasion, et le pauvre Coussane ayant voulu résister, malgré la fuite de son palefrenier, ils lui ont enlevé non-seulement les quatre arabes qu'il osait comparer à Passeroun (cela lui aura porté malheur), mais encore l'haridelle sur laquelle il escortait ses étalons. Il est revenu à pied, meurtri, se disant ruiné, maudissant les Brabançons, et prétendant qu'on voyage avec plus de sûreté chez les païens que parmi nous... Ne serait-il pas temps qu'une bonne guerre donnât de l'emploi à ces pillards, qui commencent à rançonner le pays au-delà de toute raison! Faire payer un droit de péage sur

la grande route, cela se conçoit, il faut que tout le monde vive; mais enlever à un marchand cinq chevaux à la fois, sans lui laisser l'espoir de les racheter à un prix raisonnable, c'est abuser des priviléges du routier.

— Il est certain, maître Espeli, qu'une trop longue paix équivaut, pour les dommages, à une bonne guerre.

— C'est mon avis; car tenez, monseigneur, l'autre semaine encore, ces maudits Brabançons ont dépouillé un de nos honnêtes bourgeois qui revenait de Tarascon avec une grosse somme d'argent. On a bien prétendu qu'il avait un peu grossi le chiffre, et qu'il avait remercié les voleurs de lui donner un excellent prétexte pour ne pas me rembourser mille sous raimondins que je lui avais prêtés; mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne pourra bientôt plus aller sans escorte de Saint-Remy à Arles, ou d'Arles à Saint-Remy.

—Heureusement, maître Espeli, que les princes de Barcelonne n'ont pas encore vidé tous leurs différends avec la maison des Baux. Consolez-vous, quelques siéges de forteresses, quelques batailles en plaine, quelques rencontres dans les gorges des montagnes, feront brèche dans les rangs de cette troupe indiciplinée qui, nous

devons en convenir, ne marchande pas sa vie quand un bon chevalier lui prête sa bannière. Adieu, maître Espeli, j'ai besoin de faire une courte promenade avec ce Passeroun qui vous doit une part de sa réputation : souffrez que je vous quitte. »

Maître Espeli ayant donné sa nouvelle, prit congé de Dragonet de Montdragon et alla dans le jardin acheter à Pierre un panier de fruits ou de légumes pour son auberge.

Quant au chevalier il brida et sella Passeroun avec l'intention de se diriger du côté de Pomerolles, où quelques secrets pressentimens lui disaient peut-être qu'Annette, en revenant d'Arles, pourrait avoir à se repentir de son imprudent voyage, si les Brabançons n'avaient pas encore tous abandonné leur embuscade de la veille. L'idée du danger que courait Annette lui fit généreusement oublier son mécontentement.

Dragonet conduisait doucement son cheval à l'amble, calculant la vitesse de son pas de manière à arriver aux premiers arbres de Pomerolles en même tems que le jardinier avec la charrette duquel il savait qu'Annette était partie et devait revenir. Tout à coup, au moment où il apercevait les premiers chênes verts de la montagne, il lui sembla distinguer des cris d'a-

larmes, que son imagination transforma d'abord en cris de femme. Passeroun dressa les oreilles, et avant que son maître l'eût excité de la voix ou du geste, il s'élança avec le galop rapide qui lui avait valu son nom d'oiseau,

« Que en el vinto parecia
Un pàjaro que volaba. »

Le coursier et le chevalier ne se trompaient pas, et ils arrivèrent à temps pour mettre en fuite trois bandits qui venaient d'attacher un malheureux paysan à un tronc d'arbre et qui, malgré les cris d'une femme, enlevaient de la charrette un sac avec lequel ils disparurent dans le bois. Le jardinier, on le devine, c'était celui du château de Roussan; la jeune femme était Annette, dont ce secours inattendu calma la terreur; mais elle versa d'abondantes larmes en reconnaissant Dragonet, qui, désespérant d'atteindre les trois bandits, descendit de cheval.

« Hélas ! s'écria Annette, allant elle-même au-devant d'une explication, quand ses sanglots laissèrent un libre passage à ses paroles, mon ami, que je suis punie de vous avoir fait un mystère de cette absence! Mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas, d'avoir pensé que vous

n'auriez jamais consenti à un projet qui devait être exécuté avant de vous être révélé.

— Expliquez-vous, Annette....

— Ah! Dragonet, vos reproches d'hier soir me déchiraient le cœur : ces bijoux qui avaient offensé votre vue, eh! bien, j'étais allée ce matin les porter à la ville, je les avais mis en gages chez le Juif Chamore; je revenais joyeuse avec le prix de ce léger sacrifice pour vous montrer que je tenais bien moins que vous ne pensiez à cette odieuse cause de notre querelle.... »

Dragonet, touché de cette nouvelle preuve de dévouement, au point d'en regretter à peine le triste résultat, interrompit Annette en la serrant contre son cœur : « Mon amie, lui dit-il, c'est moi que le Ciel punit de ma dureté envers toi : cependant ce n'était pas bien de m'avoir fait croire dès hier soir à mon pardon, lorsque tu méditais cette vengeance..... Nous voilà maintenant pauvres tous les deux; mais si toutes nos querelles sont finies, avons-nous raison de nous plaindre ?... Il s'aperçut alors qu'il oubliait le pauvre jardinier : « Ah! dit-il, ce bon Gantelme que nous laissons là garrotté à l'arbre pendant que nous nous livrons à nos explications d'amoureux! »

Dragonet délivra Gantelme de ses liens. « Al-

lons! lui dit-il, on n'a plus d'argent à voler sur ta charrette; tu ne risques rien de continuer ta route sans escorte : remets donc ta mule au pas et sois notre arrière-garde; car il me tarde de ramener Annette au Mas.... Ici, Passeroun... Puisque nous sommes arrivés dix minutes trop tard, mon brave destrier, tu vas porter double charge. » Dragonet à ces mots s'élança légèrement sur Passeroun, puis par un mouvement auquel le coursier se prêta avec intelligence, il lui fit plier les jambes de derrière pour offrir à Annette le siége de sa croupe : Annette s'y plaça sans hésiter, Passeroun se releva sans secousse, et, plutôt fier qu'embarrassé de porter avec son maître la jolie compagne du chevalier, il reprit d'un pas assuré le sentier qui conduit au Mas de Gaillard.

CHAPITRE V.

SHYLOK. — His means are in supposition : he has an argosy bound to Tripolis, another to the Indies; I understand moreover upon the Rialto, he has a third at Mexico, a fourth for England, — and other ventures he has, squandered abroad : but ships are but boards, sailors but men : there be land-rats, and water-rats, water-thieves, and land-thieves; I mean pirates; and then there is the peril of waters, winds and rocks, etc.

SHAKSPEARE's *Merchant of Venice.*

SHYLOCK. — Ses ressources sont en supposition; il a un vaisseau en mer pour Tripoli, un autre pour les Indes. On m'a dit encore sur le Rialto qu'il en a un troisième à Mexico, un quatrième en Angleterre, et je ne sais combien d'autres en divers ports étrangers; mais les navires ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a des rats de terre et des rats de mer, des voleurs de mer, comme des voleurs de terre, je veux dire des pirates; et puis le péril des eaux, des vents et des écueils, etc.

—

Je me rappelle un bas-relief antique reproduit, je crois, dans un camée, où l'on voit un Cupidon et une vieille en haillons. La vieille a détaché le bandeau du jeune Dieu et lui présente un miroir sur lequel Cupidon porte un regard déconcerté. Cette vieille sorcière m'a toujours paru être la pauvreté qui découvre à l'A-

mour la vaine poésie de ses illusions. Il doit y avoir parmi les sirventes et les tensons de nos troubadours une amplification de cette idée : si j'étais un écrivain tudesque, je trouverais là philosophiquement un mythe. Un romancier moderne de l'Irlande, qui a quelquefois imité les sombres conceptions du Dante, a mis l'Amour aux prises avec la Faim : Deux amans ensevelis vivans au fond d'un caveau sans issue finissent pas se dévorer l'un l'autre comme deux tigres, si toutefois les tigres se dévorent : quelle amère dérision jetée sur le sentiment le plus exalté qui puisse remplir le cœur ! Quelle réponse à ces touchantes romances où l'Amour veut se faire berger comme le héros de Cervantes et défie toutes les épreuves de la fortune !

Le soir où Dragonet de Montdragon ramena sa mie sous son humble toit, quoique plus indigent que jamais, il lui semblait que rien ne pourrait plus briser le lien qui l'enchaînait à elle ; son orgueil n'osa pas murmurer contre sa reconnaissance pour tant de dévouement. De son côté, Annette pardonna volontiers aux voleurs qui, pour prix de ses bijoux, lui rendaient un amant si tendre.

Deux jours après, les hèraults d'armes publièrent à son de trompe dans toute la Pro-

vence, qu'un magnifique tournoi serait célébré à Arles, sous quinzaine, pour les fêtes de la Pentecôte : quand Annette entendit parler de cette proclamation, elle se mit à sourire en regardant Dragonet, et son sourire signifiait : « Mon doux seigneur, je puis me passer de parure à vos yeux ; » elle ajouta de vive voix : « Je n'ai jamais tant désiré de vous voir remporter le prix du carrousel, Maurice. — Ma mie, répondit Dragonet, vous irez à cette fête ; j'y pensais depuis ce matin ; mais je veux qu'on vous y voie aussi élégamment ajustée qu'aux autres : laissez-moi vous précéder de quelques jours à Arles ; quand vous viendrez m'y joindre, vous trouverez peut-être vos bijoux. » Annette ne l'interrogea pas, comme pour se prêter à une surprise que Dragonet méditait de lui faire, et se figurant qu'il avait quelque ressource inconnue dont il lui faisait encore mystère.

Le lendemain, Dragonet sella et brida son cheval, et dit adieu à Annette, qu'il laissa occupée à nouer des rubans pour en décorer la tête et la crinière de Passeroun.

Dans une des maisons de cette rue d'Arles nommée aujourd'hui la rue Neuve, près de l'Église des Jacobins, deux Lombards s'entretenaient à huis-clos de leurs affaires commercia-

les. Les deux marchands étaient vêtus, comme tous les bourgeois d'alors, de la garnache et du surcot à manches par-dessus, mais une espèce de marque en feutre, découpée en forme de roue, cousue sur la poitrine de l'un d'eux, indiquait qu'il était juif; l'autre était ce malheureux maître Coussane, que nous avons rencontré déjà dans l'auberge de la Graïlle.

« Tout ce que vous me racontez là, maître Coussane, me remplit de douleur, disait le juif; Kis, père de Saül, n'en éprouva pas davantage, croyez-moi, lorsqu'on lui apprit la perte de ses ânesses. Si, à la dernière fête des tabernacles, mes frères n'avaient daigné m'élire pour un de leurs Rabbins, ce qui, en dehors de mes propres affaires, me surcharge de toutes celles de notre synagogue, je crois que j'irais avec vous à la recherche de vos étalons dans les montagnes d'Éphraïm, dans le pays de Salisa, jusque dans le pays de Schalim...

— Honorable Chamore, interrompit maître Coussane, vous oubliez que ce n'est ni à Éphraïm, ni à Salisa, ni à Schalim, que mes chevaux m'ont été enlevés, mais dans le bois de Pomerolles.....

— Que ne puis-je vous dire comme Samuel à Saül : « Quant aux ânesses que tu as perdues il

y a trois jours, ne t'en mets point en peine, parce qu'elles ont été retrouvées. »

— Je vous avoue, honorable Rabbin, que j'aimerais autant que vous me dissiez : « Tenez, maître Coussane, voilà de l'argent à votre service : si les Brabançons consentent à vous rendre vos chevaux moyennant une somme raisonnable, je vous en fais l'avance, et vous me rembourserez avec intérêt, après la vente du plus beau de tous, votre arabe Alibey, dont ces bandits ne sauraient estimer la valeur, et qu'à la veille d'un tournoi, on doit placer avantageusement. »

— Maître Coussane, reprit le juif, souffrez que je regrette de n'avoir pas, comme Samuel, le droit d'être surnommé le Voyant : car il me répugne de me mêler d'une affaire qui n'est qu'une supposition. Heureusement que je n'ai pas moi-même en ce moment de destrier à vendre, et vous ne pourrez m'accuser de redouter la concurrence des vôtres; croyez-moi donc : n'allez pas vous jeter encore une fois dans les piéges des Philistins : s'ils pensaient que vous avez de l'argent ou des amis intéressés à votre commerce, ils seraient fort capables de vous retenir vous-même captif, et de ne vous relâcher que contre une grosse rançon. Laissez-moi faire, je pourrai

peut-être vous dire avant peu, comme Samuel au fils de Kis, « de ne plus vous mettre en peine. » Qui sait si d'eux-mêmes les Brabançons ne me proposeront pas à moi l'acquisition de vos arabes. Autorisez-moi à les acheter pour vous les rendre, ou plutôt, vendez-les moi d'avance aujourd'hui par un acte en règle; car vous savez que nous autres pauvres enfans proscrits d'Israël, nous ne saurions être trop prudens parmi les gentils.

— Que craignez-vous donc, honorable chamore?

— Je craindrais que mon obligeance ne fût mal interprétée, voyez-vous, par quelque Chrétien, si je réussissais dans cette négociation délicate avec les Brabançons, et qu'on ne m'accusât de m'être entendu d'avance avec eux, maître Coussane; vous savez que, par l'article 22 des statuts de la république arlatine, les receleurs et les complices sont punis comme les voleurs.

— Je consens à toutes les précautions qui vous semblent nécessaires, » dit maître Coussane, qui ne put s'empêcher de soupçonner l'enfant proscrit d'Israël, d'être déjà d'accord avec les Philistins.«

Ce fut pendant qu'ils rédigeaient ensemble le brouillon de cet acte exigé par la prudence du juif,

que le bruit d'un cheval qui s'arrêtait à la porte fit tressaillir maître Coussane; deux éperons retentirent contre le pavé, la porte s'ébranla sous les coups du marteau, et la servante fit entrer un chevalier que les deux marchands reconnurent : « C'est le chevalier Dragonet de Montdragon qui vient solder quelque vieille créance, dit tout bas maître Coussane au rabbin : je vous quitte et reviendrai plus tard signer tout ce qu'il vous plaira. « Ce disant, maître Coussane salua Dragonet en passant et sortit, non sans soupirer, lorsqu'il admira Passeroun laissé par son maître à la porte.

Le juif, tout occupé à s'humilier devant son nouveau visiteur, n'opposa aucun retard de politesse au congé que prenait l'autre; de son côté, Dragonet, sans trop faire attention aux saluts respectueux de Chamore, entra en matière avec lui, en dédaignant toutes les précautions oratoires, tous les détours dont on enveloppe assez souvent une demande du genre de celle qui l'amenait :

« Faites moins de façons avec moi, dit-il, nous sommes malheureusement de vieilles connaissances : d'ailleurs, maître Chamore, je suis pressé; moins que jamais je vous tiendrais compte de vos saluts et de vos paroles inutiles;

au fait donc : je viens racheter les bijoux que madame Annette a déposés chez vous, il y a trois jours.

— Vous les trouverez tous, tels qu'ils m'ont été remis, seigneur chevalier, et comme j'ai pris l'intérêt d'avance sur les trois mille sous melgoriens, dont Madame avait besoin en échange, vous n'aurez que cette somme juste de trois mille sous melgoriens à me restituer.

— Doucement, honnête rabbin, reprit Dragonet, j'ai une double affaire à conclure. Je veux que tu rendes les bijoux, et que madame Annette les trouve chez sa sœur, en venant assister aux fêtes prochaines ; mais ce sera toi qui me prêteras les trois mille sous melgoriens pour te les rendre ; comme il m'en faut cinq cents de plus pour moi, tu me les prêteras aussi, ce qui fera trois mille cinq cents sous melgoriens à ajouter au chiffre de mes dettes.

— Je comprends, sire chevalier, il s'agit d'une substitution de gage pour la première somme et d'un engagement nouveau pour la seconde ?

— Tu comprends à merveille, et je te sais gré de ne pas commencer aujourd'hui par me dire que je viens dans un mauvais moment.

Puisque tu as les mille sous melgoriens tout comptés au fond de quelque tiroir, dépêche-toi de me les remettre.

— Vous avez donc là, vous-même, chevalier, les titres du nouvel engagement que vous me proposez? Vous savez qu'avec un si vaillant seigneur je ne suis pas difficultueux. Pourvu que vous ne m'offriez aucuns des objets que la loi chrétienne me défend de recevoir, tels que socs de charrue et autres instrumens aratoires, vases sacrés ou ornemens d'église.....

— Misérable, s'écria le chevalier, avec colère, me crois-tu donc réduit à piller les sanctuaires et les autels du Dieu qu'ont crucifié tes ancêtres !

— Monseigneur, dit humblement le juif, qui craignait d'avoir offensé son débiteur irritable, votre dévoué serviteur Chamore n'est pas de ceux sur qui peut retomber le sang du prophète de Nazareth : ma famille est venue de Tolède à Arles, et je descends de ces Hébreux descendus eux-mêmes, non des Israélites de Jérusalem, mais de ces membres exilés des dix tribus que Nabuchodonozor avait transportés en Espagne. Lorsque Caïphe leur fit demander leur avis sur le prophète Jésus, ils répondirent que, selon eux, il

ne méritait pas d'être mis à mort, et qu'il était vraiment le fils de Dieu[1].

—Je suis enchanté de te savoir des ancêtres aussi peu juifs, dit Dragonet radouci, car j'ai besoin d'être cette fois traité en frère par toi, honnête Chamore; tous les gages que je pourrais te donner, tu les tiens déjà, et je n'ai plus que ma parole de chevalier à t'offrir. »

Chamore pâlit :

« Hésites-tu donc? continua Dragonet; oh alors, tu en as menti en te disant issu des ancêtres que tu invoquais tout-à-l'heure, et si tu es bientôt condamné à mort, je ne te plaindrai pas si l'on te pend entre deux chiens, comme un vrai descendant d'Hérode, de Caïphe, des Pharisiens et des Scribes.

— Que le Dieu d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le vôtre, monseigneur, écarte de moi cette cruelle malédiction!

— Ma parole de chevalier ne te suffit pas!

[1] Telle était la prétention des juifs de Tolède. On trouve dans les archives de cette ville la copie de la lettre que la synagogue montra, au roi Alphonse VI, lorsqu'il eut chassé les Maures : *Levi, archisinagago, Samuel y Joseph home, bonos del Alsama de Tolede, a Eleazar cuny gran sacerdote, a Samuel Canud, y Anus, y Cayphas, homes bonos de la Alsama de la terra santa, salud en el deos de Isral*, etc.

Aurais-tu donc mieux aimé que je vinsse avec des gages douteux, des coffrets pleins de cailloux de la Craü et bien cadenassés, en te jurant qu'ils contiennent de l'or.

— Non, monseigneur, je me serais rappelé que ce fut ainsi que le grand guerrier, surnommé le Cid par les Maures, trompa la crédulité de nos frères d'Espagne, lorsque, proscrit et forcé de partir à la hâte, il obtint de Vidas et Rachel six mille marcs d'argent sur le dépôt d'un coffre qui ne contenait que du sable.

— Ajoute que le Cid n'en fit pas moins retirer religieusement ce dépôt au lieu de l'abandonner à Vidas et à Rachel, comme il aurait pu le faire pour se dédommager du bas prix auquel ces vils usuriers lui avaient souvent acheté les dépouilles conquises par sa bonne épée sur les païens. Mais je dois te dire sur quoi je fonde mes espérances, lorsque je t'offre ma parole en échange de ton or. Je suis pauvre en effet, Chamore, mais tu as entendu parler de mon aïeule, la comtesse Adelazis de Roquemartine; c'est pour me rendre auprès d'elle que j'ai besoin de cinq cents sous melgoriens, et je ne la quitterai pas sans obtenir de sa tendresse pour moi au moins dix fois cette somme.

— Monseigneur s'est donc résolu à plier sous

la discipline maternelle de la noble comtesse. Je m'étais permis de vous en donner le conseil..... le conseil d'un vieillard... lorsque vous fûtes réduit dernièrement à payer un mauvais coup de dé par la vente rachetable de votre meilleur pré : je vous approuve, seigneur, et je comprends que pensant peut-être à perpétuer en légitime mariage le nom illustre de Montdragon, vous ne voulez pas que madame Annette ait trouvé en vous un ami moins généreux que les autres dames qui ont pu accuser votre constance, jamais votre libéralité.....

— Je ne suis pas venu chercher ici ta morale ou tes conjectures, Chamore; et si je veux bien ne pas te punir de la licence que tu viens de donner à ta langue de juif, c'est que j'espère bien ne pas sortir sans que tu aies accepté ma parole de chrétien.

—Mais, seigneur, ce que vous me proposez est inouï; nous sommes tous mortels, et les braves chevaliers plus exposés que d'autres aux dangers qui abrègent nos jours avant le terme assigné par le roi Salomon à la vie de l'homme. Si vous périssiez avant de racheter cette parole, contre qui aurais-je recours ? Parlons dans une supposition moins triste : vous allez entreprendre un voyage : Dieu seul peut en

connaître la durée; pendant votre absence, je je puis être moi-même ruiné, chassé de la république par suite des persécutions des princes ou du peuple; où irai-je avec votre parole pour toute richesse? Votre parole me fera-t-elle obtenir l'hospitalité chez les gentils de votre foi? parole de chrétien sans doute, monseigneur! mais, diraient-ils, elle a perdu sa valeur dans une bouche de juif. Quant à nos propres frères, pourrais-je exiger qu'ils eussent la même confiance que moi à cette parole de chrétien?.....

— J'ai promis de t'écouter patiemment, Chamore, reprit le chevalier avec impatience, continue donc si cela te plaît à faire valoir les bonnes raisons que tu aurais de me refuser. Tout ce que tu as dit est juste; mais tu n'en auras que plus de mérite à m'accorder ma demande.

— Quoi donc! seigneur chevalier, ne vous reste-t-il réellement plus d'autres gages que votre parole?

— Plus d'autre, honnête rabbin.

— Il vous faut aujourd'hui même les bijoux de madame Annette, plus cinq cents sous melgoriens?

— Aujourd'hui même, car le vent changera demain, disent les marins, et je m'embarque sur la galère du patron Bayol, prête à mettre à

la voile pour Marseille; avant quinze jours tu me reverras avec les cinq cents sous melgoriens; car je serai ici la veille du tournoi.....

— Mais, seigneur chevalier, si vous vous embarquez, emmènerez-vous votre destrier?

— Sans doute; sur mer comme sur terre, Passeroun et moi nous sommes inséparables.

— Cependant, seigneur, permettez-moi de vous faire observer que vous faites inutilement partager à votre bon destrier les fatigues du voyage, et qu'il vaudrait mieux le laisser ici pour le retrouver avec toute son ardeur et sa force le jour du carrousel.

— Tu consentirais peut-être à le recevoir en gage.....

— A défaut d'autre, je m'en contenterais pour vous être agréable, et bien assuré que vous ne me le laisseriez pas pour trois mille cinq cent sous melgoriens, quoique pour ce prix on puisse acheter quatre destriers de pur sang arabe; cependant je ne l'accepterais pas sans condition.

— Eh bien, comme je suis persuadé que tu ne m'en imposeras que d'honnêtes, tu les dicteras toi-même au notaire ton voisin; envoyes-le chercher.

— Il est toujours à mes ordres, dit le juif, qui

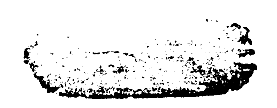
appela sa servante : — Deborah, vas quérir maître Bourdelon.

— Réfléchis bien à l'importance du gage que tu me demandes, dit Dragonet, en attendant la venue du notaire; tu sais qu'après l'homme il n'est aucune créature de Dieu plus noble que le cheval; ce qu'est le chevalier aux autres hommes, le cheval l'est aux autres animaux. Le cheval, pour le guerrier, est un compagnon, un ami, qui partage ses travaux, ses fatigues, ses périls, bien plus, qui, comme lui, éprouve l'enthousiasme du combat, l'ivresse de la gloire.

— Je le sais, dit Chamore; je sais aussi que de tous les destriers votre Passeroun est le plus incomparable et le plus cher à son maître; aussi je prétends qu'en votre absence il soit nourri du meilleur foin et de la meilleure avoine de mon écurie, que je vous passerai au prix coûtant, avec un léger intérêt; mais voici le notaire. — Asseyez-vous à cette table, maître Bourdelon, et écrivez.....

— Je suis prêt, dit le notaire, la formule d'usage est écrite d'avance sur tous les parchemins de mon cartulaire.

— Écrivez donc, continua le juif : Sachent tous présens et avenir, etc., etc., 1° que Ruben Chamore prête au seigneur Maurice Dragonet de



Montdragon, chevalier, trois mille cinq cents sous melgoriens, que ledit seigneur promet de lui rendre fidèlement en même numéraire; le..... veille de la Pentecôte; en vertu de quoi le seigneur Maurice Dragonet de Montdragon laisse en gage audit Ruben Chamore son cheval Passeroun.

2° Il sera pourvu largement par Ruben Chamore à la provende dudit Passeroun, en paille foin, son, avoine et eau, dépense dont il sera tenu un mémoire exact, et que le chevalier remboursera sans payer sur cette somme additionnée d'autre intérêt que l'intérêt légal, comme sur la somme principale.

3° Si par suite de mort naturelle ou violente, faute d'argent ou autre cause, le chevalier Maurice Dragonet de Montdragon négligeait de retirer son gage, Ruben Chamore ne pourrait être tenu de nourrir plus long-temps ledit gage, et aurait le droit de le céder aux mêmes conditions.

— Pour preuve de ma sincérité, dit Dragonet en interrompant la dictée du juif, je consens à cet article, bien entendu que si je vis je serai libre de réclamer Passeroun en remboursant trois mille cinq cents sous melgoriens avec les intérêts; mais, maître Bourdelon, ajoutez

cette clause, qu'en cas de mort du chevalier Dragonet de Montdragon, le juif Ruben Chamore s'engage à ne vendre Passeroun ni à un païen, ni à un juif, ni à un hérétique, ni à un vilain, mais à un homme noble, prince ou chevalier, qui sache tout ce qu'un guerrier doit d'égards à un bon destrier de bataille. Si par ledit Ruben Chamore était négligée cette clause de vente, il se soumet à toutes les malédictions énumérées dans l'ancien et le nouveau Testament; il consent à s'associer au supplice de Judas le maudit, qui livra le fils de Dieu aux juifs déicides, et à être englouti vivant dans la terre avec Datham et Abirom, pour être livré ensuite au feu éternel, etc.[1]. »

L'acte étant ainsi conçu et minuté par un notaire en présence des parties, conformément à l'article 58 des statuts de la république d'Ar-

[1] Je trouve cette conclusion dans une donation faite par le comte Bertrand, sa femme et sa mère aux chanoines de Saint-Trophyme. Il m'a paru que cette formule d'imprécation biblique s'appliquait mieux encore à un acte dont un juif était une des parties contractantes.

« Sane si quis nos aut ulla apposita persona frangere aut irrumpere voluerit non valeat vendicare quod tentaverit; sed omnibus quæ in novo vel veteri Testamento scriptæ sunt maledictionibus subjaceat, sit socius in pœna Judæ perdito, qui Dei filium Judæis ad perdendum tradidit, et cum Datham ac Abirom, quos vivos terra absorbuit, in æterno periturus incendio deputetur, etc. »

PONTIFICUM ARELATENSE, p. 212.

les, le juif et le chevalier y apposèrent successivement leur seing, marque arbitraire qui équivalait alors à la signature. On pourrait encore le trouver peut-être dans le cartulaire de mon ami Estrangin, ou dans celui de mon ami Richaud, tous deux habiles notaires et spirituels bourgeois de notre ville, ou plutôt encore dans l'étude de maître Véran, rival de ce révérend docteur Dryadust, qui joue un si beau rôle dans l'introduction d'IVANHOE.

Les bijoux d'Annette et les cinq cents sous melgoriens furent alors remis à Dragonet de Montdragon, qui eut besoin de toute sa fermeté pour ne pas verser des larmes en faisant ses adieux à Passeroun. Quant au pauvre cheval, il entra d'un air si triste dans l'étable du juif, qu'il semblait comprendre le chagrin du chevalier, et peut-être même, comme aurait dit maître Espeli, qu'un sombre pressentiment lui faisait deviner l'avenir. Sans ce baptême de la Graïlle, que j'ai raconté dans le premier chapitre, je pourrais ajouter à cette séparation un merveilleux poétique, et user même du privilége d'Homère, qui fait parler si à propos, mais si inutilement, les chevaux d'Achille. Mais l'histoire ne mentionne ici que la tristesse muette de Passeroun.

CHAPITRE VI.

Queste con molte offerte e con buon viso,
Ruggier fecero entrar nel paradiso;
Che si può ben così nomar quel loco
Ove mi credo che nascesse Amore.
Non vi si sta se non in danza e in gioco,
E tutte in festa vi si spendon l'ore, etc.

ARIOSTO. *Orlando furioso*, canto VII.

Leurs offres gracieuses et leurs doux regards firent entrer Roger dans le paradis; certes, on peut bien nommer ainsi ce séjour, où je crois que l'Amour est né, où le temps s'écoule dans les danses et les jeux, où tout est fêtes et plaisirs.

En ce temps-là, les marins d'Arles étaient les émules des Génois et des Pisans dans la navigation du Rhône et de la Méditerranée. Le fleuve et le mer n'étaient pas seulement pour nos ancêtres une route commerciale, mais un glorieux champ de bataille. Les républiques italiennes y redoutaient leur courage autant que leur industrie et leur science nautique. C'était surtout là que leur étendard se déployait avec fierté. Il n'y avait rien de trop alors dans cette devise qui couronnait le Lion arlésien :

URBS ARELATENSIS EST HOSTIBUS HOSTIS ET ENSIS.

Les ennemis d'Arles trouvaient toujours ce Lion sur ses gardes et armé. Sur terre la situation topographique de notre république la réduisait généralement à la défensive : belliqueux, hardis, ses citoyens ne pouvaient prétendre à être conquérans. Une victoire n'avait de résultats pour eux que sur mer; une portion de territoire ou une forteresse à garder ne pouvaient leur convenir ; mais ils allaient volontiers rendre une visite de représailles à un peuple hostile; ils pouvaient conduire au port un navire conquis, et refuser de le rendre. Les témoignages d'un chroniqueur contemporain, le maréchal Gervais de Tilbury, et les traités conclus avec les Pisans et les Génois, disent assez que les marins des autres nations ne se mesuraient pas impunément avec les nôtres, et il en est resté aux descendans de ceux-ci, les habitans du quartier de la Roquette, une certaine assurance de regard et des habitudes martiales, qui prouvent que bon sang ne peut mentir. C'est surtout à nos marins que s'applique ce que disait le bon maréchal des peuples riverains du Rhône, que les grands vents étaient cause sans doute de leur caractère *tempétueux* [1] et inconstant, au-

[1] *Ventosi* est traduit par *léger* dans les Mémoires d'Anibert, mais je

quel il ne manquait que le frein d'un maître. Naturellement les marins étaient la classe la plus indisciplinée de la république, la plus jalouse de ses droits, la plus amoureuse des bruyans désordres de la sédition.

Par suite d'une émeute récente, prélude des troubles plus sérieux qui éclatèrent quelques années plus tard et se terminèrent par la ruine de la république, l'archevèque ayant lancé une bulle d'excommunication contre les marins d'Arles, ceux-ci cherchaient volontiers l'occasion de tourner en ridicule les foudres ecclésiastiques.

Sur la galère où Dragonet de Montdragon avait pris son passage s'était embarqué un prêtre, qui ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait mal choisi son navire. Le vent était favorable, le ciel pur : tout annonçait aux matelots qu'ils arriveraient à Marseille sans avoir besoin de faire une prière : leur esprit *gabeur* pourrait donc s'exercer impunément sur la robe du *capelan*.

« En vérité, dit l'un, il paraît que monseigneur l'archevêque a enfin eu souci de nos pauvres ames ; il nous a envoyé un saint vicaire pour nous défendre des dracs du Rhône.

crois être plus vrai dans le sens que je donne à ce mot, le maréchal se servant du mot *inconstantes* pour exprimer cette seconde pensée.

— Par saint Julien, dit un autre, tu oublies que les capelans n'exorcisent pas pour rien : si nous arrivons à bon port, il nous en coûtera quelques sous raymondins.

— En effet, dit le premier, j'ai entendu dire, tout-à-l'heure, au patron que notre abbé s'est bien gardé de payer son passage; il espère avoir du retour avant de prendre congé de nous.

— Taisez-vous, dit le premier, ne le reconnaissez-vous pas? c'est le capelan qui prêcha si bien le dernier carême à Saint-Cesaire.

— Si je le reconnais! répondit un vieux contre-maître, certainement, et je me rappelle que, comme Jonas, il répéta pendant une heure : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite! »

— Alors c'est un faux prophète, car il y a plus de quarante jours de cela.

— Un faux prophète! vous insultez ce pauvre capelan, dit le premier matelot; je soutiens que c'est un vrai prophète, moi, et je veux vous le prouver en le jetant à l'eau : vous verrez s'il n'est pas avalé par une baleine.»

Le matelot, joignant une démonstration menaçante à ses paroles, faisait mine de s'approcher du prêtre assez brusquement, et celui-ci,

qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, tout en affectant de se tenir à l'écart, eut peur, se signa, et en s'éloignant de plus en plus, faillit heurter Dragonet de Montdragon, autre témoin muet de cette scène. Dragonet se laissa aller à un sentiment chevaleresque, et se plaçant, les bras croisés, entre les matelots et le prêtre tremblant :

« Holà ! mes maîtres, dit-il, si c'est un jeu, il est temps qu'il finisse, et si vous vouliez sérieusement porter la main sur ce saint homme, je préviens que je rendrai la partie égale.

— Oh ! oh ! dit le contre-maître, est-ce un défi ? noble Senhor, êtes-vous pour l'archevêque ?

— Je suis pour le respect qu'on doit à un passager.

— Mais il n'a pas payé son passage.

— Eh bien, dit Dragonet en leur jetant cinq sous raymondins, le voilà payé : avez-vous encore quelque chose à dire ? je vous répondrai. »

Il en coûtait aux matelots de reculer ; ils ne répliquèrent rien, mais ils murmurèrent entre eux quelques menaces inintelligibles, semblables à des chiens que le chasseur arrête au moment où ils croyaient pouvoir s'élancer sur le

gibier..... Heureusement que l'un d'eux trouva un bon mot, ou ce qui lui parut tel, pour justifier la retraite :

« Nous avons tort, camarades, dit-il, la galère est encore dans les Gras du Rhône, et l'article 139 des statuts de la république défend, sous peine d'amende, d'y jeter les lests inutiles d'un navire. Le gentilhomme nous aidera lui-même, s'il le faut, quand nous serons en pleine mer. »

Toutefois on oublia prudemment de prendre le capelan pour un lest après l'avoir pris pour un autre Jonas, et il débarqua sans autre incident à Marseille avec Dragonet de Montdragon.

Malgré le double service qu'il lui avait rendu, celui-ci s'était montré fort peu communicatif, et le capelan avait respecté une réserve qui ressemblait plutôt à la distraction d'un homme préoccupé qu'à du dédain ou à de la défiance; cependant il ne le quitta pas sans le remercier.

« Senhor prêtre, lui répondit Dragonet, vous ne me devez rien.

— Dieu, dit le prêtre, vous récompensera.

— Hélas! senhor capelan, je vous l'avoue, je ne sais trop si c'est par courtoisie humaine, encore moins par charité chrétienne, que j'ai pris en main votre cause : je m'ennuie de la paix, et,

étant d'humeur un peu guerroyeuse, je n'étais peut-être pas fâché de trouver quelques horions à distribuer.

— Ne vous faites pas plus mauvais chrétien que vous n'êtes, mon fils : je sais bien que le monde vous a souvent enlacé dans ses séductions ; on vous voit rarement aux églises, m'a-t-on dit, car je ne suis pas vicaire d'une paroisse d'Arles ni de Saint-Remy ; mais j'ai connu votre défunte mère, qui aimait la religion et ses ministres ; vous ne pouvez avoir oublié toutes ses saintes leçons. »

Dragonet, à ces mots, eut quelque remords de s'être montré si froid envers un prêtre qui avait connu sa mère :

« Senhor capelan, dit-il, vous êtes indulgent pour la jeunesse ; pardonnez-moi si je vous ai paru vouloir éviter votre entretien dans ce voyage ; je devais craindre qu'un saint homme comme vous n'eût de longs prônes à faire à un pécheur comme moi.

— Nous nous reverrons, reprit le prêtre, car vous ne quitterez pas Marseille sans aller rendre visite à votre respectable aïeule.

— Sans doute, et j'irais dès ce jour, si je ne croyais devoir visiter auparavant un tailleur de

cette cité; car je puis vous confesser encore le péché de vanité, mon père.

— Ce n'est ici qu'un sentiment de respect qui vous retient, dit le prêtre; la comtesse aime en effet que les jeunes gentilshommes se montrent parés à sa cour. Adieu, Senhor chevalier, je vous annoncerai; car c'est chez la comtesse que je me rends moi-même : je suis le chapelain du seigneur des Baux, et je vais chercher sa fille Laure que j'étais venu accompagner il y a un mois. Adieu donc, mais au revoir. »

Le prêtre et le chevalier se séparèrent.

Le lendemain, Dragonet, s'étant donné une garnache neuve, une belle simarre et un manteau agrafé à droite selon la mode d'Espagne, se préparait à se rendre par mer au château de la comtesse, situé à l'embouchure de la petite rivière du Bauve, lorsqu'un varlet qui l'avait cherché dans toutes les auberges de la ville lui amena, de la part de son aïeule, un palefroi de promenade. C'était le premier effet de la reconnaissance du capelan : Dragonet monta ce cheval non sans soupirer au souvenir de Passeroun.

Le château était pittoresquement situé au revers d'une montagne couronnée de pins : les abords annonçaient une résidence princière.

Dans l'avenue principale, Dragonet aperçut son ami le capelan qui venait à sa rencontre. « Senhor chevalier, lui dit celui-ci, votre aïeule vous appelle son enfant prodigue, mais vous la trouverez disposée à tuer le veau gras pour fêter votre retour. Vous m'avez prévenu que vous aviez peur des sermons et des prônes : j'ai fait un petit mensonge de charité pour vous, en obtenant que votre aïeule, qui est un peu prêcheuse, ne vous en ferait pas un seul, sous prétexte que je vous avais suffisamment prêché de sa part. Je vous prie de ne pas me démentir.

—Je m'en garderai bien, lui dit Dragonet, qui pensa en outre : j'ai certes bien placé mes cinq sous raymondins en payant le passage de ce bon capelan ; sa reconnaissance est la courtoisie même ; il ne se contente pas de vouloir mon salut dans l'autre monde, il fait ma paix avec mon aïeule dans celui-ci. » En effet, le chapelain continua à s'entretenir charitablement avec Dragonet, qui avait mis pied à terre en entrant dans l'avenue : « Senhor chevalier, encore un avis : vous trouverez un fou au château, soyez indulgent pour lui ; votre aïeule l'aime mieux fou que sage : vous trouverez aussi des dames d'honneur gentes et jeunes ; soyez galant, mais en tout bien et tout honneur ; votre aïeule tient cour et

parlement d'amour; ne vous y faites pas de procès, pour plus d'une raison. Enfin vous allez trouver aussi la douce Laure des Baux; c'est la fille de votre ennemi, du seigneur Hugues, que vous avez eu le tort d'humilier un peu trop souvent dans les tournois en le désarçonnant au moment où il se croyait le vainqueur de la joute; mais n'oubliez pas que Laure des Baux est aussi la petite-nièce de votre aïeule et sa favorite : soyez ennemi généreux, et laissez même croire à la possibilité d'un traité de paix. »

Pendant que le prêtre parlait : « Voilà, certes, se disait Dragonet à lui-même, une aventure qui me rendra le champion de l'Église : en conscience, s'il y avait une autre croisade contre les Albigeois, je prendrais la croix : combien de faux pas j'aurais faits depuis Arles jusqu'à Marseille si j'avais consenti à livrer le bon capelan aux poissons du Rhône! »

La vieille comtesse Adelazis parut en ce moment sur le perron du château avec ses dames : elle embrassa tendrement son petit-fils : « Beau gentilhomme, lui dit-elle, on m'a dit que vous vous rendiez prisonnier à discrétion; je serai donc généreuse : le passé est oublié... » Ici le chapelain s'interposa charitablement; car il savait que la bonne dame était capable de se

tromper elle-même et de faire un long discours, tout en disant, sous forme de précaution oratoire, qu'elle n'en voulait pas faire. « Je suis, d'avis, dit-il, que l'arrivée du chevalier ne retarde pas le déjeûner. » Dragonet sourit au capelan pour le remercier.

La comtesse était une de ces châtelaines que certains romanciers et auteurs dramatiques ont prises à tort pour le type absolu des douairières du moyen âge : elle était bien l'*expression* de l'époque dans ce sens qu'elle en outrait les ridicules : Walter Scott lui-même a placé une châtelaine de ce genre à côté de la tendre Isabelle de Quentin Durward; il en a peint une autre dans la Tour de Tilliétudlem; je suis persuadé cependant qu'au moyen âge les aïeules étaient plus généralement de respectables châtelaines, portant avec dignité leurs cheveux blancs et leurs robes passées de mode, sans chercher à prolonger leur jeunesse au-delà de soixante ans, sans exiger qu'on les trouvât toujours belles, toujours dignes d'inspirer la « belle passion. » Ce n'est pas que je prétende excuser tout-à-fait les torts graves de Dragonet mon héros envers la vieille douairière; mais je dois dire qu'orphelin de bonne heure, il eût plus long-temps supporté le joug utile de l'autorité de son aïeule,

si la sagesse ne lui avait pas paru bien puérile et bien ennuyeuse sous la forme d'une châtelaine qui gâtait les meilleurs conseils par le langage d'une pédantesque galanterie, fatiguait même de sa tendresse en la rendant trop prêcheuse, et qui surtout se donnait le ridicule de certaines prétentions peu conciliables avec son âge.

Mais déjà plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Dragonet n'avait vu la comtesse; et, soit qu'il se fût exagéré autrefois ses griefs contre la vieille châtelaine, soit que le capelan, dans sa reconnaissance, eût réussi à dissiper toutes les préventions défavorables de l'aïeule contre le petit-fils et du petit-fils contre l'aïeule, notre chevalier ne vit en elle qu'une noble dame qui conservait de sa jeunesse un peu de goût pour les frivoles passe-temps et les flatteries des troubadours. D'ailleurs, l'affection de la comtesse pour lui, ranimée par ce retour imprévu, et l'espoir qu'elle avait de réaliser enfin un des rêves de son orgueil nobiliaire, c'est-à-dire de marier son petit-fils, pour perpétuer le nom de Montdragon qui avait été le sien... tout se trouva d'accord avec les bonnes intentions du chapelain. Le crédit de celui-ci est facile à expliquer; il était une créature de la comtesse et placé par sa re-

commandation auprès du seigneur des Baux. Sa flatteuse condescendance, qui ne coûtait rien à son caractère de bonhomie, était interprétée comme l'expression d'une morale indulgente. Si, par instinct de prêtre dépendant, il sacrifiait quelque chose de sa dignité, il retrouvait son autorité sacerdotale dans le conseil. On lui cédait sans humeur, parce qu'il n'exigeait jamais rien, et qu'on croyait à son dévouement encore plus qu'à son influence toujours modeste et caressante.

« Allons, dit la comtesse, mon fils, excusez le senhor prêtre ; il n'a rien mangé depuis qu'il a dit la messe. »

Dragonet excusa très-sincèrement le senhor prêtre, et donna le bras à son aïeule. En entrant dans la salle, il aperçut un inconnu au regard vif quoique distrait, qui vint à lui et lui dit :

« Chevalier, vous êtes sans doute le petit-fils de la châtelaine, car il n'y a qu'à son petit-fils qu'elle puisse accorder ainsi la faveur qu'elle vous fait à mon détriment.

— Mon fils, dit la châtelaine, vous voyez l'illustre gentilhomme et troubadour Pierre Vidal, qui a chanté tant de beautés.

— Et qui n'a trouvé que la vôtre de cruelle, dit Vidal.

— Vous voyez l'empereur légitime d'Orient...

— Qui préfère à l'empire le titre de votre esclave. »

La comtesse sourit, donna sa main à baiser au troubadour empereur, et s'assit auprès de lui.

« Ah! pensa Dragonet en se mordant la lèvre pour ne pas rire, c'est sans doute le fou dont m'a parlé le capelan. »

C'était en effet Pierre Vidal, revenu récemment de la Terre-Sainte. Pierre Vidal avait longtemps fait profession d'adorer la comtesse Adelazis, du vivant même de son époux, qui avait généreusement approuvé cette passion de poète, pour la plus grande gloire de sa dame. Mais Pierre Vidal, ayant rencontré un jour la comtesse endormie sur un canapé, osa oublier les règles sévères de l'amour platonique, et déposer sur ses lèvres un baiser qui troubla son chaste sommeil. Moins indulgente que ne le fut plus tard la reine Marguerite pour Alain Chartier, Adelazis avait banni le troubadour de sa présence, malgré les sollicitations de son époux : Pierre Vidal erra de cour en cour et de château en château, jusqu'à ce qu'il se laissât entraîner à la croisade.

Pierre Vidal, au milieu des jeux paisibles de la paix, s'était proclamé le premier des troubadours : parmi les guerriers, il fut pris d'une vanité belliqueuse, et se crut le premier des héros. Quelques prouesses, ou, selon les envieux, quelques vers sur les prouesses d'un haut baron, lui valurent l'accolade et les éperons d'or. Admis au rang des nobles chevaliers, il oublia sa naissance, et, fils d'un pelletier de Toulouse, il se donna des aïeux par un autre genre de vanité. Cette nouvelle folie fut encore prise en bonne part, et la complaisance de ses compagnons d'armes alla jusqu'à lui trouver une épouse du sang impérial. Une Grecque de l'île de Chypre fut désignée à Pierre Vidal comme une nièce de l'empereur de Bysance, qui pouvait lui transférer en dot ses droits à la couronne d'Orient. Pierre Vidal l'épousa. Quelques jours après ce mariage, il se qualifiait déjà d'empereur, traitait sa femme d'impératrice, et ne parlait plus que de reconquérir son héritage.

Cependant, fidèle à ses premières adorations, il ne cessait pas d'implorer sa grâce de la comtesse Adelazis; et celle-ci, devenue veuve et aïeule, fut touchée enfin de vingt-cinq ans de constance et de repentir; elle fit dire à Pierre Vidal qu'elle regardait le baiser dérobé comme légitimement

acquis. Fier de cette grâce, comme il l'eût été de la possession d'une des principales provinces de son futur empire, Pierre Vidal avait abandonné sa femme à Chypre, et il était venu à Marseille avec le double but de freter une flotte pour s'emparer de Constantinople et de remercier la comtesse de sa clémence. A peine s'il s'aperçut en la voyant que l'âge n'avait pas épargné l'objet de sa passion. Il se remit à la célébrer comme si le temps n'avait pas marché pour elle depuis plus d'un quart de siècle. En l'écoutant, la comtesse (ô douce illusion de la poésie!) se retrouvait jeune, belle et fière; quelquefois elle soupirait quand les innocens mensonges de cette poétique folie la ramenaient trop brusquement vers l'irrévocable passé; mais bientôt elle se consolait en pensant que ses cheveux blancs et ses rides n'avaient pu atteindre du moins son cœur et son imagination; appelant à son secours les artifices de la parure, s'entourant de tout ce qui faisait le cortége des jeunes châtelaines, dames d'honneur et pages, offrant une libérale hospitalité à tous les jongleurs errans, elle était heureuse de ses songes de vieille coquette, comme Pierre Vidal de ses songes d'empereur sans empire. C'étaient deux folies d'accord pour se flatter. Cette manie de jeunesse, n'est pas

sans exemple dans notre société actuelle. Mais, en dehors de cette prétention extravagante, la comtesse avait toute la raison de son âge. Pierre Vidal lui-même, ce troubadour vantard, ce héros fanfaron, cet empereur sans états, donnait dans ses vers d'excellens conseils de conduite aux troubadours, aux guerriers et aux princes de son temps.

Averti par le chapelain, Dragonet, au lieu de se livrer à un certain esprit de contradiction, que sa jeunesse indocile lui avait fait contracter, entra complaisamment dans tous les caprices de la comtesse Adelazis et de son troubadour : Cette complaisance lui gagna d'autant plus les bonnes grâces de son aïeule, que, jalouse de son autorité, elle le trouvait peut-être bien moins coupable de ses dissipations et de ses vagues amours que de l'indépendance où il s'était placé vis-à-vis sa famille.

Le motif qui amenait Dragonet chez la comtesse humiliait un peu sa vanité de jeune homme; il ne pouvait se dissimuler qu'il venait tacitement faire acte de soumission filiale; il lui eût donc été difficile de ne pas laisser percer un peu d'humeur, si par un heureux hasard la médiation du chapelain n'eût changé en quelque sorte son rôle, en lui prêtant le mérite d'une

courtoisie désintéressée; car il se figurait que le bon prêtre, ignorant sa détresse pécuniaire, lui avait demandé grâce pour les ridicules de son aïeule et de son hôte. Notre orgueil a souvent de ces détours.

La troisième recommandation du bénévole conciliateur devait coûter encore moins que les autres à l'indocile Dragonet. La comtesse, Pierre Vidal, le chapelain étaient assis à table, et il restait encore un siége vide : Pierre Vidal en fit le premier l'observation. « Notre jeune princesse est ordinairement plus exacte, dit-il. — Vous avez raison, ajouta la comtesse de Roquemartine, ma petite Laure se fait attendre. — Sa parure la justifiera, dit le chapelain. — Notre belle cousine a un peu peur de nous, dit Pierre Vidal à Dragonet, elle ne veut se montrer que préparée au combat. » La belle cousine, qui entrait alors, rougit en entendant ces derniers mots, qui trahissaient indirectement le motif de son retard : il y avait en effet une certaine intention dans sa toilette du matin. Dès le premier coup d'œil qu'il jeta sur elle, Dragonet, admirablement disposé à toutes les concessions, s'accusa d'une aveugle injustice pour ne s'être pas encore aperçu de la rare beauté de sa cousine. Enfant, il avait joué avec

elle, mais depuis son opposition déclarée au seigneur Hugues des Baux son père, il ne la voyait plus que dans les lieux publics. Il se leva, interdit un moment, et se tourna vers son aïeule, comme s'il avait besoin d'un conseil ou d'une autorisation : encouragé par son regard, il alla baiser la main de Laure; et, prévenant le sénéchal, il la conduisit au siége qui lui était réservé près du sien. Il fut pour elle attentif sans affectation, et Laure lui sut gré de venir ainsi adroitement au secours de son embarras. La comtesse ne fut pas mécontente de cette première entrevue, quoiqu'elle eût peut-être désiré que son petit-fils adressât quelques complimens directs à sa cousine; mais Dragonet fut assez bien inspiré pour placer mieux encore sa première flatterie.

La conversation devenait générale, lorsque Pierre Vidal s'en empara pour raconter une bataille où il avait occis à lui seul plus de cent Sarrazins, en invoquant sa dame. —« Madame, dit Maurice, à la vieille châtelaine, vous rendrez compte à Mahomet de tout le sang que le futur empereur d'Orient versa dans cette journée. » Ce compliment fut fort applaudi. —« Mon sauvage cousin ne manque pas d'esprit, » pensa Laure;—» mon petit-fils est plus galant que je ne le pensais, dit tout bas la comtesse, en se pen-

chant vers l'oreille du chapelain, après avoir adressé à Dragonet lui-même l'encouragement d'un sourire.

« Il paraît, se dit Dragonet à part lui, en voyant l'espèce d'*étonnement* qu'il avait produit, il paraît que je passais ici pour un païen, parce que j'ai préféré jusqu'ici les pas-d'armes aux cours d'amour, la musique de la chasse aux chants des jongleurs, les tricheries à la Gaie science, et les beautés bourgeoises d'Arles aux nobles dames. » Ce disant il se promit d'*étonner* de plus en plus la châtelaine et ses hôtes : il y réussit quelquefois encore ce jour-là et les jours suivans. Ce ne fut pas sans quelques efforts qu'il mit son langage à l'unisson de la réthorique amoureuse de Pierre Vidal, qui faisait de Cupidon » un dieu troubadour couronné de fleurs avec des souliers garnis de saphirs et d'émeraudes, en robe brodée, chevauchant sur un palefroi dont la selle était de jaspe, la housse de serpentine, les étriers de calcédoine, et accompagné de dame Merci, de damoiselle Pudeur et de l'écuyer Loyauté. » Par goût, il eût préfére aux *cansons* platoniques le ton plus mâle des *sirventes* comme en écrivirent plus tard Alamanon et quelques autres troubadours

provençaux; mais peu à peu il se fit à ce *beau dire* et à ce *beau trouver*, croyant toujours ne faire de concession qu'aux caprices de son aïeule, et sans s'apercevoir qu'il cédait bien plus encore à un secret désir de charmer sa jeune cousine. Plus cette galanterie poétique était étrangère à ses habitudes, plus cette langue lui semblait fictive et conventionnelle, plus Dragonet croyait pouvoir l'employer sans conséquence, comme un jeu de l'esprit et non comme l'expression du cœur. De même, la vie de facile loisir, qu'il mena pendant toute une semaine, lui parut comme un songe jeté au travers de sa vie habituelle. Chaque jour nouveau jeu, nouveau plaisir. Aujourd'hui c'était une promenade dans les jardins pour y cueillir de pleines corbeilles des étoiles d'argent du jasmin d'Espagne et des houppes d'or des cassis; demain une cavalcade sur les bords de la mer; tantôt des danses sur l'herbe, tantôt des chants composés par Pierre Vidal, et dont les refrains étaient répétés en chœur par douze damoiselles attachées au service de la comtesse; tantôt la pêche; tantôt cette chasse paresseuse qui consiste à intercepter par les mailles d'un fille presque invisible toutes les issues d'une allée couverte où les oisillons gourmands viennent becqueter les glands de corail de l'arbousier,

les baies noires du troëne, ou les grappes bleues des lambrusques.

Cependant le jour approchait où Laure et Dragonet devaient également quitter le château. La veille, en présence de Dragonet, la comtesse prodiguait à sa petite-nièce ces mots d'affection qui préparent au moment des adieux. L'une et l'autre s'attendrirent tellement que Laure n'eut pas le courage de refuser aux larmes de la châtelaine la promesse de prolonger d'une semaine son séjour auprès d'elle, et sortit pour donner en conséquence quelques ordres à ses femmes. La comtesse se tourna vers son petit-fils et lui dit en essuyant une larme : « — Mon cher Maurice, vous voyez ma faiblesse : mère de bonne heure, le Ciel ne m'a accordé que des filles, dont les unes ne sont plus, et les autres ont dû m'abandonner pour la maison d'un époux : me voilà exposée à la solitude dans mes vieux jours; Maurice, il n'y a que votre mère que j'aie aimée plus que Laure : il me semble que, Laure partie, je vais perdre mes dernières illusions. Je n'aurai plus de prétexte pour cacher mes cheveux blancs sous ces guirlandes et je me trouverai face à face avec la vieillesse. L'homme qui fixerait Laure auprès de moi deviendrait mon fils de prédilection;... mais vous, Maurice,

aurez-vous le courage de me quitter demain? Cette vie paisible que nous menons ici s'accorde peu avec votre caractère aventureux, j'en ai peur. J'avais cependant formé des projets qui eussent fait notre bonheur à tous..... » Puis, sans attendre une réponse directe à cette allusion que la comtesse laissait vague à dessein : « Dragonet, ajouta-t-elle, accordez-moi encore huit jours, comme votre cousine, je sais que ce sera me faire un sacrifice, car vous aimez à figurer dans les tournois, et Laure m'a dit que vous y brillez entre tous les champions.

— C'est un sacrifice que je vous ferais de grand cœur, répondit Dragonet; mais si je vous le refuse, c'est que je suis rappelé à Arles par une circonstance toute particulière, une parole donnée..... Puisque vous êtes si indulgente pour moi, madame, je serais coupable de ne pas vous avouer que c'est une dette de trois mille cinq cents sous melgoriens, que je me suis engagé à acquitter la veille de la Pentecôte.

— N'est-ce que cela? reprit la comtesse: J'enverrai un messager pour satisfaire votre créancier. Mais je suis trop juste pour ne pas vous indemniser aussi du prix de la joute que vous auriez obtenu. » — Laure rentrait en ce moment:

«—Laure, continua la comtesse, votre cousin n'a pas été moins généreux que vous : il ne nous quittera que dans huit jours, et je veux l'en récompenser par vos mains : Allons, chevalier, courbez un genou, et au lieu de l'écharpe que la reine du tournoi vous aurait remise, voici une chaîne d'or que votre aïeul tenait du roi d'Aragon, et qu'il me donna le jour de mes fiançailles.»

Dragonet mit un genou à terre ; la chaîne fut passée à son cou par les mains de Laure, et en se relevant il lut dans les regards des deux dames qu'il lui revenait encore deux baisers. Ils ne lui furent refusés ni par l'une ni par l'autre, et pendant trois jours, Dragonet ne pensa que bien rarement au tournoi, à Annette et à Passeroun.

CHAPITRE VII.

Je suis assassiné par ce maudit retour.
MOLIÈRE, *les Fourberies de Scapin*.

—

Le soleil s'était levé dans un ciel pur et calme; le mistral, après avoir régné pendant trois jours avec sa violence accoutumée, venait de s'évanouir tout à coup dans un de ses derniers tourbillons. Les navires en marche pour Arles, qui avaient hésité prudemment à s'engager dans les Gras du Rhône, déployaient leurs voiles et rivalisaient de vitesse pour entrer les premiers au port. Les marchands, qui espéraient recevoir quelques ballots de Marseille, les femmes et les enfans des patrons qui attendaient un mari ou un père, les oisifs qui, alors comme aujourd'hui, ne manquaient pas dans notre cité, accouraient sur le pont et sur les quais des deux rives, ou montaient sur les tours de la Roquette et de Trinquetaïlle, pour signaler la couleur des pavillons, le nombre et la forme des voiles.

Parmi ceux qui avaient choisi le pont de bois pour leur promenade, nous pourrions nous mêler, sans indiscrétion et du droit du poète, aux groupes des nobles hommes s'entretenant des dernières fêtes, des exploits des champions, des dames en réputation de beauté, des contestations du Bourg-Neuf et de la ville haute, surtout d'une récente proclamation d'Alfonse, comte de Provence et roi d'Aragon, qui exemptait « ses bons amis les Arlésiens, chevaliers, bour- » geois, notables et prud'hommes, de leydes et de » péages dans tous ses états, tant par eau que par » terre, prenant leurs personnes sous sa protec- » tion. » Mais nous préférons écouter ce que vont se dire deux vieilles connaissances, le rabbin Chamore et le marchand maître Coussane. C'est celui-ci qui le premier aborde le juif, et après le salut d'usage : — « J'espère que vous ne me refuserez pas vos bons avis, lui dit-il. » C'était l'unique chose que le juif donnait quelquefois sans usure ; *quelquefois* seulement, car en habile négociant il savait quelquefois aussi faire rapporter intérêt même à ses paroles : « Je vous donnerai volontiers mon avis, répondit-il à maître Coussane, mais je ne saurais vous garantir qu'il sera bon.

— Cependant, dit maître Coussane, si, comme

dans l'affaire de mes chevaux, vous n'avez rien à perdre en me conseillant.....

— Je serais trop heureux si je gagnais toujours, répondit le rabbin; un avis est bon aujourd'hui... qui vous assure qu'il sera bon demain? Vous me parlez de vos chevaux; lorsque je m'entremis pour vous les faire restituer, savais-je que j'en aurais bientôt un à vendre?

— J'espère pourtant, honnête Chamore, que vous n'avez perdu ni sur le vôtre, ni sur les miens; aussi oserai-je vous proposer de venir encore une fois à mon secours, en me disant si je dois vendre aujourd'hui même cinq cents mesures de blé qui viennent de m'être livrées en paiement d'une ancienne dette, ou si je n'agirai pas plus sagement d'attendre encore.

—A votre place j'attendrais; la moisson ne sera pas belle, le Rhône a inondé une partie des meilleures terres de la Camargue.

— On assure cependant que vous avez vidé hier tous vos greniers, honnête juif.

— Je vous ai dit ce que je ferais à *votre place*; faites-vous juif, je vous dirai : Faites comme moi.

— Peut-être, parmi les bâtimens qui entrent au port, en est-il qui sont chargés de blé, à votre connaissance?

— Je l'ignore, maître Coussane; mais faut-il vous parler vrai : à votre place je garderais mon blé. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai vendu le mien ? c'est qu'appartenant à une race proscrite, j'ai à concilier ma prudence de juif avec ma prévoyance de marchand; le blé deviendra cher dans peu de temps, et si cher, que l'on pourrait forcer les greniers de ceux de ma nation, comme cela s'est vu quelquefois, maître Coussane.

— Vous voulez parler des temps de troubles et de guerre, mais voyez comme la paix et la prospérité règnent en cette république; dans la ville, ceux de la haute cioutat[1] et ceux du Bourg-Neuf se donnent la main : au dehors, l'empereur d'Allemagne a pris lui-même la peine de réconcilier le seigneur des Baux et le comte de Provence.

— Ne vous y fiez pas.

— Que peut désirer de plus le Seigneur des Baux? on lui offrirait de nouveaux domaines pour ajouter aux soixante-dix-neuf terres baussenques, qu'il refuserait toute donation qui en augmenterait le nombre. La fortune de sa famille n'est-elle pas attachée au nombre consacré de soixante-dix-neuf ?

[1] Cité. Nous disons aujourd'hui l'*hoûture* (la ville haute.)

— Aussi, s'agit-il pour lui de se défendre et non de conquérir : plus clairvoyant que vous, il est venu m'acheter ce blé, qu'on vous a dit être sorti de mes greniers, et qu'il a fait secrètement transporter dans sa tour de Trinquetaïlle. Si vous voulez lui offrir le vôtre, il ne vous dira pas non, parce qu'il croit la partie assez sérieuse pour avoir besoin d'approvisionner aussi son château des Baux. Seulement, je ne vous promets pas qu'il vous paie comptant. D'un autre côté, pensez-vous que ce soit pour rien que le roi d'Aragon fasse ainsi la cour à vos bons bourgeois ? serait-il si généreux que de les exempter de payer les droits de péage dans ses états, quelque illusoire que soit cette exemption, s'il ne savait avoir besoin lui-même de leur bonne volonté, quand il leur demandera tout-à-l'heure d'unir leurs cavalcades à ses troupes ?

— Vous commencez à m'effrayer, honnête rabbin ; car avec la guerre, si nous vendons bien notre blé, nous risquons d'être ruinés par le droit d'albergue, qui nous obligera à loger hommes et chevaux.

— Prenez boutique et vous en serez exempt, d'après les statuts, maître Coussane ; car je vous le répète, continua le juif entraîné par la conversation, les logemens vides seront rares : et tel Bra-

bànçon qui couche ce soir à la belle étoile, dans le bois de Pomerolles, alléché par la solde et l'espérance du butin, grossira avant peu l'armée du comte. Voulez-vous en savoir davantage, maître Coussane; allez à Salon, vous y verrez dix ouvriers occupés à la réparation du grand trabuc, machine qui fit tant de mal au dernier siége de la ville.

— Assez, assez, je vous crois, mon confrère en négoce, dit maître Coussane; mais puisque la guerre est imminente, je vous avoue que je n'ai pas le courage d'attendre les chances qui menacent les marchands, juifs ou non; et aujourd'hui même, si je trouvais un acheteur pour mon blé, je m'en déferais volontiers.

— Eh bien! reprit le juif, puisque malgré mon conseil vous ne voulez pas attendre l'augmentation que je vous annonce, je veux bien vous rendre un service : je vous achète vos cinq cents mesures au cours du marché, et je ferai savoir au seigneur des Baux que je puis encore ajouter ces cinq cents mesures à son approvisionnement de siége. Venez chez moi en recevoir le prix : seulement je retiendrai un léger intérêt sur la somme, parce que je ne suis pas sûr que le seigneur des Baux veuille me la donner comptant. »

Après avoir conclu ce marché, le juif partit pour les Baux, afin de réaliser au plus vite son bénéfice.

Le lendemain, il méditait quelque autre affaire, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Dragonet de Montdragon, qui en descendant du bâtiment qui le ramenait à Arles arriva directement chez son créancier.

« Pourquoi cet embarras à ma vue? lui dit le jeune chevalier : je ne viens cependant que réclamer Passeroun. J'espère que mon messager vous a remis fidèlement ma missive et les trois mille cinq cents sous melgoriens représentés par mon cheval. Avant peu je pourrai retirer à votre satisfaction tous mes autres gages.

— Ah, monseigneur ! répondit Chamore, qui n'eut pas de peine à paraître triste et désolé, je vous proteste par tous les saints prophètes de la loi, que je suis resté fidèle à la lettre de notre contrat. Le 15 mai, au coucher du soleil, Passeroun était encore dans mon écurie; mais votre messager vous avouera lui-même que ce n'est que le 17 qu'il est venu...

— Misérable juif! s'écria Dragonet, oseras-tu me dire que tu avais déjà vendu mon cheval...

— De grâce, monseigneur, daignez m'écouter, et d'abord rappelez-vous qu'aux termes du

contrat, peu importe que vous retrouviez Passeroun dans mon écurie ou dans celle de tout autre, puisque je n'ai pu le céder qu'à la condition qu'il vous serait restitué par le second acheteur, moyennant les trois mille cinq cents sous melgoriens : vous y gagnerez même l'intérêt qu'en ma qualité de pauvre marchand juif, écrasé par les taxes, je ne pourrais m'empêcher d'exiger de vous sur la somme du prêt et sur les dépenses quotidiennes de votre destrier, tandis que le généreux et magnifique seigneur des Baux...

— C'est donc au seigneur des Baux que tu as cédé Passeroun? dit Dragonet un peu rassuré et qui, au fond du cœur, n'était peut-être pas fâché de cet incident : si cela est ainsi, le mal est moindre, mais je puis encore justement me plaindre que tu te sois montré si rigoureux à profiter des termes du contrat. »

L'œil perçant du juif s'aperçut que Dragonet s'était calmé tout à coup, et il retrouva sa faconde avec son assurance, quoiqu'il continuât son explication sous forme d'excuse :

« Ah, monseigneur! si vous saviez tout, vous êtes trop équitable pour ne pas m'excuser. D'abord, je me suistrouvé, en même temps et par des circonstances bien imprévues, le dépositaire de quatre chevaux en sus du vôtre, lorsque l'af-

fluence des cavaliers dans Arles a fait soudain hausser la paille, le foin et l'avoine à des prix exorbitans. Puis est survenu mon frère Isaac avec sa jument, et les cinq chevaux, qui jusque-là vivaient en paix, se sont déclaré une guerre furieuse : le plus enragé de tous était votre Passeroun, qui a deux ou trois fois rompu son attache, et a failli se faire casser une jambe en s'exposant aux ruades d'un étalon aussi diable que lui : qu'auriez-vous dit, seigneur, si je vous avais rendu Passeroun boiteux, ou, par cas contraire, si, sur le mémoire de sa provende, vous aviez trouvé la jambe cassée d'un arabe ne valant pas moins de cent besans d'or...

— Ne pouviez-vous donc le loger dans une autre étable ?

— Impossible, seigneur, toutes les étables particulières étaient pleines : ni pour or ni pour argent, vous n'auriez pu obtenir place au ratelier d'un aubergiste. Avec quelle impatience je vous attendais la veille du tournoi, lorsque le voisin vint me dire : « Seigneur Chamore, vous pouvez vous regarder comme le propriétaire du meilleur destrier de toute notre chevalerie : le maître de Passeroun, le noble Dragonet de Montdragon a dit un éternel adieu à notre république ...Plaise au Dieu de Jacob qu'il ne soit

pas mort, répondis-je, très-inquiet de cette nouvelle à double sens. — Non, non, rassurez-vous, reprit le voisin qui vit ma sincère douleur, le chevalier est vivant, mais plutôt que de se voir faire ici la guerre par ses créanciers, il est parti pour la Terre-Sainte, à la suite de l'empereur de Constantinople, qui était venu à Marseille faire construire une flotte et recruter des guerriers.

— La fable était bien imaginée, dit Dragonet, qui sourit malgré lui en se souvenant de la folie du prétendu empereur.

— Bien imaginée sans doute, noble chevalier, et cependant on m'eût offert à moi-même tous les trésors des empereurs d'Orient, que je vous aurais attendu jusqu'à l'expiration du jour convenu. Mais le matin du tournoi, désespérant de votre retour, considérant tout ce qu'il pouvait m'en coûter de nourrir un gage qui mangeait foin et avoine avec un appétit effrayant, qui menaçait d'estropier quatre chevaux dont j'étais responsable, qui risquait de se faire mordre ou tuer lui-même en échangeant des ruades... que vous dirai-je?... le seigneur des Baux étant venu en personne me proposer de le revendre au prix coûtant, et en se chargeant de

tous les frais, debours, intérêts, etc; je lui cédai mon contrat.

— Et vous n'en avez pas moins reçu ma lettre et mes trois mille cinq cents sous melgoriens.

— Sans doute, senhor, mais pour vous les rendre ou les appliquer à toute autre de vos dettes qu'il vous plaira vouloir acquitter, comme j'en fis la déclaration expresse à votre messager après lui avoir reproché son retard, que le pauvre homme m'expliqua, du reste, en m'apprenant que le vent contraire l'avait retenu deux jours entiers à la morade du Passon.

— Je vérifierai tout cela, maître juif, et malheur à vous si je puis vous convaincre de fraude et tricherie! Maintenant, il s'agit de me faire prêter une autre monture pour me rendre au Mas de Gaillard, et de là, aux Baux, où j'espère trouver Passeroun en bon état.

— Je l'espère aussi, seigneur chevalier, je suis allé moi-même aux Baux hier; et quoique je n'aie pas vu Passeroun, on m'a dit que c'était le destrier favori du château : la senhora Laure elle-même, qui arrivait d'un voyage, avait déjà demandé à caresser le pauvre animal. En vérité, seigneur, si j'étais que de vous, je laisserais Passeroun au seigneur des Baux. Depuis quinze jours, le voilà accoutumé à sa nouvelle écu-

rie : et savez-vous qu'avec trois mille cinq cents sous melgoriens qu'il vous faudra rembourser au seigneur des Baux, vous achéteriez dix destriers comme le vôtre...

— Allons, maître juif, je suis pressé et j'ai des raisons pour ne pas faire un plus long séjour aujourd'hui à Arles : il me faut une monture, et je l'attends ici. »

Or, nous verrons plus tard que le juif n'était pas fâché non plus de se débarrasser de la présence du chevalier, tout en se félicitant de ne pas essuyer de plus amers reproches pour s'être tant hâté de céder son destrier à un tiers, aussitôt qu'il avait pu le faire dans les termes de leur contrat. Il lui offrit la monture qui lui avait servi la veille, et qui appartenait au voisin Bourdelon. Cette monture fut amenée en peu d'instans à la porte de Chamore, d'où Dragonet de Montdragon se mit en route pour Saint-Remy, en sortant d'Arles par cette porte qui s'offre à vous flanquée de ses deux vieilles tours rondes, lorsque vous arrivez de Tarascon, et qu'on appelle aujourd'hui comme alors la Porte de la Cavalerie.

CHAPITRE VIII.

— « Asi como vió à Sancho, lo primero que le preguntò fue, que si venia bueno el asno. »

Don Quijote, 4 parte.

Aussitôt qu'elle aperçut Sancho, la première chose qu'elle lui demanda fut pour savoir si l'âne revenait bien portant.

Loin d'Annette, les bonnes raisons n'avaient pas manqué à Dragonet de Montdragon, pour justifier dans sa conscience le projet de se séparer d'elle. Quand il se la représentait triste, éplorée, inconsolable, lui adressant ces muets reproches de la résignation qui nous déchirent le cœur bien plus que la plainte bruyante d'un désespoir plus théâtral, mais bien moins profond, Dragonet appelait à son secours ces considérations de dignité personnelle, ces graves remontrances de la famille, ces insinuations désintéressées d'un ami sentencieux, toute cette sagesse mondaine, en un mot, qui fut longtemps l'importune *sermoneuse* de notre passion, qui n'excitait alors que notre impatience, mais dont notre égoïsme et notre orgueil n'ont pas ou-

blié une seule parole quand nous avons intérêt à être raisonnable, prudent, sage et docile aux leçons de l'expérience, c'est-à-dire quand une passion succède en nous à une autre, l'ambition à l'amour, ou souvent même un second amour au premier.

Cependant, à mesure qu'il s'approchait du Mas de Gaillard, le chevalier sentait faiblir ce qu'il appelait tantôt sa raison, tantôt son courage; il avait beau préparer une phrase bien sèche, bien dure, bien positive, il se défiait de sa force pour la prononcer à cette pauvre Annette, si dévouée, si ingénue, qui allait sans doute accourir à lui, la joie dans les yeux, confiante et naïve. Alors il apprenait par cœur une de ces explications timides et caressantes, par lesquelles on dit le plus tendrement du monde à une maîtresse qu'on ne l'aime plus..... Mais chaque fois qu'il répétait cette conclusion, il voyait couler les pleurs d'Annette comme si elle eût été là, et il était forcé de s'avouer sa faiblesse.

Dans toute autre situation d'esprit, il eût maudit cent fois l'allure pesante de ce cheval de notaire, qui remplaçait pour lui son léger Passeroun; mais quand il s'aperçut qu'un seul et dernier Mas le séparait du sien, il se fût volon-

tiers accusé d'avoir trop peu ménagé sa monture. Il fallait enfin franchir la grille en bois qui servait de guichet à l'enceinte du Mas de Gaillard, ou passer outre; —un moment Dragonet hésita, pensant que, dans l'intérêt d'Annette, pour *épargner sa sensibilité,* il ferait mieux de se rendre à la ville, et là de prier quelque ami d'aller la préparer; mais c'était s'exposer à d'indiscrètes questions, et Dragonet n'avait pas d'ailleurs à Saint-Remy d'ami assez intime pour pouvoir le charger d'un pareil message. A la grande satisfaction de la pauvre haquenée de maître Bourdelon, le chevalier n'alla pas plus loin, et prit un petit sentier qui, par les bouleversemens subséquens de la propriété, est devenu aujourd'hui une allée de beaux et verts platanes. Dragonet, dans sa préoccupation, promenait çà et là ses regards distraits, oubliant que ce n'était plus Passeroun qu'il avait entre les jambes, mais un cheval étranger qui avait besoin d'être guidé. Tout à coup, au beau milieu du sentier, le cheval s'arrête, parce qu'un obstacle s'oppose à sa marche; cet obstacle est un autre quadrupède, placé là en travers, et qui broute un jeune alisier. Dragonet, dont cette halte soudaine ramène l'attention sur le sentier, reconnaît un âne, qui, sans s'inquiéter de la qualité du survenant, conti-

nue son repas, et tourne à peine la tête à chaque feuille que happent ses rudes lèvres. « Holà! maître baudet, à votre aise! » dit le chevalier, qui pousse en vain sa monture. L'âne ne bouge pas. « A quel manant appartient donc cette bête? » cria Dragonet. L'âne reste insensible au mauvais compliment. Dragonet s'impatiente, et mettant pied à terre, cherche des yeux un bâton : pendant qu'il arrache un pieu de la haie, l'ennemi se contente de faire un quart de conversion, de manière à pouvoir détacher obliquement quelques ruades, se doutant du sort que va lui attirer son obstination ; mais se préparant à soutenir l'assaut, et plus fier encore que cet autre coursier de sa race, qu'Homère n'a pas jugé indigne de l'épopée, en le comparant à Ajax ou Ajax à lui [1]. Dragonet, en ce moment, ne songeait guère à l'Iliade, si toutefois il l'avait lue ; mais élevé, en vrai chevalier du temps, dans le plus profond mépris pour *l'animal qu'outragent nos dédains*, comme un classique traducteur appelle l'âne, il commença bientôt

[1] Tel cet *animal utile*, qu'outragent nos dédains, a pénétré dans un champ dont en vain des enfans lui défendaient les approches ; une grêle de coups pleut sur son dos ; des bâtons noueux résonnent sur ses flancs. Lui, tranquille au milieu de l'orage, il dévore les épis, etc.

ILIADE, chant 11e ; traduite du grec par le prince LeBrun.

à punir celui-ci de son insolence par une grêle de coups. L'âne ripostait de son mieux, quoique sans atteindre d'abord son noble adversaire; et qui sait comment eût fini ce duel homérique, si au bruit n'était accouru de la maison le maître du baudet, qui, le saisissant par la bride, le força de céder le champ de bataille.

« Par Dieu! maître Espeli (car c'était lui), on a bien raison de dire à Saint-Remy qu'il n'y a que vous de plus entêté que votre âne dit le chevalier; vous avez là un bon frère d'armes, mais quand vous le placez en sentinelle perdue, donnez-lui mieux le mot d'ordre! »

Quoique Dragonet daignât prendre la chose sur le ton de la plaisanterie, maître Espeli était sans doute blessé dans la personne de son âne, ou de mauvaise humeur par quelque autre motif peut-être; car sans vouloir s'enquérir qui avait tort, il répondit assez sèchement : « Monseigneur, quand on s'absente aussi long-temps que vous, on pourrait remercier ses amis d'être venus consoler sa belle délaissée, et défendre le logis envers et contre tous.

—Que voulez-vous dire, maître Espeli? quels remercimens ai-je à vous faire?

— Je vous tiens quitte pour mon compte; mais, monseigneur, permettez-moi de vous

trouver injuste envers mon âne, dont en votre absence madame Annette s'est servie pour se rendre au tournoi... Il est vrai, ajouta maître Espeli, déjà remonté sur sa bête qu'il mit au trot pour s'esquiver et lancer comme un Parthe un dernier trait en fuyant.... — « il est vrai qu'on ne peut exiger d'un noble seigneur qu'il soit plus tendre pour l'âne de ses amis qu'il ne l'a été pour son propre destrier.

— Le drôle aurait-il voulu se moquer de moi, » pensa Dragonet, chez qui le mot de maître Espeli réveillait en effet un remords, mais qui voyant accourir Annette oublia tout le reste pour préparer son explication. Annette était vivement émue : « Ah ! dit-elle, en se jetant dans ses bras; c'est lui, mon seul ami, que je ne devais plus revoir, me disait-on encore tout à l'heure.

— Qui vous disait cela? ma chère Annette, » lui demanda Dragonet, en essuyant lui-même les larmes que la joie faisait couler de ses jolis yeux.

— Oh ! n'en parlons plus puisque vous voilà, monseigneur; car c'est bien vous, et qui m'aimez toujours, n'est-ce pas? et vous me pardonnerez d'avoir pleuré comme si vous m'aviez abandonnée, quoique je ne voulusse pas le croire? Et d'où venez-vous, mon ami? et pourquoi avoir

prolongé de quinze longs jours une absence qui ne devait en durer que huit ? Venez, entrons, et ne me cachez rien.

— Vous savez que je n'ai pas de secret pour vous, Annette.

— Je l'espère bien, mon ami. Votre voyage a-t-il été heureux ? dites-le-moi pour que je m'en veuille de mes pressentimens, de ma tristesse, de mes ennuis.

— Croyez, mon amie, que je me reproche à moi-même cette solitude et que je ne vous blâmerais pas de regretter...

— Je ne regrette rien, Maurice, rien, quand je vous revois; alors cessent toutes mes craintes mes ennuis, mes tristesses, mes pressentimens; alors j'oublie tous les vains avis dont les officieux auraient voulu alarmer ma tendresse sous prétexte de venir me consoler.

— Et dites-moi, Annette, est-ce que maître Espeli serait un de ces officieux ?

— Mieux encore, mon ami, dit Annette, avec ce sourire espiègle qui la rendait deux fois plus jolie, c'est un bourgeois galant que maître Espeli. Vous allez rire, n'est-ce pas, Maurice ? imaginez-vous que ce grand complimenteur prétendait tout à l'heure mettre à mes pieds l'auberge de la Graïlle... en légitime mariage au moins, car

c'est un saint homme qui ne voudrait pas remplacer autrement sa défunte moitié. Eh bien, vous ne riez pas? soyez donc jaloux alors, Maurice, soyez jaloux de ce chevalier qui pourrait être mon père. »

Une mauvaise et lâche pensée traversait en ce moment le cœur de Dragonet; au lieu de rire, il répondit très-sérieusement :

« Ce que vous me dites, Annette, me fait réfléchir: savez-vous que maître Espeli est, après tout, un honorable bourgeois?

— Comment donc, très-honorable, répéta Annette, riant toujours.

— Que son auberge est bien achalandée, que sa défunte femme lui a laissé un bon trousseau, un assez joli revenu et pas d'enfans.

— C'est ce qu'il me disait fort gravement tout à l'heure, et la larme à l'œil, faisant dans la même phrase l'éloge de sa première femme et la proposition de la remplacer.

— Mais, Annette, vous avez peut-être tort de ne voir là qu'un badinage: en réfléchissant à notre position à tous deux... »

Annette n'écoutait déjà plus qu'en tremblant, car son regard avait surpris dans le regard de Dragonet, cette pensée mauvaise et lâche que je dénonçais tout à l'heure. Elle l'interrompit :

« Ah! Maurice, je vous comprends, dit-elle; et je voudrais en vain m'abuser plus long-temps... Le moment est venu, n'est-ce pas? vous l'avez enfin commencée, cette explication qui vous pesait tant sur le cœur... On me disait donc vrai, vous ne m'aimez plus; m'avez-vous jamais aimée?... N'achevez pas, seigneur, je vous ai compris, vous dis-je. Vous voudriez me céder à un autre, au risque de me savoir aussi malheureuse que le pauvre Passeroun, dont je n'osais encore vous parler.»

Dragonet restait interdit comme un homme qui découvre qu'il a mal calculé la portée de ses paroles; mais à cette mention de Passeroun, il arrêta Annette :

« En vérité, Annette, à votre tour, vous voilà bien injuste en vous pressant d'interpréter ainsi ce qui, après tout, ne pourrait être sérieux; mais que me reprochez-vous à propos de Passeroun? Aurais-je à me justifier de l'avoir laissé à ce maudit juif pour racheter vos bijoux? oui, ce fut pour cela, Annette: quant à son malheur, je vois que maître Espeli vous aura fait quelque sot conte à ce sujet; que savez-vous de Passeroun?

— Ignorez-vous donc réellement ce qui lui est arrivé, Maurice?

— Le juif l'a cédé au seigneur Hugues des Baux; mais je puis le réclamer...

— Oh! alors, hâtez-vous, si vous voulez le trouver encore vivant.

— Expliquez-vous, Annette.

— C'était pour le tournoi que le seigneur des Baux avait acheté Passeroun, et il croyait qu'avec votre cheval, il achetait aussi la certitude de désarçonner, comme vous, tous les champions assez hardis pour s'exposer au choc de sa lance. Mais à peine avait-il fait caracoler Passeroun dans l'arène, que le pauvre animal, refusant sans doute de servir à d'autres triomphes qu'à ceux de son maître, s'est cabré capricieusement, et a renversé l'orgueilleux baron dans la poussière. Pour se venger de cet affront...

— Achevez, Annette, achevez; mais par tous les saints, ne m'exposez pas à de ridicules fureurs, Annette; vous connaissez ma violence, ne dites que ce que vous croyez vrai, craignez de m'engager dans de vaines récriminations, dans d'injustes représailles; car je ne sais pas me venger à demi.

— Que ne puis-je avoir été trompée! mais plus de vingt personnes se sont accordées pour le dire: le pauvre Passeroun, depuis quinze jours, condamné aux plus vils et aux plus durs tra-

vaux, expie sous le fouet d'un rustre l'humiliation publique qu'il a fait subir au seigneur des Baux.

— Je serais la risée de toute la chevalerie provençale, si je ne prenais ma part de cet outrage fait au cheval d'un chevalier. Aussi n'attendrai-je pas à demain pour vérifier ce qu'il y a de vrai dans une accusation qui,... je me l'explique maintenant, m'a déjà exposé aux sarcasmes de maître Espeli. Ne me retenez pas, Annette, si vous n'avez dit que ce qui est,... si on n'a pas, à dessein et dans un but que je soupçonne, voulu m'irriter contre Hugues des Baux... Pourquoi cet effroi? laissez, Annette, laissez-moi partir. » Et repoussant Annette effrayée en effet de la colère qui avait tout à coup fait pâlir son front, Dragonet partit à l'instant comme il le disait.

CHAPITRE IX.

« Crags, knolls, and mounds! confusedly hurl'd,
The fragments of an earlier world. »

THE LADY OF THE LAKE.

Rochers, monticules et masses de pierre jetés là pêle-mêle, fragmens d'un vieux monde.

LA DAME DU LAC.

— How now! he cried,
Orelio! old companion... my good horse...
Off with this recreant burden, etc.

SOUTHEY : — *Roderic.*

Comment donc! s'écria-t-il, Orelio, vieux compagnon, mon bon cheval, à bas ce honteux fardeau!

Deux chemins conduisent de Saint-Remy aux Baux: un seul mérite réellement ce titre, le seul qui offre une voie régulièrement tracée aux cavaliers et aux piétons; le second, plus souvent interrompu, est cependant le plus court pour qui ose s'y précipiter à travers les gorges, les ravins, les lits de torrens, les anfractuosités rocailleuses, jusqu'à ce que, au bout d'une heure de marche en partant du Mas de Gaillard, on arrive à l'espèce de parapet que forme la croupe du Sarragan. Là, si, reprenant haleine, vous re-

tournez la tête pour mesurer du regard l'espace parcouru, vous retrouvez au-delà des rochers la riante vallée de Saint-Remy, les deux tours solitaires de Château Renard, et plus loin la ceinture crénelée d'Avignon, la cité papale. Repaissez vos yeux, pendant quelques instans encore, de ce riche panorama; car vous allez dire adieu aux images gracieuses, aux sites verts et fleuris: *Voici la descente de l'Averne*, armez-vous de courage à défaut du rameau d'or de la Sibylle. Gravissez, gravissez encore quelques fragmens de granit dans lesquels des dents de poisson et des coquillages incrustés furent laissés par la mer, lorsqu'elle abandonna ces montagnes jadis battues de ses vagues, et que les eaux des torrens ordinaires n'auraient jamais pu, en effet, déchirer aussi violemment. Vous voilà sur le pic le plus élevé : affermissez vos pas, la scène va changer : immédiatement sous vos pieds s'ouvre tout à coup comme un gouffre béant, et vous avez peine à découvrir le sentier détourné qui serpente aux flancs du précipice. Peu à peu vous pouvez détacher quelques formes distinctes de ces masses, d'abord confuses. Les rochers largement taillés figurent les remparts d'un camp de géans : au milieu de l'enceinte, des pétrifications énormes sont semées çà et là

comme les vestiges de collossales fortifications. Plus loin, à votre gauche, sur l'extrême escarpement de cette construction antédiluvienne, quelques maisons encore debout de l'antique ville des Baux et les murailles entr'ouvertes des autres complètent ce tableau de ruines grandiose; et si un soleil ardent l'illumine pour en faire mieux ressortir les teintes grisâtres, vous vous croiriez transportés au bord du lac Asphalte, en présence de l'antique Gomorrhe bouleversée par la fatale pluie de cendres.

Maintenant, le cœur attristé à l'aspect de cette vaste désolation, osez descendre dans cette enceinte en suivant le tracé inégal d'un labyrinthe de rochers, tantôt rapprochés en sentier couvert comme une tranchée militaire, tantôt s'écartant brusquement, et quelques-uns s'isolant même pour mieux développer leur configuration plus régulière : celui-ci suspend sur votre tête son énorme museau de dragon, celui-là couvre un espace de cent pieds carrés du corps complet d'un éléphant, créations fantasques de la nature qui laissent bien loin d'elles les gigantesques monumens de la sculpture babylonienne, et les sphinx de Thèbes aux cent portes.

Enfin, la gorge s'élargit en vallon; une issue s'ouvre devant vos pas : une couche de terre

végétale permet à quelques ceps de vignes et à quelques oliviers de vous rappeler que c'est le ciel de Provence qui vous éclaire, là où les crêtes avancées des rochers ne vous dérobent pas la vue du ciel. Une espèce de maison creusée dans la pierre vous révèle que l'homme habite cette solitude; une toiture en plein air lui succède quelques pas plus loin : à travers la porte d'un enclos vous apercevez la verdure consolante d'une petite prairie; un berceau en pierre sculptée vous invite à vous asseoir; mais un bruit attrayant vous appelle plus loin encore : c'est le murmure d'une eau qui jaillit abondante et claire. Dieu, qui par la baguette de Moïse fit sortir une fontaine de la pierre du désert, a doté ce lieu d'une source qui, dans les temps de la plus grande sécheresse, n'a jamais cessé de verser le trésor de ses flots. Autrefois une humble image de la Vierge consacrait le souvenir du miracle. Cette image fut arrachée de sa niche dans une époque d'impiété; mais la Vierge, plus généreuse que ceux qui l'avaient proscrite, voulut que la source sortît toujours fraîche et pure des flancs de l'aride rocher, pour désaltérer les derniers habitans de la ville en ruines.

Emporté par une colère aveugle, et presque

heureux d'un trouble d'esprit qui venait de l'arracher à une lâche capitulation de conscience dont il avait honte, Dragonet parcourut en moins d'une heure toute cette route à demi frayée au milieu des Alpines. Insensible à tous ces accidens de la nature qui captivent l'imagination oisive du poète, il franchit sans hésiter tous les escarpemens, tous les précipices, et ne s'arrêta qu'aux abords de la fontaine des Baux, pour essuyer la sueur qui mouillait son front. En relevant la tête il aperçut le château, perché comme le nid de l'aigle sur le rocher; il lui fallait encore gravir le sentier qui rampe jusqu'à la poterne : peut-être alors, avant de s'y élancer, un retour soudain sur lui-même, un souvenir des vœux qu'il formait le matin encore, lui fit désirer que la pauvre Annette eût été abusée par une fausse nouvelle : « Le baron Hugues, se disait-il, est ambitieux, vindicatif, plein d'orgueil; mais est-il possible qu'il soit descendu à un ressentiment à la fois si déloyal et si puéril? Avant de demander raison de cet outrage au noble baron, je veux savoir si on n'a pas eu intérêt à m'irriter contre lui par de faux rapports. »

Dragonet, tout en cherchant ainsi à modérer sa colère, se dirige vers le sentier qui conduisait

à la grande poterne : au milieu de ce sentier un malheureux cheval chargé de deux barils d'eau s'était abattu, épuisé de fatigue, et reprenait haleine sous les coups de fouet d'un rustre sans pitié. Dragonet s'en approche avec un pressentiment trop certain; il reconnaît Passeroun! Ce n'était que trop vrai : Hugues des Baux avait fait don du noble destrier à l'homme qui gagnait sa vie en distribuant l'eau de la fontaine aux habitans de la ville. Depuis deux semaines Passeroun gravissait le sentier escarpé, vingt fois dans le jour, condamné à ce vil travail et aux brutalités d'un manant, lui le généreux destrier accoutumé aux caresses et aux tendres soins de son maître, lui vainqueur des tournois, dont la tête ne s'humiliait naguère que sous la blanche main qui l'ornait de rubans.

A cette vue, le premier mouvement de Dragonet fut d'arracher le fouet des mains du rustre et de le lui briser sur les épaules; puis débarrassant Passeroun du fardeau déshonorant qui l'accablait, le chevalier, sans relever encore son noble compagnon, mit un genou sur le sable, le flatta doucement de sa main, et touché de pitié ne put retenir une larme, quand il vit le malheureux destrier pleurer lui-même en le reconnaissant. Enfin Passeroun se redresse et se-

coue, par un faible frémissement de ses membres amaigris, la poussière qui les souille. La colère du chevalier reprend le dessus : « Tu seras vengé, mon généreux destrier, s'écrie-t-il, je le jure par le Dieu qui t'a créé lui-même pour partager les périls et la gloire des nobles hommes !... Misérable, ajouta Dragonet, en s'adressant au rustre, tu mériterais que je te précipitasse de ce parapet; mais ma vengeance frappera plus haut que toi; tu n'as qu'à me suivre. « Dragonet achève de gravir les détours du sentier, réglant son pas sur celui de Passeroun, malgré l'exaltation de sa colère et suivi par le rustre plus mort que vif. Il franchit la porte en menaçant du regard l'écusson seigneurial et marche droit au château. Arrivé à la poterne, il appelle le capitaine de la garde; et apprenant que le seigneur des Baux vient justement de partir pour Arles, il exige qu'on appelle le sénéchal; le sénéchal venu : « Senhor sénéchal, dit Dragonet, en jetant son gant à ses pieds, et vous messires Blain de la Garde et Blain de Saret, qui servez sous la bannière baussenque, je vous prends à témoins du défi que je porte à votre seigneur. Je laisse mon gant à Hugues des Baux, et je lui laisse mon cheval; mais c'est afin qu'il sache que je ne viendrai savoir s'il relève l'un, que

lorsque j'aurai vengé l'autre. J'en fais ici le serment; il apprendra à redouter Dragonet à pied avant de le retrouver à cheval : ménagez bien la provision d'eau que Passeroun vous a faite, senhors..... bientôt peut-être il y aura bonne garde à la fontaine. Sénéchal, vous qui êtes un vieillard à barbe grise, conseillez à votre seigneur de replacer mon malheureux destrier à l'écurie et de soigner sa provende; car je ne ferai à Hugues des Baux une guerre de loyal chevalier, que lorsqu'il m'aura rendu Passeroun avec toute son ancienne ardeur et vengé des outrages d'un indigne ennemi. »

Ce discours parut si étrange, que le sénéchal et les deux messires Blain, interdits d'abord, ne surent faire d'autre réponse que de dire à Dragonet qu'ils rapporteraient ses menaces à Hugues des Baux. Dragonet caressa une dernière fois son destrier et détourna brusquement la tête pour s'éloigner, de peur de trop s'attendrir du regard triste et désolé avec lequel Passeroun tendit le cou en voyant son maître l'abandonner encore.

CHAPITRE X.

Et il y eut une grande famine dans Samarie, car voilà : ils l'assiégèrent si long-temps que la tête d'un âne se vendait quatre-vingts pièces d'argent, etc.

LES ROIS, liv. IV, ch. VI, vers. 26.

—

Plus de deux mois se sont écoulés depuis le défi de Dragonet de Montdragon : mais pour retrouver le fil des événemens, le lecteur se laissera ramener dans cette auberge de la Graïlle, où notre récit a commencé.

Lorsque maître Espeli alla raconter au Mas de Gaillard la mésaventure du pauvre maître Coussane avec les Brabançons, il était convenu, si l'on s'en souvient, de la nécessité d'une petite guerre, pour purger le pays des voleurs. En apparence ses vœux sont exaucés. Les hôtes se succèdent chez lui, et ce sont presque tous des chevaliers et des hommes d'armes, classe de voyageurs qui n'épargnent pas la dépense et vivent volontiers au jour le jour parce qu'ils doivent peu compter sur le lendemain. Cependant maître Espeli n'en fait pas moins un riant accueil à un

hôte à la fois plus économe et plus difficile qu'il voit de sa porte se diriger vers son auberge.

« Soyez le bien venu, maître Coussane, lui dit-il. Les nouvelles de la ville d'Arles sont-elles bonnes ?

— Bonnes ou mauvaises suivant l'opinion de celui qui les demande, répond maître Coussane. Êtes-vous pour les Catalans, ou pour les Provençaux, pour la cause du prince Alphonse ou pour la cause baussenque ?

— Dites toujours; cela pourra décider mon opinion, qui, je vous l'avoue, a changé quelques fois depuis que dure cette guerre.

— Eh bien, le château de Trinquetaille est pris.

— Je plains le seigneur des Baux !

— Vous êtes donc pour la cause baussenque?

— Ne peut-on pas, en bon chrétien, plaindre ses ennemis ? vive les princes catalans, maître Coussane; mais les plus belles victoires coûtent cher.

— A qui le dites-vous ? avant même que Trinquetaille fût pris au moyen d'une grande tour en bois, qui s'est avancée sur le Rhône contre les remparts du château et les a battus en brèche, le comte, prévoyant que la place ne pourrait résister long-temps à cette redoutable machine,

s'est préparé à tourner toutes ses forces contre le château des Baux.

— Doucement, maître Coussane, le Rhône ne se détournera pas de son cours pour apporter ici la machine qui a tant contribué à la reddition de Trinquetaille. Les assiégés ont eux-mêmes des mangonneaux et des catapultes pour repousser les assiégeans.

— Malheureusement le comte de Barcelonne n'en persiste pas moins à poursuivre la guerre, et sous prétexte que le juif Ruben Chamore a prêté de l'argent au seigneur Hugues des Baux pour réparer ses fortifications, le comte de Barcelonne, renouvelant un vieux décret contre les juifs, les a condamnés à fournir cent bourriques destinées à transporter les matériaux du siége jusqu'aux pieds du rempart.

— Eh bien, en quoi cela vous touche-t-il?

— En rien; mais, par une autre ordonnance, sous prétexte que le même Ruben Chamore a vendu je ne sais combien de sacs de farine au seigneur des Baux, le comte de Barcelonne l'a condamné à fournir à ses troupes les mêmes provisions.

— Encore une fois, qu'avez-vous de commun avec ce riche usurier d'Israël, vous, honnête Lombard : auriez-vous renié votre bap-

tême pour faire l'usure en toute sûreté de conscience?

— Dieu m'en garde! mais cet honnête juif a prétendu qu'ayant vendu, moi-même, par son entremise, cinq cents mesures de blé, au seigneur Hugues des Baux, je devais partager les chances imprévues de son commerce : une première fois cette dénonciation a été sans effet; mais, en réfléchissant que le siége pourrait tirer en longueur, j'ai jugé prudent d'aller fixer mon domicile à Avignon, afin d'être oublié, si les réquisitions de guerre venaient à frapper les chrétiens après les juifs.

— L'expérience vous rend prudent, mon compère; mais rassurez-vous, le château des Baux ne tiendra pas si long-temps que vous pensez.

— Pourquoi donc sembliez-vous croire le contraire tout à l'heure?

— Vous me parliez de le prendre avec des tours de bois et autres machines : machines et tours ne peuvent rien contre les remparts des Baux; mais, me demandez-vous si malgré votre farine et celle du juif Chamore, les habitans et la garnison des Baux ont encore des vivres pour attendre la Saint-Michel? je vous dirai bien bas que votre fortune serait faite, si vous pouviez encore introduire cinq cents mesures de

blé dans la place : un soldat, qui est parvenu à déserter, nous a dit que l'on avait mangé déjà tous les animaux, y compris le fameux Alibey que vous avez vendu si cher au baron Hugues; et si le pauvre Passeroun n'a pas été mis à la broche comme les autres destriers de l'écurie seigneuriale...

—C'est qu'on ne mange pas les chevaux fées, m'allez-vous dire.

— Non, quand ils sont aussi maigres que la pauvre bête, qui n'a plus, a dit le soldat, que la peau sur les os. Ah! maître Coussane, il en coûte cher au seigneur Hugues d'avoir outragé et humilié Passeroun.

— Selon vous, Passeroun est la cause de la guerre, je parie.

— Non, mais si Hugues des Baux n'avait pas indignement livré Passeroun au barilier des Baux, la guerre eût commencé un peu plus tard, et Hugues aurait eu le temps d'approvisionner plus abondamment la place et d'en faire sortir les bouches inutiles. Qui sait même si une réconciliation n'était pas prochaine entre le seigneur des Baux et le maître de Passeroun? il m'est revenu certain indice... C'est pourtant moi, maître Coussane, qui donnai en quelque sorte le signal de ce siége en reprochant

au chevalier Dragonet de Montdragon sa prétendue indifférence pour son cheval. Il ignorait encore à son retour de Marseille la cruelle rancune dont Passeroun était la victime ; mais quand il en eut été le temoin oculaire, il eût fallu voir comme il prit feu ; rien ne put l'arrêter, il se mit sans hésiter à la tête des bandits brabançons, cerna toutes les issues des montagnes et s'établit lui-même à la tête des plus braves au-dessus de la fontaine pour empêcher les hommes des Baux d'en approcher. Le comte de Barcelonne était encore indécis ; mais prévenu par Dragonet de l'excellente position dans laquelle il pouvait commencer la guerre, il n'attendit pas le lendemain pour appeler sous sa bannière tous ceux qui, comme Dragonet de Montdragon, avaient des représailles à exercer contre le seigneur des Baux...

— J'estime votre Dragonet de venger ainsi son destrier.

— Voilà qui est parler à la fois en chevalier et en courtier de chevaux, maître Coussane.

— Vous ne croyez donc pas la paix possible ?

— Dragonet ne lâchera pas sa proie. Depuis deux mois une seule pensée l'occupe, celle de

la vengeance. Pour lui, plus de jeu, plus de chasse, plus de maîtresse : le jour, il ne perd pas de vue le château assiégé; la nuit, il visite tous les postes des défilés, promet à ses Brabançons le pillage après la victoire et ne se réserve que le droit de combattre à pied le seigneur Hugues, à moins qu'il ne trouve à l'écurie son destrier vivant et dispos comme il l'avait laissé au rabbin Chamore. Je ne m'étonne pas que votre coquin de juif ait été taxé deux ou trois fois par le comte de Provence : Dragonet a voix au conseil.

— Tout ce que vous dites là me démontre que j'ai bien agi en m'échappant de la juridiction de la république arlatine, toute dévouée à la bannière du comte de Barcelonne.

— C'est à votre conscience de vous dire si vous êtes directement ou indirectement complice de l'outrage fait à Passeroun.

— Dieu m'en garde! moi qui l'aurais volontiers acheté dix fois sa valeur, ce beau et généreux quadrupède. Vive Passeroun ! maître Espeli ! Je boirais volontiers avec vous de votre meilleur vin, à la santé du chevalier Dragonet de Montdragon, si vous voulez me tenir compagnie avant le souper ?...

— Je vous ferai raison, volontiers, reprit maître Espeli en rentrant dans l'auberge avec maître Coussane; mais en vous priant de me proposer une autre santé.

— Je vous croyais des amis du jeune baron...

— Les meilleurs amis se brouillent, maître Coussane; il y a entre nous rivalité..... » Maître Espeli se mordit la langue pour se punir d'une indiscrétion qu'il était sur le point de commettre.

— Rivalité! maître Espeli, entre le chevalier et vous?... mais oui, je me rappelle votre enthousiasme pour votre fameux baudet. Vous consentiez autrefois à ne le nommer qu'après Passeroun, et peu à peu vous aurez eu la prétention de le mettre au-dessus du cheval-fée lui-même...

— Justement, reprit maître Espeli en souriant.

— Et le chevalier se sera fâché?

— Oui, maître Coussane, et un jour, s'armant d'un bâton, malgré son titre d'homme noble...

— Il a osé vous en frapper?

— Oui, mais sur le dos de mon âne... bien entendu.

— A la bonne heure.

— Mon âne ne vaut-il pas pour moi son che-

val pour lui? Oh! c'est un affront que je ne saurais oublier.

— Vous êtes donc pour le seigneur des Baux? soyez enfin franc avec moi, et je pourrai vous mettre de moitié dans une bonne affaire.

— Laquelle?

— Puis-je me fier à vous?

—Si nous répondons toujours à une question par une autre, maître Coussane, notre explication sera longue.....

—Eh bien, je m'abandonne à votre bonne foi; sachez donc que, d'accord avec le juif Ruben Chamore, je ne viens ici que pour savoir s'il ne serait pas plus facile de ce côté que du côté d'Arles d'introduire un petit convoi de farine au château des Baux.

—Je comprends que la farine vous serait mieux payée aux Baux qu'à Arles; mais tenez, maître Coussane, laissez faire ce commerce à votre associé, vous n'en seriez pas le bon marchand; de ce côté-ci comme du côté d'Arles, il n'y a pas moyen d'introduire aux Baux une bouchée de pain. Vous ne connaissez pas le Montdragon, vous ne savez pas comme moi tout ce qu'il a sacrifié à sa rancune.

— Il est bien heureux pour lui qu'un auber-

giste ne puisse venger son âne comme un chevalier venge son cheval.

— Qui vous dit que je ne le vengerai pas, maître Coussane? qui vous dit que je n'aie pas mon siége à faire, moi aussi? qui vous dit qu'un jour je ne prendrai pas, à mon tour, la place par famine? mais, encore une fois, ne hasardez pas votre convoi, n'allez pas vous exposer à nourrir les Brabançons à vos dépens, après vous être exposé à leur fournir de bons destriers. »

Les détails que maître Espeli donna au Lombard sur le blocus le convainquirent de l'impossibilité de ravitailler les Baux, et il retourna auprès de son associé pour lui apprendre qu'il fallait renoncer à se faire indirectement indemniser par les assiégés des exactions que lui faisaient subir les assiégeans.

Cependant à quelque prix que la garnison des Baux eût payé le secours qu'on lui destinait, il ne lui eût pas coûté trop cher. Maître Espeli disait vrai, les provisions étaient épuisées dans la ville; les chevaliers imprudemment engagés dans la place avec Hugues des Baux, et qui, les premiers jours, souriaient en voyant le comte de Barcelonne consentir à perdre son temps contre une forteresse imprenable, commençaient à se demander entre eux si Hugues des

Baux ne devait pas à tant de braves gens de ne pas les sacrifier à un vain point d'honneur; les habitans, obligés de partager toutes leurs provisions avec les soldats, se comparaient aux moutons que les bergers ne gardent que pour les tondre et les manger à loisir; les simples hommes d'armes enfin se plaignaient qu'on n'eût pas mis dehors enfans, femmes, vieillards, accusant tous ces vilains de receler dans leurs maisons de quoi faire en secret de bons repas : Hugues des Baux lui-même craignait d'avoir un peu trop compté sur l'impatience ordinaire aux troupes assiégeantes de ce temps-là, lesquelles n'aimaient guère à prolonger un siége au-delà de six semaines. Autant pour contenter la garnison que pour vérifier ce qu'il restait de vivres, il ordonna qu'une perquisition fût faite chez tous les bourgeois des Baux. Des piquets de soldats se distribuèrent tous les quartiers pour les visiter; mais, quelque rigueur qu'on mît à l'exécution de cette mesure, on ne put découvrir aucun de ces accaparemens dénoncés par les mécontens : chaque ménage contenait tout au plus pour cinq jours de provisions.

Cependant un des hommes d'armes chargés de cette perquisition inquisitoriale fut frappé de l'air de santé d'une vieille femme, dont le visage

fleuri contrastait avec les figures maigres et pâles de ses voisins; sa maison, située près du rempart du midi, n'avait pas paru mieux approvisionnée que les autres; mais, la visite faite, le soldat insista pour la recommencer: « Bonne femme, dit-il à la vieille, je vous crois trop attachée à la vie pour risquer de vous faire pendre en enfreignant la proclamation qui ordonne à tous les habitans des Baux de déclarer l'exacte quantité de comestibles qu'ils possèdent. On dit cependant que vous faites ripaille chez vous tous les jours, et que vous avez même des restes à revendre.

— Quelles mauvaises langues ont pu dire cela? répondit la vieille.

— On a entendu des bruits étranges chez-vous, et tout porte à croire que le diable s'est fait votre pourvoyeur. Si vous me faites part de votre secret, je n'aurai rien à dire; si vous faites la discrète, vous ne serez pas pendue comme accapareuse; mais vous n'y gagnerez rien, car je vous ferai brûler comme sorcière. »

Peut-être le soldat ne croyait faire qu'une plaisanterie. A l'air d'embarras de la vieille, il comprit que la chose pouvait bien être sérieuse. « Allons, ma commère, continua-t-il, que préférez-vous, du fagot ou de la hart?

— Je ne veux pas être pendue, dit la vieille.

— C'est donc le fagot que vous choisissez : fort bien, je vais vous dénoncer, et, si l'on m'en croit, vous serez brûlée sur ce cheval Passeroun qui s'en va toutes les nuits chercher son picotin d'avoine au pays des fées.

— Je ne veux pas être brûlée, reprit la vieille.

— A la bonne heure : montrez-moi donc le garde-manger.

— N'avez-vous pas vous-même visité toute la maison?

— Toute la maison, excepté la cave : allumons la lanterne, ma commère.

— Je suis perdue! » dit la vieille, quand le soldat se dirigea vers l'escalier de la cave : elle lui avoua qu'il lui restait encore un sac de blé et un pourceau qu'elle devait tuer et saler ce soir-là même d'accord avec un voisin.

Le soldat chargea le sac sur le dos, conduisit le pourceau par la queue jusqu'au château, où se tenait justement un conseil de guerre, et il se présenta fier comme s'il eût apporté de quoi festoyer les trois mille hommes de la garnison. On l'introduisit dans la salle d'armes; mais quand on sut que c'était là tout ce qu'avait produit la visite générale, les chefs se regardèrent, fort

désappointés : On interrogea la vieille, qui jura par tous les saints que c'était son dernier pourceau et son dernier setier de blé. Un si mesquin accaparement ne méritait pas la pendaison ; on la renvoya, pour mourir de faim au bout de cinq jours, comme tous les autres habitans des Baux, si l'ennemi persistait à continuer le blocus.

Hugues des Baux voyait dans tous les yeux l'envie de se rendre, lorsqu'un de ses capitaines, le baron Pierre des Porcelets, prenant la parole : « Messeigneurs, dit-il, puisque nous n'avons plus pour toute ressource qu'un sac de blé et un pourceau, qu'on en fasse au moins bon usage. M'est avis que nous gorgions de blé le pourceau.

— C'est porter un peu loin l'amour de vos armoiries, dit le sire de Romanil.

— Un peu plus gras, un peu plus maigre, le pourceau ne nous produira toujours que quatre jambons, dit Hugues des Baux.

— Dieu me garde de vous proposer de manger mes armoiries, puisque Romanil ne voit pas autre chose dans ce pauvre quadrupède, dit Porcelets; je suis plus généreux : après avoir bien gorgé le pourceau, je prétends qu'on ouvre la poterne et qu'on l'envoie libre et heureux vers le camp ennemi.

— Prenez-vous le camp ennemi pour un camp juif que vous croyez le mettre en fuite avec un porc, dit Romanil ?

— Peut-être, reprit Porcelets.

— Je commence à comprendre et l'avis me paraît bon, dit Hugues des Baux : Messires, si ce stratagème ne réussit pas, je vous dégage de vos sermens [1].

[1] Le blason des Porcelets est *d'or à un pourceau passant, de sable*, qu'on trouve encore aux murs d'une ou deux chapelles d'Élys-camps. On voyait autrefois au grand portail de l'hôtel des Porcelets un écu représentant une laie avec neuf marcassins. Selon la tradition, une dame de cette ancienne famille ayant rudoyé une vieille mendiante avec deux ou trois enfans dans ses bras sous prétexte que les pauvres n'avaient pas besoin de faire tant d'enfans : « Eh bien, lui avait répondu la pauvresse, laquelle était sans doute une fée, pour vous punir, vous ferez vous-même à vos prochaines couches autant d'enfans que cette truie qui se vautre au soleil fera de *porcelets*. La truie en fit neuf et la dame accoucha du même nombre de fils qu'on surnomma les *Porcelets*. On sait que le seul Français épargné à cause de sa vertu dans le massacre des *vêpres siciliennes* était un gentilhomme arlésien de la famille des Porcelets.

CHAPITRE XI.

Travax ò les el miedo, confusion y discordia como en animos apretados que tienen tiempo para discurrir. Unos querian defenderse, otros rendirse, otros huir... etc.

DON DIEGO HURTADO DE MENDOZA.

La crainte, la confusion et la discorde vinrent les troubler comme il arrive à des esprits qui ont le temps de discourir. Les uns voulaient se défendre, les autres se rendre, les autres battre en retraite.

Le jour commençait à poindre. Dragonet de Montdragon se leva pour aller, selon son usage, relever lui-même les postes d'observation qui gardaient toutes les gorges aboutissant aux Baux. Il passait sous un bastion du château, lorsqu'une pierre détachée de la roche escarpée vint bondir et rouler à ses pieds. Dragonet regarde et voit un soldat qui se cramponne avec effort aux angles saillans du précipice pour ralentir la chute volontaire à laquelle il a confié son salut.

—Voilà, pensa Dragonet, le créneau par lequel quelques soldats sont parvenus, m'a-t-on dit, à déserter : cachons-nous pour surprendre ce-

lui-ci, s'il arrive à terre, et pour le faire parler.

Le déserteur était trop occupé à calculer ses pas dans ce sentier périlleux, pour apercevoir le chevalier. Il ne tarda guère à descendre avec un fragment de roche sur lequel il s'abandonna, en danger de se rompre le cou, si quelque obstacle interrompait brusquement cette glissade sur une pente à la fois rapide et raboteuse. Il n'en fut rien, quoique quelques jours auparavant un autre soldat, moins heureux, se fût brisé le crâne en risquant la même tentative. Celui-ci seulement tomba si étourdi, qu'il resta peut-être dix minutes avant de pouvoir ouvrir les yeux et répondre aux questions de Dragonet.

« Drôle, lui dit Dragonet, il faut que tu ayes mérité d'expier au haut d'un gibet quelque scélératesse, pour jouer ainsi ta vie; crois-tu donc que nous n'avons pas de gibet dans le camp à l'usage des voleurs, de quelque lieu qu'ils nous viennent?

— Hélas! messire, répondit le soldat, je ne me suis ainsi aventuré, au contraire, que parce que j'avais pris mes précautions pour l'autre monde, en me confessant au chapelain du château, qui m'a donné l'absolution pas plus tard qu'hier soir.

— Voilà un drôle bien avisé! c'est fort bien de t'être mis en règle pour te présenter là-haut à monseigneur saint Pierre; mais as-tu aussi le mot d'ordre pour nos avant-postes?

— Je crois que oui, messire.

— Holà! avons-nous donc des traîtres parmi nous qui correspondent avec les sentinelles bausenques?

— Ce n'est pas cela, messire, mais notre chapelain qui avait deviné mon projet à confesse, m'a proposé de me charger d'un message pour le chevalier Dragonet de Montdragon, en me recommandant à lui.

— Voilà qui se rencontre bien; connais-tu Dragonet?

— Non, messire.

— Eh bien! remets-moi ce message..... allons, hésites-tu? regarde ma cotte d'armes.

Le soldat, sans être fort en blason, savait sans doute que Dragonet seul avait le droit de porter le dragon à face humaine, d'où venait son nom.

Il lui remit un parchemin à son adresse. Quand Dragonet l'eut parcouru : « Je te félicite, dit-il au soldat, si la recommandation du chapelain pour saint Pierre vaut celle-ci : de quel pays es-tu?

— De Mouriés; mon père est fermier de la baronnie de Viguery.

— Eh bien, suis-moi jusqu'au poste qui intercepte la communication avec Maussane; mon lieutenant te laissera passer de l'autre côté du retranchement, après t'avoir dédommagé du long jeûne auquel je vois que tu as voulu échapper, malgré ta dévotion pour le tribunal de la pénitence. »

Dragonet relut plusieurs fois ce message qui lui était réellement destiné, écrit de la main du bon chapelain. En voici la substance que j'ai *translatée* de la langue d'oc en la langue d'oil, au risque d'en moderniser un peu l'expression.

—In nomine Patris, et filii et Spiritus sancti : Tel est, mon cher fils, le récit qu'on nous fait de la fureur qui vous anime contre vos frères en Jésus-Christ, les habitans et les soldats des Baux, qu'en prenant la plume, il me semble que je vais exorciser un démon de colère et de vengeance plutôt qu'écrire à un chevalier chrétien. Le messager que j'emploie (Dieu guide ses pas jusqu'à vous !) au lieu d'un héraut d'armes, vous prouve que si je cherche à vous inspirer des sentimens plus dignes de votre rang, je ne suis pas autorisé à cette démarche par le seigneur Hugues des Baux, mais je n'écoute que

le devoir de mon saint ministère, lequel est de prêcher la paix.

» Vous avez juré de venger vos outrages : hélas! les sermens que l'homme fait à ses passions, sont mieux tenus que ceux qu'il fait à Dieu : les vôtres seront bientôt accomplis, si la miséricorde divine n'opère un miracle en notre faveur : mais s'il reste au fond de votre ame un sentiment de charité chrétienne ou de générosité humaine, il est temps que ce soit vous qui proposiez la paix; je ne puis croire qu'on ait dit vrai, en prétendant que vous n'entrerez dans la place que lorsqu'elle sera dépeuplée par la soif et par la famine : il n'est pas possible que vous persistiez à confondre le bras qui vous a frappé avec le bras qui eût voulu vous défendre. Cependant, si cela était, je dois au moins vous ouvrir les yeux sur votre injustice et vous épargner un remords tardif.

«Je ne veux pas vous parler de moi, vous m'avez déjà arraché une fois aux mains des méchans : ma vie vous appartient, à moins que vous n'acceptiez pour rançon ma bénédiction, stérile peut-être sur cette terre, mais qui peut porter ses fruits dans le ciel. Qu'est d'ailleurs ma vie lorsque dans ces murs, comme dans ceux de Béthulie, tant d'innocens, vieillards, femmes

et enfans, ont mérité bien moins encore le sort barbare qui les menace. Imiterez-vous jusqu'à la fin la cruauté de ce roi païen dont Dieu délivra son peuple, en faisant trancher la tête au général des assiégeans par la main d'une femme, parce qu'il ne pouvait y avoir alliance entre son peuple et les gentils, entre Holopherne et Judith? Quant à moi, je ne puis m'empêcher de me le rappeler, pour opposer aux menaces qu'on vous prête un consolant espoir : j'avais conçu jadis un projet pour lequel je trouvai le cœur de votre noble et respectable aïeule favorablement disposé. Alors, il est vrai, il n'y avait pas entre vous et le seigneur des Baux une insulte directe et un serment de guerre à mort; mais alors aussi vous n'aviez pas entre vous et lui celle qui a dû vous apparaître plus d'une fois dans vos songes comme un ange de réconciliation.

» Vous ne voyez plus en elle que la fille de votre ennemi! Vous avez donc oublié avec quels sentimens de frère et de sœur vous avez vécu ensemble dans ce château où vous étiez auprès de votre aïeule comme les jeunes plants d'olivier de l'Écriture; vous avez donc oublié que dans un de ces jeux innocens, auxquels aimait à présider la noble comtesse, un soir, après avoir,

en vaillant champion, délivré Laure, damoiselle opprimée par je ne sais quel géant païen, vous échangeâtes vos anneaux; mais, le jeu fini, vous négligeâtes de rendre, vous à elle le sien, elle à vous le vôtre. Que de fois je l'ai vue relisant sur cette bague votre devise espagnole : « *Amor hasta la muerte* » qui reçoit aujourd'hui de votre ressentiment un si barbare démenti. Hélas! pour votre tendre cousine, le jeu dure encore en présence de la triste réalité. Vous ignorez qu'un jour plus tard, selon toute apparence, la réparation de cet affront qui vous a tant irrité, vous serait parvenue avant la connaissance de l'affront même. Vous ignorez de quel message j'étais chargé par votre aïeule; vous ignorez..... Je ne vous dirai pas les secrets de ma pénitente; mais je dois vous révéler un fait qui vous semblerait peut-être inexplicable à vous-même comme à ceux qui n'y voient que l'intervention d'un de ces démons que la superstition populaire appelle fées. Le destrier malheureux, cause de tant de maux, introduit dans nos murs comme le cheval de bois si fatal à la ville païenne de Troie en Asie, votre Passeroun vit encore, quoique tous nos autres quadrupèdes aient été dévorés par les soldats ou aient succombé eux-mêmes à la famine. Eh bien! apprenez à qui

ce miracle est dû : telle est notre détresse, que chaque jour la ration de pain est mesurée pour le chef comme pour le soldat, pour la châtelaine comme pour la dernière de ses femmes..... Mais Laure, pleurant en secret le ressentiment de son père, n'a pas manqué un seul jour d'aller elle-même nourrir de sa main votre destrier favori. Maintenant continuez à confondre dans votre haine amis et ennemis, innocens et coupables, opposez votre inflexible vengeance à toutes les propositions honorables par lesquelles le comte de Barcelone, plus politique ou plus généreux que vous, assurerait ses avantages, sans en abuser, et mettrait fin au siége impie qui menace de vous livrer sous peu de jours une ville remplie de cadavres. Il m'a semblé que je ne trahissais pas mon seigneur, en demandant au petit-fils de la noble comtesse de Roquemartine, s'il est préparé à lui répondre lorsque sa voix sévère lui dira un jour : « Qu'avez-vous fait de celle de qui seule j'espérais la consolation de ma vieillesse? »

Le chapelain amplifiait son épître de quelques autres allusions qui sentaient le prédicateur habitué à appuyer tous ses argumens sur des textes sacrés ; mais toute son éloquence prouvait clairement que la reddition de la garnison

et de la ville lui paraissant inévitable, il avait cru devoir, dans l'intérêt des assiégés, abréger leurs souffrances, et adoucir l'ennemi le plus redoutable de son seigneur, pour ménager à celui-ci des conditions moins dures, et préparer une de ces alliances par lesquelles les puissances belligérantes ont de tout temps terminé leurs différends, donnant volontiers à leurs sujets le bal après la bataille. Nous avons vu déjà que le bon chapelain était d'ailleurs très-enclin de sa nature à entreprendre ces négociations. De nos jours encore, les membres du clergé se mêlent volontiers de fiançailles et de mariages, comme pour dédommager la société de leur propre célibat, sans compter que l'Église a bien aussi son légitime intérêt à la bénédiction nuptiale.

Quoi qu'il en soit, l'épître adressée à Dragonet de Montdragon produisit son effet sur lui. Après avoir fait sa ronde militaire, il rentra tout rêveur au camp principal. Il y trouva les divers capitaines du comte de Barcelonne, fort agités par une discussion. Plusieurs de ces braves chevaliers avaient fait certaines réflexions dans les loisirs du blocus, et peut-être ces réflexions avaient été préparées, s'il faut tout dire, par quelques messages à eux secrètement adressés du château, comme celui qui venait d'arriver à Dra-

gonet, mais rédigés par des plumes plus discrètes et plus politiques. L'inconstance que le maréchal de Tilbury reproche à nos ancêtres eût suffi d'ailleurs pour pousser les impatiens dans ce débat où il ne s'agissait de rien moins que de lever le siége :

« Par saint Antoine! Hugues des Baux s'est moqué de nous, disait l'un : il a plus de provisions qu'on ne prétendait nous le faire croire, pour nous retenir au pied de ces rochers. On nourrit chez lui les pourceaux avec du pur froment, et on les laisse échapper par la poterne pour nous narguer. » Celui qui parlait ainsi était le baron de Ventabren, qui s'avisait un peu tard, que l'intérêt des nobles barons comme lui était de ne pas laisser envahir par le comte de Barcelonne tous les châteaux forts de la république.

« Par Notre-Dame-de-Grâce! disait un autre, (c'était Renaud d'Allen, complice des mêmes réflexions), le seigneur Hugues est bien assez puni de son humeur guerroyante par la prise de Trinquetaille. » Un troisième prétendait que ce seigneur était puni bien davantage encore par une réclusion forcée de trois mois dans une forteresse où il ne voudrait pas passer trois jours quant à lui. Enfin, directement et indirecte-

ment, c'était à qui témoignerait son ennui d'un blocus sans sortie, d'un siége sans assaut.

Dragonet vit que le comte de Barcelonne n'osait guère contredire tous ces projets de retraite : il s'avança vers lui : « Et vous, lui demanda le comte, pensez-vous aussi que la pénitence de Hugues des Baux a été assez longue ? faut-il reporter notre bannière aux bords du Rhône ?

— Monseigneur, répondit Dragonet, je me charge auparavant de la faire flotter demain sur les tours baussenques.

— Sire chevalier, ignorez-vous, dit le comte, que si on accuse mon ambition, on glose aussi sur votre inexorable rancune ? le comte Hugues n'est pas condamné à l'abstinence comme nous le pensions.

— Je me charge cependant, comme je vous l'ai juré, de l'amener à signer un traité qui terminera la guerre à votre avantage.

— A vous parler sincèrement, dit le comte, quand je vois nos chevaliers regretter ici les belles d'Arles, je serais volontiers moins exigeant sur les articles.

— Voulez-vous, monseigneur, rédiger la capitulation ? C'est moi qui la porterai là-haut :

— Si vous revenez avec un refus, ce sera un nouvel affront.

— Je m'y expose, à condition qu'un seul des articles sera dicté par moi.

— De grand cœur, et je consens, pour faciliter les choses, que cet article soit substitué au plus rigoureux ou au plus doux des miens, si besoin est; mon secrétaire a la minute de mes prétentions, voyez si vous aurez le crédit de les faire agréer. Lisez-nous cela, messire Gibert. »

Messire Gibert fit cette lecture, et en rédigea une copie, qui fut remise à Dragonet avec les sceaux du comte.— Dragonet, accompagné d'un héraut d'armes, alla se présenter aux portes de la ville des Baux, où il fut admis sans opposition. Le comte ne sortit plus de sa tente jusqu'au retour de son plénipotentiaire. Au bout de deux heures il le vit revenir.

« Eh bien ? lui dit-il, non sans quelque anxiété.

— Eh bien ! monseigneur, ce parchemin contient les articles d'une capitulation à laquelle il ne manque que votre seing?

— Hugues a tout accepté.

— Tout ce que contient ce parchemin après

de longs débats entre Porcelion des Porcelets au nom du baron des Baux, et moi au vôtre.

— Voyons, Dragonet, voyons; lisez-moi cela avant que je le soumette à mon conseil et à nos chevaliers. »

Dragonet lut le traité, dont on peut chercher le texte dans la fameuse « Histoire manuscrite des Guerres baussenques, par messire Amed Pic du Plan de la Cour. » Je n'en citerai qu'un article conçu en ces termes :

« Lors de l'entrée solennelle du comte de » Provence à Arles, en réparation de l'outrage » fait au chevalier Dragonet de Montdragon et à » son bon destrier Passeroun, ledit destrier figu- » rera dans le cortége et dans le tournoi célébré » sur la place du Marché-Neuf; il sera promené » triomphalement autour de l'arène par le sei- » gneur des Baux, ou par son fils, ou par son » plus proche allié, qui proclamera que oncques » destrier ne mérita mieux d'être honoré par » son maître, les amis et les ennemis de son » maître..... »

« Comment, dit don Alphonse, en riant, le seigneur Hugues a consenti à cette réparation? Pour cet orgueilleux baron, c'est, selon moi, de toutes les conditions la plus dure.

— Monseigneur, ne vous félicitez pas tant,

je lui ai donné le choix entre cette réparation et l'hommage direct de toutes ses seigneuries au comte de Barcelonne.....

— Je vous remercie d'une pareille alternative. N'importe, reprit le comte, si j'étais le baron Hugues, sire chevalier, je forcerais celui qui m'aurait fait signer cet article à l'exécuter lui-même, en lui donnant ma fille en mariage... Mais ce sont là vos affaires. Par Notre-Dame! Dragonet, tout bien considéré, vous êtes un habile négociateur. Assemblons le conseil... »

Le conseil fut assemblé, et le lendemain, sur les tours et les créneaux, on vit flotter la bannière du comte de Barcelonne.

CHAPITRE XII.

— My good horse
Once more thou bearest to the field thy lord,
He who so oft hath fed and cherished thee.

SOUTHEY'S RODERICK.

Mon bon cheval, tu portes encore une fois ton maître, celui qui t'a si long-temps nourri et caressé! etc.

—

L'entrée du comte de Barcelonne à Arles fut magnifique. Ce prince savait que le peuple aime la royauté à cause de ses pompes et du spectacle qu'elle apporte avec elle; il saisissait toutes les occasions de flatter ce goût du peuple. La république elle-même figurait dans le cortége par ses consuls, ses juges, ses clavaires et tous ses officiers publics. La vanité des citoyens prenait sa part du triomphe : les vieux bourgeois souriaient à l'aspect de leur bannière, les femmes applaudissaient du regard à leurs maris, à leurs frères, à leurs fils, qui ayant combattu avec l'armée catalane, ou ayant fait le service moins dangereux de la garde de leurs propres murailles,

se mêlaient tout glorieux aux cavalcades chevaleresques.

Six trompettes ouvraient la marche, habillés de jaune, livrée de la ville, avec leurs banderolles de satin blanc et un lion en broderie d'or. Ils précédaient un corps de cent gentilshommes et un corps de cent bourgeois, ayant également le droit de guerroyer à cheval.

Puis venaient les consuls au nombre de huit, quatre nobles et quatre bourgeois, suivis du conseil électif et des divers magistrats de la Cité.

Un second escadron, aussi nombreux que le premier complétait l'escorte du pouvoir consulaire, qui avait reçu le prince catalan à la porte de la galerie et le devançait pour venir l'attendre encore à son palais.

A un intervalle de cent pas environ, des trompettes à la livrée royale, des hérauts d'armes en toque et casaque de velours, annonçaient l'armée d'Alphonse, dont le premier détachement se composait de ses arbalétriers, casque en tête, montés sur des chevaux couverts de longues housses éclatantes de broderies.

Le prince s'avançait ensuite à la tête des chevaliers dits de sa lance ou de sa maison, espèce de gardes du corps. Cette troupe avait l'épée haute : Alphonse était facile à reconnaître

sur son beau destrier, portant un harnais de broderie rehaussée, émaillée de plaques d'or. Seul il avait la main droite libre, et s'en servait pour saluer amicalement les groupes d'où partaient les acclamations. Il s'arrêta une première fois à la place dite du Bourgneuf près l'église Saint-Antoine, où l'on avait érigé un arc de triomphe avec des figures symboliques; il admira ou feignit d'admirer les flatteuses devises adressées à sa grandeur et à sa vaillance : louant l'esprit ingénieux de l'ordonnateur des fêtes, mais acceptant à la lettre tous les complimens. Un second arc suspendit encore sa marche à l'entrée du Plan-de-la-Cour, où il reconnut avec plaisir un tableau représentant Boson, premier roi d'Arles : il salua respectueusement cette image, qui d'une main tenait un lion en laisse et de l'autre portait sa couronne, comme si Boson eût voulu l'offrir à un successeur non moins grand que lui. Alphonse prit du moins l'allégorie dans ce sens, et de plus en plus joyeux, continua sa marche jusqu'aux premiers degrés du portail de Saint-Trophime, où le clergé l'attendait sous un dais. Le prince mit pied à terre et entra dans la cathédrale, pour y entendre chanter un psaume. Après l'Hosanna, il se rendit, suivi du même cortége, à l'hôtel municipal, où il devait dîner avec les principaux chevaliers

d'Espagne et de Provence, l'archevêque et les consuls. Le repas fini, la course des taureaux commença, jeu imité des fêtes espagnoles, mais où les gentilshommes et les bourgeois d'Arles ne brillèrent pas moins par leur adresse que les Espagnols. « Aucuns travailloient à mettre en face » les taureaux, les autres à les attendre corps à » corps et à force de bras, sans armes, les terras» soient comme si ce fussent des agneaux, ores » qu'ils vinsent contre eux à cornes abaissées pour » les éventrer ; aucuns, qui tout bottés et éperon» nés, se jetoient sur les taureaux, leur don» noient de l'éperon et leur faisoient faire mille » gambades et furieux beuglemens. D'autres en» fin pour plus de prouesse, pirouettoient sur » les taureaux comme sur un genêt d'Espagne, » bien qu'ils fussent en grande furie. » — Je n'ai point à décrire les jeux du peuple, tels que la lutte et le saut des hommes, ni le singulier spectacle de la course des femmes de joie : ... « celle » qui gagnoit la course, gagnoit une paire de bas » de drap et une paire de souliers, dont le » sous-clavaire avait l'intendance ; desquelles » courses, ce proverbe : *vous n'aurez pas les* » *chausses*, est tiré, quand on le dit au second » qui apporte quelque nouvelle dont le prix » doit être donné au premier, comme les chausses

» étoient données à la première de ces femmes » qui gagnoit le prix de la course. »

Ce jour-là c'était la république qui saluait le prince, la ville qui traitait son hôte royal : mais le lendemain ce fut le prince qui rendit les fêtes aux Arlatins. Dès le matin, nobles, bourgeois et peuple, acteurs ou spectateurs, remplissaient la grande place dite du Marché-Neuf, où un vaste amphithéâtre en gradins, des tentes ornées de banderolles, toutes les décorations d'un tournoi, annonçaient qu'Alphonse donnait celle de ces fêtes guerrières qui plaisaient le plus à nos ancêtres.

Les chevaliers arlatins et les Aragonais, choisissant chacun un chef et une bannière, figurèrent un combat général. Dans cette mêlée, plusieurs furent désarçonnés du premier choc; les deux escadrons resserrèrent leurs rang et une seconde rencontre les éclaircit encore, jusqu'à ce que la victoire fût attribuée à l'une des deux bannières par le juge du camp. Puis ce furent des joutes partielles, où chacun venait à son tour lutter de vigueur et d'adresse avec le plus fort, le plus adroit ou le plus heureux.

A chaque incident les applaudissemens ou les murmures ironiques des spectateurs entretenaient l'ardeur du victorieux, et avertissaient

le vaincu de sa défaite. Cependant au milieu de l'émotion sympathique que ces jeux d'une génération belliqueuse ne manquaient jamais d'inspirer à la foule, aux bourgeois et aux nobles, aux dames et aux guerriers, il eût été facile de lire dans la plupart des regards une attente au-delà d'un spectacle ordinaire, et comme si ce jour-là l'acteur principal de la représentation, le héros habituel de la bataille se faisait désirer.

Toutes les joutes étaient finies; les vainqueurs avaient été proclamés, les échos frémissaient encore des acclamations lorsqu'un bruit de fanfares domina tous les bruits : les poursuivans d'armes firent vider l'arêne comme si un nouveau carrousel allait avoir lieu : les barrières s'ouvrirent et tous les yeux se tournèrent de ce côté pour voir qui allait être introduit par le maréchal du tournoi. Un héraut parut le premier : « Place, s'écria-t-il, place à coursier de noble sang, place au vainqueur de vingt tournois! honneur à Passeroun, généreux destrier, plus beau et plus noble que Bucéphale le destrier que le roi Alexandre montait, plus beau et plus noble que Bavieça, destrier du Cid. » Ces mots furent suivis de nouvelles fanfares. Quelques minutes s'écoulèrent : — Personne dans l'amphithéâtre n'ignorait les articles de la ca-

pitulation des Baux. L'un disait : « Nous allons voir le seigneur Hugues humilié. — Je n'en crois rien, disait un autre : le seigneur Hugues est trop fier, son jeune fils le remplacera; pour un enfant de treize ans la chose est sans conséquence. — Vous ne verrez ni lui ni son fils, répliquait un autre. — Et qui pourra tenir sa place aux termes du traité, sacristain Godion? — Eh mais! son gendre. — La senhora Laure se marie donc?—C'est chose arrangée depuis hier soir, par l'entremise de l'archevêque.— Avec qui? — Vous allez le voir. » — Ce rapide échange de questions et de réponses fut interrompu par une nouvelle fanfare et la même proclamation, mais cette fois au milieu d'un cortége de chevaliers et d'écuyers, parut enfin Passeroun. Le peuple applaudit le généreux destrier bien connu de tous ceux qui fréquentaient les tournois. : Place et honneur à Passeroun! — Pauvre Passeroun : c'était lui, superbement harnaché; mais quoique des housses et des caparaçons dorés dissimulassent son état de maigreur et de faiblesse, on s'apercevait à son allure qu'il rentrait dans cette arène, où il triompha tant de fois, trop épuisé désormais pour se redresser fièrement comme aux jours de ses triomphes : « Honneur à Passeroun! répèta la foule; — « largesse! »

crièrent les hérauts, à qui le chevalier conduisant le destrier par la bride, jeta des poignées de sous melgoriens : — ce chevalier, quel est-il? ce n'est pas Hugues des Baux, ce n'est pas son jeune fils : « Ah! s'écria-t-on dans le groupe que nous écoutions tout-à-l'heure, la paix est donc faite entre les deux ennemis: maître Godion, l'archevêque est un grand conciliateur; par Saint-Trophyme! C'est Dragonet de Montdragon qui remplace lui-même son futur beau-père. A la bonne heure! »

C'était Dragonet de Montdragon.

Honneur! honneur à Passeroun! largesse, largesse. » Le cortége était déjà au milieu de l'arène; ranimé par les acclamations et le bruit des fanfares, ranimé sans doute aussi par la vue de ces lieux où il fut tant de fois applaudi, Passeroun redresse la tête; il piaffe, il hennit d'orgueil. « Honneur à Passeroun! Honneur, honneur, largesse! » — Hélas! pauvre Passeroun, la joie est trop forte pour lui, c'est un dernier effort qui l'exalte, mais qui achève de l'épuiser: encore quelques pas, Passeroun s'arrête, ses jambes fléchissent: « Honneur à Passeroun! honneur au plus noble des destriers! »..... Passeroun a cessé de vivre....

— Nous lisons dans la chronique du Cid, que « lorsque mourut Baviéça, son bon cheval, âgé

» de quarante ans, gil Diaz l'ensevelit devant la
» porte d'un monastère et planta deux ormeaux
» sur sa tombe : l'un à la tête, l'autre aux pieds,
» et ces ormeaux devinrent de grands arbres. »

C'était bien le moins que Dragonet de Montdragon pût faire pour Passeroun, d'ensevelir ce bon destrier avec pompe, dernière réparation de tant de souffrances après tant de services.

Un char funèbre fut préparé à cet effet : on y déposa Passeroun couvert de ses housses de parade, et deux mules ornées de panaches noirs le traînèrent jusqu'au lieu de la sépulture.

Dragonet avait choisi pour champ de repos de son destrier le dernier mas qui lui restât du domaine paternel, le Mas-de-Gaillard, près de Saint-Remy. Quand le convoi partit, le chevalier voulut le suivre à pied. Avertis de la cérémonie, plusieurs habitans du vieux Glanum l'attendaient, les uns par curiosité, les autres conduits par une sympathie plus vive. Parmi ceux-ci, était l'aubergiste de la Graïlle, croyant peut-être devoir faire acte de rival généreux, en oubliant les torts que le maître du destrier défunt avait eus envers sa propre monture. Sans doute que Dragonet de Montdragon lui sut gré de cette déférence, car il le distingua entre tous les assistans et lui serra la main avec une tris-

tesse affectueuse. Maître Espeli ne se démentit pas un seul moment, quoique l'on creusât justement la fosse de Passeroun à trente pas au plus du sentier où le chevalier avait déshonoré sous le bâton son grison chéri.

Passeroun fut enseveli tout caparaçonné et enharnaché. Quand la terre l'eut recouvert, chacun s'éloigna, le deuil dans l'ame, et laissa Dragonet seul... seul, car les yeux de maître Espeli avaient en vain cherché parmi les témoins des funérailles la mie du chevalier, la douce et gentille Annette.

Le jour suivant, Dragonet partit pour Arles; après avoir aidé lui-même le paysan du Mas à transplanter sur la tombe de Passeroun, un jeune cyprès qui fut entouré d'une barrière de roseaux entrelacés. Ce Cyprès dont le tronc noueux ressemble à un énorme faisceau de serpens atteste encore aujourd'hui la renommée du coursier-fée. Arbre sacré comme les ormeaux de Baviéça; c'est la merveille du pays. Sa vieillesse robuste a défié les siècles : en vain la foudre l'a frappé, il a caché sous un nouveau feuillage les cicatrices de la foudre. En vain, une hache ennemie a mutilé quelques-uns de ses rameaux, ils ont repoussé plus nombreux.

CHAPITRE XIII.

« Vous n'avez rien à me reprocher; je vous en défie, vous et l'amour. Vous n'auriez pas l'injustice de me faire un crime de mon défaut de noblesse. Il n'est pas d'autre noblesse en amour que celle d'un cœur loyal et exempt de tromperie. »

Le troubadour Aymeri de Beauvoir.

« Les chevaliers, autrefois loyaux et vaillans, sont devenus perfides et trompeurs. »

Le troubadour Pierre Vidal.

Imiterons-nous, en terminant notre chronique, ces parasites de la fortune qui n'ont de sympathie que pour les heureux du monde?—Les malheurs de la guerre sont déjà loin; les chants des troubadours, la musique des jongleurs, la danse des jeunes damoiselles font retentir le château des Baux de tous les bruits joyeux d'une fête. Le chapelain a béni deux époux dans la chapelle : des hôtes nombreux sont accourus de toute la Provence pour répondre à la magnifique hospitalité du noble seigneur; il n'y a d'échos dans cette résidence presque royale que pour les accens de l'allégresse et du plaisir.

Irons-nous assister, nous aussi, à ces banquets pour les décrire, irons-nous porter nos félicitations au fier baron et à son gendre, à la belle fiancée Laure et à la noble comtesse de Roquemartine, qui est venue pour bénir ses petits-enfans parce qu'ils lui ont promis de ne pas la laisser repartir seule pour son château sur le Bauve où Pierre Vidal commence à déplorer l'absence de sa dame? Non, nous renonçons au banquet, au bal, aux fêtes; un souvenir de mélancolie nous ramène sous le cyprès qui recouvre Passeroun, le pauvre Passeroun déjà oublié peut-être de son maître. Ce n'est pas Dragonet du moins qui ce matin a pleuré sur le tertre tumulaire de son destrier;... c'est la triste Annette, oubliée elle aussi, qui est venue mystérieusement dire adieu à cette demeure où maintes fois Dragonet de Montdragon s'était dit plus heureux de son amour que de l'alliance d'une princesse.

Annette n'avait pas attendu la dernière explication du chevalier. Elle l'avait prévenu en s'éloignant d'elle-même, et se tenant cachée, avec d'autant plus de sécurité que Dragonet n'eût guère remercié ceux qui auraient retrouvé ses traces. Le bruit avait couru qu'Annette s'était réfugiée dans une abbaye, ou avait entrepris un pélerinage éloigné avec une bande de pieux pé-

lerins. Peut-être ces bruits même lui inspirèrent une idée qu'elle n'avait pas eue d'abord; mais ce ne fut que le jour du mariage de Dragonet de Montdragon avec Laure des Baux, qu'elle se rendit d'Arles à Avignon, en prenant la plus longue route pour revoir une dernière fois le Mas-de-Gaillard.

D'Avignon, Annette continua à suivre les bords du Rhône par petites journées jusqu'à une fameuse abbaye de femmes, dans le voisinage de Tournon, dont les ruines elles-mêmes ont disparu. Là, elle espérait, inconnue, être admise au bienfait d'une sainte retraite, et, loin d'Arles, oublier peu à peu Dragonet dans le sein de Dieu, renonçant à l'oublier dans une autre affection terrestre. Mais, soit qu'elle eût trop présumé de ses forces, soit qu'elle portât déjà un de ces germes de mort, dont les chagrins de l'ame hâtent le développement fatal, Annette arriva souffrante et malade à la porte du monastère. Malgré les soins qui lui furent prodigués quand on connut son intention, peu de jours suffirent pour la conduire au terme de sa vie. Quand elle sentit que sa fin approchait, l'espoir de trouver là-haut la patrie qui n'est pas refusée par Dieu à ceux que la douleur chasse de ce monde, cet espoir du repentir — qui

est exaucé, nous devons le croire, avec autant d'empressement que celui de la vertu, — ne put lui faire oublier tout-à-fait les lieux de son berceau. Elle désira ardemment de jouir de cette sépulture arlésienne si précieuse alors à tous les riverains du Rhône ; et, à son lit de mort, la sœur chrétienne qui lui ferma les yeux lui promit que son corps serait envoyé aux champs d'Elyscamps. Selon l'usage du siècle, Annette, quand elle eut rendu le dernier soupir, fut donc ensevelie avec ses bijoux, qu'elle destinait à acquitter ce qu'on appelait le droit de mortellage dans le cimetière de Saint-Honorat, et son cercueil sur lequel étaient gravés le nom et la destination de la défunte, fut livré au cours du Rhône.

Miraculeuse navigation que celle de ces nefs de la mort qui partaient ainsi pour Arles sans rames et sans gouvernail, s'arrêtant invariablement à la dernière maison de la ville, sans jamais passer outre, et que le clergé venait recueillir pour les caveaux souterrains de Saint-Honorat ! Quand les marins du Rhône rencontraient ces nacelles funèbres, ils les saluaient en faisant le signe de la croix, persuadés que l'ange gardien du défunt les guidait à travers les bancs de sable et déployait au-dessus ses ailes protectrices en forme de voiles.

Cependant ces siècles de crédulité dévote avaient aussi leurs incrédules, et le flambeau de la foi avait besoin que quelques miracles vinssent de temps à autre le ranimer. L'archevêque d'Arles se plaignait que l'église d'Elyscamps « fondée par le grand saint Trophyme, » agrandie et dotée par Charlemagne, était de-» puis peu d'années en danger de tomber, et ne » pouvait, sans grands frais, être réparée conve-» nablement. » Dans une épître réquisitoire adressée à tout le monde catholique, ce prélat rappelait toutes les vertus de cette église, « où reposaient le corps de saint Honorat, les reliques des saints évêques Hilaire, Aurélius, Concordius, Eonius, Virgilius, Rotlandus, du bienheureux martyr Geniés, de sainte Dorothée, vierge et martyre, et autres corps saints, les ames desquels jouissent de la vision de Dieu. » Il citait l'antiquité de ce cimetière, « béni par des hommes » apostoliques, imitateurs des apôtres, et par sept » des disciples de Notre-Seigneur : saint Tro-» phyme, qui avait été ordonné évêque d'Arles » par saint Pierre et saint Paul, avec les évêques » Serge de Narbonne, Maximin d'Aix, Saturnin » de Tolose, Front de Périgord, Martial de Li-» moge et Eutrope d'Orange, en la présence de » Jésus-Christ, qui apparut en corps à cette

» consécration (ainsi que sainte Marcelle, ser-
» vante de sainte Marthe, l'a laissé par écrit aux
» premier et second livres des actes de la vie
» d'icelle, en ayant fait un volume en hébreu). »

Le prélat disait encore qu'en l'église de Saint-Honorat s'était maintes fois fait entendre la voix des anges chantant (ainsi que la Vie du bienheureux Quinin, évêque d'Uzez, le témoigne), — « et, ajoutait-il, aujourd'hui il y a des gens de bien qui nous ont assuré l'avoir ouï. »

Le cercueil d'Annette descendit paisiblement le Rhône jusqu'à un coude du rivage, au-dessous du Mas des Tours, mais là, arrêté tout à coup, il fut remarqué par plusieurs passans, qui essayèrent en vain de l'écarter du bord, où il s'était amarré parmi des rameaux d'osiers. Le juge des consuls fut averti : les officiers de police qu'il envoya avec un prêtre délégué par l'archevêque, constatèrent que le cercueil avait été ouvert par des profanateurs, qui ne l'avaient refermé qu'après s'être emparés des bijoux destinés par la défunte à acquitter le droit des funérailles dans le cimetierre d'Alyscamps. Le juge dirigea les perquisitions les plus rigoureuses contre les voleurs et receleurs. Mais en attendant qu'ils fussent découverts, le cercueil demeura là pour dénoncer le larcin, soit que quelque obstacle matériel le

fît résister au courant, soit que le Ciel permît un miracle pour rappeler au peuple le respect dû aux corps envoyés par la piété des fidèles au saint cimetière d'Arles. Ce fut dans ce dernier sens que la chose fut interprétée par la croyance la plus générale, car un miracle semblable est non-seulement attesté par un mandement de l'archevêque Morose, mais encore par le grave jurisconsulte Gervais de Tilbury.

Pendant que les officiers de la justice, recherchaient les coupables, les prières ne manquaient pas dans l'église de Saint-Honorat, où chaque jour les prêtres célébrèrent une messe pour ce corps méchamment arrêté aux bords du Rhône par le fait d'un larcin sacrilége.

Sur ces entrefaites, maître Espeli fut amené à Arles par quelque transaction commerciale : il alla voir son compère le Lombard Coussane, et lui confia qu'il songeait à terminer son veuvage. Hélas! lui aussi, il avait oublié Annette, pour courtiser la veuve coquette de maître Hermanes, sa voisine. Cette fois ses vœux étant agréés, maître Espeli pensait ne pouvoir décemment retourner à Saint-Remy, sans porter un cadeau galant à sa fiancée. Maître Coussane l'y encouragea beaucoup et l'accompagna chez le rabbin Chamore, lequel avait toujours des objets de prix à céder au

meilleur marché possible. Le rabbin Chamore n'avait jamais été plus accommodant, et maître Espeli ne le quitta qu'après avoir acquis, pour le seul poids de l'or, un de ces bracelets moresques, dont la mode était revenue il y a vingt ans parmi les beautés d'Arles.

« Vous voyez, dit maître Coussane en sortant de chez le juif, qu'aucun orfèvre ne vous eût servi comme mon ami le rabbin. Mais, entre nous, vous auriez pu marchander un peu plus encore. Il aura eu lui-même ce bracelet presque pour rien.

— Il l'a payé plus cher qu'il ne pense, dit maître Espeli en clignant de l'œil.

— Que voulez-vous dire? maître Espeli.

— Vous allez le savoir, si vous voulez me suivre.

— Où allez-vous donc de ce pas?

— Ici tout près, au tribunal des Consuls..... porter une déposition et vous assigner comme témoin de la vente que vient de me faire le juif Ruben Chamore, d'un bracelet ayant appartenu, de son vivant, à mademoiselle Annette Perdigoune.

— Etes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Oh! je le reconnais bien pour l'avoir vu

au plus joli bras qui fût au monde. Venez, venez, maître Coussane, et vous verrez. »

Maître Espeli et maître Coussane entrèrent au greffe, et maître Espeli fit sa déposition.

A sa grande terreur, le rabbin Chamore se vit assigné en justice, et pendant qu'on l'interrogeait au tribunal, on fit chez lui une visite domiciliaire, au moyen de laquelle on saisit divers autres bijoux qui furent encore reconnus par maître Espeli et par la sœur d'Annette. Après bien des détours, le juif fut forcé d'avouer qu'il avait acheté le tout à deux hommes qu'il ne put ou ne voulut pas nommer. La loi était précise; il eut beau protester qu'il ignorait d'où provenaient ces bijoux, comme on lui prouva qu'il les connaissait bien pour les avoir jadis reçus en gage, il fut déclaré passif des peines de l'article 22 des statuts de la république, lequel condamnait les receleurs comme complices des larrons.

Un des desservans de l'église de Saint-Honorat porta jusqu'au Mas des Tours les bijoux d'Annette et les rendit au cercueil, qui au même instant repoussé du rivage par une vague, céda au cours de l'eau, et reprit le chemin d'Arles. Le clergé de Saint-Honorat l'attendait à la porte de la Roquette, où il s'arrêta non loin du chantier

des Alléges. Il fut amené à terre et déposé sur une civière. Après les premières prières d'usage le cortége funèbre se mit en marche le long de la Lice, jusqu'au cimetière d'Elyscamps.

Au moment même de l'arrivée du cercueil, un autre spectacle se partageait la foule : à cent pas du chantier, l'exécuteur de la ville hissait à une potence un homme qui du haut de la croix de son supplice, put voir de son dernier regard la croix du clergé de Saint-Honorat, précédant le cercueil de la pauvre Annette. — C'était le juif Ruben Chamore.

J'ai eu l'occasion, tout bon catholique que je suis dans mes livres, d'exprimer ailleurs une opinion assez libérale sur les Juifs. Je ne chercherai donc pas à me justifier d'avoir fait jouer le rôle odieux du roman à l'Israélite Chamore. J'ai suivi l'opinion du temps. En 1489 pour dénoncer les pauvres exilés de la Judée à l'animadversion du peuple, quelque moine inventa une singulière correspondance insérée par Bovis dans sa *royale couronne des rois d'Arles :* Chamore, rabbin des Juifs d'Arles, consulte ceux de Constantinople pour savoir s'ils doivent céder à la persécution en se convertissant. Voici la réponse du *prince des Juifs* de Constantinople, traduite de l'espagnol :

— « Bien aymés frères en Moyse, nous avons reçu vostre lettre par laquelle vous nous signifiez les traverses et infortunes que patissez (le ressentiment desquelles nous a autant touchés qu'à vous autres) ; mais l'advis des plus grands rabbins et satrapes de notre loi est tel que s'ensuit :

Vous dites que le roy de France veut que vous soyez chrestiens, faites-le, puisqu'autrement vous ne pouvez faire, mais gardez tousiours la souvenance de Moyse dans le cœur.

Vous dites qu'on veut prendre vos biens; faictes vos enfans marchands, et par le moyen du traffic vous aurez peu à peu tout le bien des chrétiens.

Vous vous plaignez qu'ils attentent contre vos vies ; faites vos enfans médecins et apothicaires qui leur feront perdre la leur sans craindre de punition.

A ce que dites qu'ils détruisent vos synagogues, taschez que vos enfans deviennent chanoines et clercs pour ce qu'ils ruineront leur église.

Et à ce que dites que supportez de grandes vexations, faictes vos enfants advocats, notaires, et gens qui soient d'ordinaire occupés aux affaires publiques, et par ce moyen vous dominerez les chrétiens, gagnerez leurs terres et vous vengerez d'eux. Ne vous écartez point de l'ordre que nous vous donnons ; car vous verrez par expérience que d'abaissés que vous êtes vous serez grandement eslevés. »

FIN DU TOME PREMIER


25.1.1888



